# LA PRESSE

1ère ANNEE, No. 103 — MONTREAL, SAMEDI 21 FEVRIER, 1885. — UN CENTIN

## RESUME TELEGRAPHIQUE.

Madame Lowell sera inhumée à Londres.

Pendant le dernier engagement naval avec les Chinois, les Français ont perdu un homme.

M. Astor, ministre des Etats-Unis à Rome, a été reçu hier par le roi Humbert à qui il a remis ses lettres de rappel.

L'exposition des volailles à Ottawa est un grand succes. Un bon nombre des premiers prix ont été remportés par Ottawa.

E. Biglow, Sons & Co., constructeurs et propriétaires de navires, à Canning, N.-E., sont en faillite. Leur passif est de $50,000 et leur actif nominal de $75,000.

Les résidents français, à Shanghai, ont été placés sous la protection russe, et le pavillon russe a été hissé sur la concession française.

Deux anarchistes de Saint-Gall, Suisse, soupçonnées d'être impliqués dans le complot pour faire sauter le palais fédéral, à Berne, se sont enfuis, on ne sait où.

E. Jones, de Williamsburg, Kentucky, est mis en jugement par le grand jury fédéral pour avoir fraudé le gouvernement dans les contrats des Star Routes.

Hier matin des voleurs sont entrés par escalade dans l'école publique No. 2 de Bayonne, Lury Island, et en ont emporté quelques vêtements.

La partie du pont de glace comprise entre l'Anse au Sauvage et l'île d'Orléans, a été emportée par la dernière grande marée.

Les voyageurs canadiens sont partis hier de Queenstown pour le Canada. Ils étaient mécontents de ce que les autorités avaient retardé leur départ.

Madame McKay a présenté au nonce du pape, à Paris, une croix ornée de diamants et de saphirs, en mémoire du mariage de sa fille.

L'assemblée législative de la Nouvelle-Ecosse a adopté, hier, l'adresse en réponse au discours du trône, puis s'est ajournée à lundi.

Un immense lopin de tourbière, contigü au lac Derceravagh, dans Westmeath, se meut dans la direction du nord. Les paysans sont plongés dans la terreur.

Le gouvernement anglais se propose de soumettre à la chambre des lords, un projet de loi, tendant à aider les colonies anglaises d'Australie à former une confédération.

Le maréchal-ferrant Joseph White a été condamné, hier, à vingt ans d'emprisonnement comme meurtrier de David Scott, par la cour criminelle de New-York.

Deux suicides à New-York hier. Le Dr Donald, du vapeur "State of Nebraska," s'est empoisonné dans l'hôtel Earle. Un Suédois, Jacob Knori, s'est brûlé la cervelle au No. 232, 20me rue Ouest.

Les trains du chemin de fer du lac Saint-Jean ne circulent pas encore et le service des malles se trouve par conséquent interrompu. La voie sera bientôt libérée.

Les efforts faits par la Belgique pour obtenir la création d'une convention internationale pour régulariser les droits sur le sucre ont échoué devant l'opposition de l'Allemagne.

Les commissaires des licences fédérales à Québec, ont reçu instruction du ministère du revenu de l'intérieur, d'exécuter de suite la loi fédérale concernant l'action des licences pour la vente des liqueurs.

Le lieutenant-gouverneur de Québec a donné deux médailles, l'une d'or, et l'autre d'argent, pour un concours entre les différents clubs de raquettes de Québec et de Levis.

Le *Temps*, de Paris, dit que le traité réglant la question financière de l'Egypte, qui doit être signé prochainement, contient une clause par laquelle l'Angleterre consent à la libre navigation du canal de Suez.

Un char dortoir sur le chemin de fer "Ohio et Mississipi," a été précipité en bas d'un terrassement hier, par suite de la rupture d'un rail. Deux personnes ont été tuées et plusieurs ont été blessées.

James Fish, ex-président de la Marine Bank, à New-York, dont il est accusé de s'être approprié les fonds, a annoncé, hier, devant la cour de circuit, qu'il plaidera non-coupable. Sa caution a été élevée de $30,000 à $50,000.

M. Robert Roddy, ex-greffier de Toronto, est mort hier soir, après une longue et pénible maladie. Il avait occupé la charge de greffier pendant 27 ans, qu'il avait donné sa démission, il n'y a que quelques mois.

Application a été faite à Osgoode Hall hier pour l'admission à caution, pour cause de mauvaise santé, de Mad. Stillwell, accusée d'avoir participé au meurtre de son mari le jour de l'an. L'affaire a été remise à mardi.

Le juge Campbell, du comté de Halifax, est mort hier, à Guysboro, à l'âge de 72 ans. Il a siégé pendant longtemps à l'assemblée législative de la Nouvelle-Ecosse, et a été chef du parti anti-confédéré depuis la résignation de l'honorable M. A. G. Archibald jusqu'à la nomination de l'honorable Joseph Howe.

Le général Ricotti, ministre de la guerre, et le général Brière, ministre de la marine, à Rome, se préparent à prendre de promptes mesures pour le cas où une alliance serait conclue avec l'Angleterre. Le général Ricci prendrait le commandement du contingent italien.

M. J. H. Ashdown, de Winnipeg, est actuellement à Ottawa, où il a été délégué par les marchands de Winnipeg, auprès du gouvernement et des autorités du Pacifique, afin d'obtenir un remaniement des taux de chemins de fer, à l'ouest de Winnipeg.

On a voté trois fois à la législature de l'Illinois, à Springfield, pour l'élection d'un sénateur fédéral, mais le résultat a été nul. La législature siège depuis plus d'un mois, mais rien n'a encore été fait. Le gouverneur se trouvera peut-être dans la possibilité de nommer M. Logan.

Un cheval appartenant à M. Kerouack prit l'épouvante sur la rue Saint-Jean, à Québec, hier. En approchant de la porte Saint-Jean, il rencontra le cheval de M. Drolet qui en sortait. Le choc a été si violent que le premier a été tué à l'instant et le second est tombé mourant.

M. J. H. Ashdown de Winnipeg est à Ottawa. Il a été envoyé par les marchands de Winnipeg pour s'entendre avec le gouvernement et la compagnie du Pacifique au sujet du taux du fret à l'ouest de Winnipeg. l'état actuel des choses ne permettant pas aux marchands de Winnipeg de faire concurrence à ceux de Montréal.

A une assemblée des étudiants de l'Université de Berlin, tenue hier, le recteur, Dr Dombury, fit allusion à la démonstration des étudiants de Paris contre les drapeaux allemands déployés aux funérailles de Vallès. Il dit que l'Allemagne désirerait sans doute vivre en paix avec la France, mais que, dans le cas de nécessité, les étudiants de l'Allemagne se rappelant du passé, sauraient faire respecter leur pays.

L'évêque catholique de Shrewsbury, Angleterre, vient de publier une lettre pastorale, dénonçant les dynamitards comme "une peste," "un fléau," "des ennemis de Dieu et des hommes," et des assassins qui frappent dans les ténèbres." Il donne avis aux catholiques qu'ils seront privés des sacrements et du salut éternel s'ils se joignent à ces "émissaires de Satan."

Le prince de Hohenlohen, ambassadeur d'Allemagne en France, M. J. Ferry et M. Waldeck-Rousseau, ministre de l'intérieur, ont eu une conférence hier, à Paris. Le prince de Hohenlohen a demandé l'expulsion de tous les socialistes allemands qui ont assisté aux funérailles de Jules Vallès. M. J. Ferry a acquiescé à cette demande et la police a reçu instruction de traquer et d'expulser tous les anarchistes allemands.

L'association américaine du fer et de l'acier, a reçu des rapports touchant la production de l'acier Bessemer aux Etats-Unis, l'an dernier. Elle se chiffre par 1,538,000 tonneaux, soit une diminution de 116,000 tonneaux, comparée à celle de 1883.

On mande de Téhéran que M. Lumsden, le commissaire anglais pour le règlement de la difficulté russo-afghane relative à la délimitation de frontières, a transporté son camp à la station Jam, qui est plus rapprochée de Pinjdek dans le Khorassan.

Le prince de Bismark a recommandé à la conférence du Congo, d'introduire dans la clause de neutralisation des Etats du Congo, la déclaration que les Etats possédant des territoires dans ce pays devront s'abstenir d'y ouvrir des hostilités alors même qu'ils seraient en guerre en Europe.

A l'enquête tenue à Philadelphie au sujet de la catastrophe de l'asile des aliénés, un jeune nègre du nom de Joseph Nalui, a avoué avoir lui-même mis le feu à l'asile, et qu'il a été poussé à ce crime par Peter T. Schoder, l'un des principaux intendants. Ils ont tous deux été incarcérés.

Le président Arthur a transmis hier au congrès une communication du secrétaire d'Etat, dans laquelle celui-ci demande qu'une loi soit votée qui permette aux Etats-Unis de remplir les engagements qu'ils ont contractés lors de la convention de Paris du 14 mars 1884, au sujet de la protection des câbles sous-marins.

Il y a eu trois escarmouches hier apres-midi, à Toronto, entre les étudiants en médecine et les charretiers de charbon. Trois étudiants, Foster, Phillips et Luke, ont été dangereusement blessés à la tête et à la figure, les charbonniers frappant d'estoc et de taille avec leurs pelles et leurs pics. Deux charbonniers ont été arrêtés.

Lors de l'accident de chemin de fer près de Washington, l'avant dernière nuit, treize sacs remplis de lettres chargées et cent sacs de lettres ordinaires, journaux, etc., venant de la Nouvelle-Ecosse, de Mobile et autres villes du sud, et destinés à Washington, New-York et autres villes de l'est, ont été détruits. On a retiré des ruines, hier après-midi, le corps de P. L. Clanp, de Saint Louis.

On porte à $4,000,000 le chiffre des pertes causées par les derniers tremblements de terre en Espagne. Ce chiffre est au-dessous de la réalité, car il n'est pas une seule maison à Maloga qui n'ait souffert plus ou moins de dommages. La continuation des secousses paralyse les affaires et empêche la plupart des habitants de rentrer dans leurs foyers. Les gelées ont détruit la canne à sucre et endommagé les oliviers et les orangers. Une violente tempête de neige a aussi ajouté à toutes ces misères.

La convention intervenue entre le Portugal et l'Association internationale africaine au sujet du Congo, est le résultat d'une série de notes échangées entre le Portugal et les cabinets de Paris, de Londres et de Berlin. Ces puissances ont notifié au Portugal qu'il était de l'intérêt général de l'Europe que les deux rives du Congo n'appartiennent pas à la même puissance. Par ce nouveau traité, l'Angleterre reconnait au Portugal des droits sur un territoire beaucoup plus étendu qu'elle n'aurait fait par l'ancien traité projeté, entre elle et le Portugal.

## LE PARLEMENT IMPERIAL.

**M. Gladstone et les colonies—On demande l'occupation de Khartoum—La Russie dans l'Afghanistan—Une autre motion de censure.**

Londres, 20—A la Chambre des Communes, ce soir, M. Tyler (conservateur) a donné avis qu'il proposerait une addition au vote de censure disant qu'il est du devoir du gouvernement de s'emparer de Khartoum, afin de faire progresser la civilisation et le commerce dans l'Afrique centrale.

Lord Hartington dit que le gouvernement s'attendait à ce que le général Wolseley recevrait aujourd'hui un volume du journal de Gordon. Les cinq autres volumes sont partis de Gubat pour Korti.

M. Gladstone a dit que les colonies du Canada et de la Nouvelle Galles du Sud offrent d'envoyer des troupes pour l'expédition du Soudan.

L'offre de la Nouvelle Galles du Sud est particulièrement remarquable (applaudissements.)

Ces offres prouvent, dit l'honorable premier ministre, l'attachement et la loyauté des colonies anglaises envers la métropole.

M. Gladstone annonça ensuite qu'il est question d'accorder une pension spéciale à la famille du général Gordon. Il dit que lundi auront lieu les débats sur la motion de censure proposée par sir Northcote et que le message de la Reine appelant les réserves aura été pris en considération. La motion pour donner au bill de redistribution la priorité sur tous les ordres du jour est adoptée par 232 voix contre 5.

Lord Fitzmaurice annonça que la Russie n'avait pas encore donné de réponse à la sommation qui lui avait été signifiée par l'Angleterre de retirer ses troupes de Puli-Khatun, jusqu'à ce que la question de la frontière de l'Afghanistan soit résolue. Il refusa de donner des détails sur les négociations qui avaient eu lieu à ce sujet et nia que Lord Dufferin ait demandé l'envoi de vingt milles hommes de troupes aux Indes.

M. Sexton, *home ruler*, propose une résolution déclarant que la conduite de ceux qui sont responsables des actes de la police et des troupes en Irlande en supprimant les assemblées nationalistes à Derry, est partiale, tyramique et inconstitutionnelle.

La motion de M. Sexton a été repoussée par un vote de 59 contre 15.

Dans la chambre des Lords, lord Derby fit l'éloge de la conduite patriotique des colonies qui avaient fait des offres de secours militaires à la couronne. Le duc de Cambridge exprima le plaisir avec lequel les autorités militaires seconderaient aucune mesure proposée par les colonies pour venir en aide à la mère-patrie en Egypte.

Le duc de Cambridge et le Lord Morley ont rendu un hommage touchant à la mémoire de "ces vaillants soldats qui sont tombés en accomplissant leur devoir."

Lord Granville a présenté un message de la Reine, appelant sous les armes toutes les réserves et ordonnant l'enrôlement des miliciens à cause de la nécessité de protéger les intérêts de l'empire en Egypte.

Les chefs libéraux expriment l'opinion qu'avant peu, M. Gladstone mettra sa démission, ses médecins l'ayant averti qu'il avait à choisir entre le sacrifice de sa vie ou celui de son portefeuille.

### Nouvelles maritimes.

New-York, 20—Le vapeur "California" est arrivé de Hambourg.

Hambourg, 20—Le vapeur "Polaria," est arrivé de New-York.

Halifax, 20—Le vapeur "Newcastle City" décharge sa cargaison.

### Une scène à la chambre.

Ottawa, 20—Il y a eu toute une scène à la chambre des communes cette après-midi. M. Landry, député de Montmagny, mécontent d'un article publié dans *l'Electeur* de Québec, frappa M. Charles Langelier, rédacteur de ce journal, et frère de l'honorable M. François Langelier, député de Mégantic. Cette affaire a causé une vive sensation.

### Température.

Toronto, 21—La pression et la température n'ont subi qu'un léger changement dans tout le pays depuis hier, si ce n'est dans l'extrême nord-ouest, où le temps s'est mis au doux.

L'on avait du dégel la nuit dernière à Calgarry. Le temps continue partout d'être beau.

Probabilités pour les prochaines 24 heures :

Vallée du Saint-Laurent :

Vents du sud-ouest à l'ouest, temps beau ; température stationnaire ou légèrement plus élevée.

## LA GUERRE DU SOUDAN.

**La position du général Buller—Son armée cernée pas les Arabes à Abu Klea—Départ des troupes australiennes—Un correspondant blessé.**

Londres, 20—Une dépêche du général Buller, à Abu Klea, reçue cette après-midi, dit : La cavalerie arabe a fait des reconnaissances toute la journée, lundi. Au coucher du soleil elle reçut 400 fantassins de renforts armés de carabines. L'infanterie traversa les collines du nord-est de nos positions, et nourrirent un feu bien précis contre nous. Seize soldats anglais ont déjà été atteints par leurs balles. Je suis en parfaite sûreté ici contre une attaque de la part des forces encore plus nombreuses, mais le feu des Arabes nous ennuie.

Le général Wolseley ajoute que le général Wood, qui est à Gakdul, envoie des chameaux de transport à Buller, vû que ce dernier a besoin d'un service de transport efficace. Wolseley croit qu'à l'arrivée de ces chameaux à Abu Klea, Buller partira pour Gakdul.

Londres, 21—Les derniers détails de l'attaque contre les troupes du général Buller, durant la nuit, pendant qu'il retraitait de Gubat vers Korti disent que l'attaque a été faite par un parti de 400 francs tireurs arabes, et que les Anglais se sont mis à l'abri derrière des retranchements construits à la hâte. On n'a fait aucune tentative sérieuse de répondre au feu de l'ennemi, vû la nécessité d'économiser les munitions.

Du côté des Anglais deux hommes ont été tués et onze (y compris quatre officiers) ont été blessés. Parmi ces derniers se trouve M. Charles Williams, correspondant du *Central News*, qui a reçu une balle dans la jambe, mais sa blessure n'est pas sérieuse. Le général Buller a érigé trois nouveaux forts, et se prépare à un siège. Il a dépêché un messager au général Wolseley, pour lui dépeindre sa situation comme étant des plus critiques, et déclarant que le Mahdi s'avance sur ses positions avec des troupes innombrables. Les seuls correspondants qui restent maintenant avec Buller son M. Williams et le colonel Burleigh, du *Daily Telegraph* de Londres ; ce dernier a été blessé dans l'action près de Gubat, en même temps que le général Stewart. Une partie des troupes de Buller, y compris tous les indigènes, avaient auparavant été envoyées à Gakdul.

Londres 20—Une dépêche du général Wolseley annonçant la mort du général Stewart dit : "Ce brave soldat sera enterré à Gakdul. Il n'existait point dans l'armée anglaise de soldat plus brave que Stewart. L'Angleterre ne peut que déplorer la perte de ce jeune général."

Londres, 20—Un télégramme d'Adélaïde mande que l'Australie du Sud est prête à équiper 2,000 hommes pour le Soudan, si l'Angleterre en a besoin.

Une dépêche de Sydney, Nouvelles Galles du Sud, dit : Le gouvernement de cette colonie, aussi bien que les citoyens, sont profondément reconnaissants envers Sa Majesté pour les sentiments qu'elle a exprimés à l'égard de ses colonies. Les offres de souscriptions continuent d'affluer. Un monsieur a souscrit £2,000 et plusieurs autres ont donné £1,000 chacun et par année, durant toute l'absence du contingent des Nouvelles Galles du sud au Soudan. Les troupes partiront mardi prochain.

Londres, 20—Le général sir Gerald Graham, qui a été nommé commandant de l'expédition de Suakim, a eu une entrevue avec la Reine hier.

Bruxelles, 20—Le roi Léopold et les directeurs de l'Association Africaine Internationale expriment leur vif regret à l'occasion de la perte irréparable qu'a subie l'association par la mort du général Gordon.

Londres, 21—Une dépêche de Constantinople dit que la Turquie a ordonné le départ d'une flotte et de 2,000 hommes de troupes pour Massouah. M. Wyndham, l'ambassadeur anglais, le comte Corti, ambassadeur d'Italie font tout ce qui est en leur pouvoir pour induire la Porte à abandonner l'idée d'une expédition en Egypte. Le grand vizir et le ministre des affaires étrangères ont signifié à l'ambassadeur anglais que la décision de la Porte était finale et que la meilleure garantie contre l'annexion future des côtes de la mer Rouge était l'occupation par les Turcs des ports et des villes principales de l'Egypte.

Londres, 20—Un journal arabe rapporte que le Mahdi a promis à Farag 140,000 thalers pour lui livrer Khartoum, mais qu'il ne lui en a donné que 60,000. Farag se plaignit et le Faux Prophète le fit pendre. On dit que le Mahdi s'est emparé de 15,000 carabines Remington à Khartoum.

Le général Donner prendra bientôt le commandement des troupes à Korti. Le général Graham, commandant de l'expédition de Suakim-Berber, est parti ce soir pour Suakim.

### Deux causes importantes.

Québec, 20—On a argumenté hier, devant la cour Supérieure, la cause de M. McGreevy vs McDongall. Dans cette cause on réclame $100,000 de parts que le défendeur aurait vendues illégalement, d'après les prétentions du demandeur, à la compagnie du Grand-Tronc.

On a aussi argumenté une motion dans la cause de Duncan Macdonald vs la Reine. Dans cette cause, le montant en litige est d'un million de piastres.

Elle a été instituée pour faire mettre de côté la sentence arbitrale rendue sur la réclamation que M. Macdonald prétendait lui être dûe par le gouvernement, pour la construction de la section Est du chemin de fer du Nord.

L'honorable George Irvine et M. Andrews C. R. représentaient le demandeur ; M. Jos G. Bossé C.R., est l'avocat du gouvernement.

### Législaure d'Ontario.

Toronto, 20.—La séance de cette après-midi a été consacrée à la discussion de bills privés, aux demandes de documents et aux interpellations.

M. Meredith obtint l'assurance de la part du gouvernement qu'aucun bill pour la création de nouveaux comtés, ne serait soumis cette année.

M. Clarke (Toronto) a été informé que le gouvernement attendait le résultat des négociations au sujet de la juridiction des gouvernements fédéral et provinciaux, avant de mettre en face la loi des fabriques.

M. Harcourt obtint la production de la correspondance relative à l'admission des femmes dans les universités et les collèges.

Seize bills subirent leur deuxième lecture, dont sept pour amender le malheureux acte Municipal Refondu de 1883, que l'on essaie de mettre en pièce à chaque session.

Le bill de M. Meredith déclare les gages ne dépassant pas trois mois privilégiés sur les biens des faillis. Le procureur-général donna son appui à ce bill qui subit sa deuxième lecture.

Le comité des chemins de fer a rapporté avec des amendements un bill accordant une charte à la compagnie de Colonisation de Parry Sound. Ce chemin s'étendra de Parry Sound à un point sur le chemin de fer de Jonction du Nord et du Pacifique.

La chambre s'est ajournée à six heures.

### Compagnie de Navigation de Longueuil.

L'assemblée générale et annuelle des actionnaires de la Compagnie de Navigation de Longueuil a eu lieu, hier matin, au No 17, rue Saint-Jacques. M. W. Notman présidait et M. François Mandeville agissait comme secrétaire.

Le rapport annuel fut longuement discuté. Les recettes totales de l'année 1884 sont de $39,078.63, montrant un excédant de $3,046.91 sur les bénéfices de l'année 1883.

Le bureau de direction suivant a été nommé pour l'année courante :

MM. W. Notman, président, Alfred Dalbec, vice-président, François Mandeville, secrétaire.

Directeurs : MM. Alfred Williams, F.-X. Beaudry, et J. A. C. Madore.

### Personnel.

MM. Chs. Langelier, M. P. Lemieux, M. P. P. et H. Hurteau, F. X. sont au St Lawrence Hall.

### Union Catholique.

Séance dimanche, le 22 février courant, à 2 heures de l'après-midi.

Conférence par l'honorable P. B. de La Bruère, de Saint-Hyacinthe.

Sujet : "Nos économistes."

Nous espérons que le public montréalais saura apprécier, comme il le mérite, le talent littéraire du conférencier, en assistant en aussi grand nombre que possible, à cette séance, qui promet d'être très intéressante.

CHS. M. DUCHARME,
Secrétaire.

## AFFAIRES MUNICIPALES.

COMITÉ DU FEU

Le comité du feu s'est réuni, hier après-midi, sous la présidence de l'échevin Hood.

Etaient présents, les échevins Beausoleil, Tansey et Gauthier.

Il n'y avait rien d'important devant le comité. On approuva les comptes courants et le président annonça que c'était la dernière réunion du comité avant les élections.

On parla du projet d'établir une nouvelle station de police et de feu à la place Chaboillez.

Le président déclara qu'il était déterminé à faire tous les efforts possibles pour faire construire une autre station, si le propriétaire du terrain d'alentour ne demande pas un prix exhorbitant.

Le nouvel édifice coûterait à peu près la somme de $30,000.

Puis le comité s'est ajourné.

### Vénération des saintes reliques.

Jeudi après-midi, a eu lieu, dans la chapelle des Révérendes Sœurs de la Providence, l'exposition et vénération des saintes reliques.

A cette occasion, il y eut une instruction religieuse, bénédiction du Très Saint Sacrement et vénération du très auguste suaire de Notre-Seigneur.

Hier, deuxième jour, vénération du voile de la Sainte-Vierge ; aujourd'hui, celui de saint Joseph ; dimanche, saint Vincent de Paul ; lundi, sainte Elizabeth ; mardi, sainte Geneviève ; mercredi, saint Pacifique, et jeudi, étant probablement le dernier jour, vénération des saintes reliques, des bienheureux serviteurs de la Très Sainte-Vierge, salut solennel et bénédiction du Très Saint Sacrement.

Il est tout à fait imposant de voir cette exposition des saintes reliques, qui devra durer 6 jours.

Comme toujours, dans les grandes fêtes, les Révérendes Sœurs de la Providence ont fait de leur petit, mais magnifique temple, un digne sanctuaire de vénération.

Evêché de Montréal,
20 février 1884.

M. l'abbé Edouard Guilmet, ancien curé, décédé à l'Islet, (Rimouski) le 15 courant, était membre de la société d'une messe.

T. HAREL, Ptre,
Chancelier.

## NOTES LOCALES

—Le club "Tandem" ne se réunira pas cette après-midi par respect pour feu M. Thomas Cramp.

Le lieutenant-colonel Ouimet, M. P. a été élu président du conseil de l'association de tir de la Puissance.

—On est à arranger le mécanisme du cadrân du bureau de poste. Il sera prêt sous peu.

—La police vient de recevoir instruction qu'un allemand du nom de Carl Popkey, âgé de 22 ans et qu'une dame du nom de Lizzie Blank, mère de deux enfants viennent de s'enfuir de Bradford, Pennsylvanie. La police est sur le qui vive.

—A une assemblée du comité exécutif de l'Exhibition Indienne d'Hochelaga, le trésorier le chef Williams, lut le rapport financier par lequel il est constaté qu'une balance de $202, reste en caisse et que la bâtisse est assurée pour 3 ans contre le feu.

—Le train du Canada Atlantique, qui a laissé la gare Bonaventure pour Ottawa, hier matin, a déraillé près de Valleyfield. On fut obligé de demander plusieurs travailleurs afin de remettre le train en bon ordre. Il est arrivé à Ottawa, à une heure très avancée dans la nuit.

—On doit ouvrir un magnifique parc sur la rivière Richelieu, consistant en 40 acres de terre dont 10 acres vis-à-vis la rivière Richelieu. Le Grand Tronc établira une gare près de l'endroit et transportera les excursionnistes pour 50 cents, aller et retour. Ce billet comptera pour l'admission au parc. On établira toutes sortes de jeux sur le terrain. Le parc sera ouvert le 24 mai.

—Plusieurs inondations ont dernièrement eu lieu sur les rives du St. Laurent. A Cascade près Vaudreuil, l'eau est montée à 12 pieds. Un nommé Meloche a perdu 9 vaches et 12 moutons, un nommé Legault a perdu 2 vaches et un poulain, un autre Meloche, 400 minots de pois. En quelques endroits, la glace est élevée à 15 pieds.

## VARIETES.

Les mendiants.

Rue des Martyrs, vers huit heures du soir, un pauvre diable, paraissant grelotter la fièvre, glisse dans l'oreille d'un monsieur bien couvert ces mots simples et émouvants :

—J'ai faim !

Le monsieur lui met quelque monnaie dans la main et continue sa route. Une demi-heure après, comme il revient par l'avenue Trudaine, il est accosté par le même mendiant qui ne l'a pas reconnu.

—J'ai faim !

—Encore ! Mais qu'avez-vous donc fait de l'argent que je vous ai donné pour manger tout à l'heure ?

Alors, le drôle, sans se déconcerter :

—Comme c'est malin ! Je l'ai bu !

Les enfants :

—Maman, aide-moi donc à faire ma version anglaise !

—Mais je ne sais pas l'anglais, mon enfant.

—Oh ! maman, comme tu avais de bons parents !

Un commis-voyageur parle d'un potage qu'on lui a servi dans le Midi :

—Il était si aveugle.... que, si on lui avait présenté une clarinette, il se serait mis à jouer dessus !

Néologisme.

—Les ivrognes se sont payé une locution nouvelle en rapport avec les progrès de la science. Le matin, à l'heure du vin blanc, on se dit :

—Viens-tu tuer le microbe ?

Détrôné, le ver !

Un joli mot de M. Dupuy de Lôme, le célèbre ingénieur récemment décédé.

On causait d'inventions dans son salon. M. Dupuy de Lôme prit la parole :

—L'inventeur, dit-il, est un homme qui fait du possible avec de l'impossible.

Au dernier concours culinaire, M. et Mme Prud'homme admirent les splendeurs du buffet.

—Qu'est-ce cela, Eulalie ?...

—No. 401... Aspic de foie gras.

—Vraiment ! Comme la forme des aspics a changé depuis Cléopâtre !

Dans un restaurant de Marseille :

—Jamais toute ma noce ne tiendra ici. Pourquoi diantre affichez-vous : "Salon de cent couverts...?"

—Je vous donne ma parole que les cent couverts y tiennent parfaitement. Quant aux personnes, dame ! c'est autre chose.


GANTS DE KID.

Gants "Rouilon," à 2, 3 et 4 boutons ; "Perrin Frères," à 3, 4 et 6 boutons ; "Alexandre," à 2, 3, 4 et 6 boutons ; gants de Suède et "Mousquetaire," à 8, 10 et 12 boutons ; détaillés à 40 cts dans la piastre, par Dupuis Frères, à l'ancien magasin Merrill. 101—103

—Avec le Remède du Dr. Sey, il n'y a pas de Dyspepsie, qui tienne. Des cas tout à fait désespérés ont été traités avec un complet succes, et en grand nombre, par ce spécifique. 103

IL EST ENCORE TEMPS.—La maison G. A. Lamontagne continue encore sa grande vente de cotons et d'indiennes, il est inutile d'énumérer, qu'il suffise de dire que les prix sont sans précédent. J'ai reçu un assortiment complet de broderies que je vendrai à très bas prix. Une visite est respectueusement sollicitée, G. A. Lamontagne, 633, rue Ste. Catherine, vis-à-vis la Banque d'Epargnes, coin Jacques-Cartier. 70—1a

RESULTAT ETONNANT.

Tous ceux qui me connaissent savent parfaitement que depuis deux ans j'étais complètement chauve. J'avais, comme tous ceux qui ont perdu leurs cheveux, essayé plusieurs préparations, mais sans aucun résultat. Au commencement de décembre dernier, quoique j'étais certain que les résultats seraient nuls, je me décidai à essayer une préparation dont on me disait beaucoup de bien, "L'EAU MAGIQUE du professeur J. Lesègue," et à mon grand étonnement, après quelques applications de ce merveilleux remède, je constatai que mes cheveux repoussaient, et je n'hésite pas à la proclamer supérieure à toutes les autres préparations soi-disant infaillibles. Signé, THOMAS ST-JEAN, 13 St. André ; dépôt général, A. E. RACICOT, 660 Rue Ste. Catherine. 103

DANS L'INTÉRÊT DU PUBLIC.—J'ai reçu cette semaine, 200 pièces de cotons carreautés pour vendre 10c ; ces cotons sont les "Stormont," qui se vendent partout 15c. Dépêchez-vous d'en profiter, car la vente se fait rapidement. N'oubliez pas aussi la ligne à 8c qui vaut 13c. Achetez à bon marché chez G. A. Lamontagne 633 rue Sainte-Catherine, vis-à-vis la Banque d'Epargnes coin de la rue Jacques-Cartier. 70—1a

NOUVEAU CONTRAT 1885.

La maison N. Larivée et Nadeau prévient ses abonnés et les modistes de la campagne de renouveler leurs abonnements pour les livres de modes "Bazar Glove fitting patterns" ; ils ont toujours en mains un grand assortiment de patrons. Le prix de l'abonnement est le même que l'année dernière. $1.00 par année, et ils recevront les anciens et nouveaux abonnements d'ici au premier avril prochain.

N. LARIVÉE & NADEAU.
223, rue Notre-Dame Ouest.
Montréal.

La promenade fashionable.

L'hiver a fermé nos splendides parcs de la montagne et de l'Ile Sainte-Hélène, et la neige a formé autour de Montréal les plus belles routes qu'on puisse exiger dans un pays froid.

Le chemin du Sault au Récollet jusqu'à l'hôtel Péloquin se distingue entre tous, et c'est de ce côté que se dirigent les équipages les plus fashionables.

Rien de plus agréable qu'une promenade sur la magnifique avenue qui part de Montréal et aboutit au plus bel hôtel de nos environs.

M. Péloquin met ses vastes salons et ses chambres les plus élégantes, à la disposition des promeneurs qui y trouveront toujours une table de premier ordre, des liqueurs et cigares de choix et un service des mieux organisés.

Il y a, à l'hôtel Péloquin, une splendide salle pouvant contenir 200 personnes, une autre salle pour cent personnes, une grande salle de danse, salons privés, etc.

Banquets et diners particuliers préparés à court delai.

79—1m

IMPORTANT A SAVOIR.

La qualité de nos fourrures ne fait plus de doute pour personne. Il est reconnu aujourd'hui qu'elles sont même supérieures à beaucoup d'autres. En voici les raisons ; Nous les fabriquons toutes nous-mêmes. Il n'entre aucune retaille, aucun petit morceau dans chaque article qui se fait chez nous. Tout est fait en pleines peaux et garanti. Nous vendons nos retailles à la livre, preuve que nous ne les employons pas. Nous sommes responsables de toutes marchandises sortant de notre maison. Le marchand qui vend des marchandises qui ont été fabriquées pour le gros ne peut les garantir et en être responsable, parce qu'il ne sait pas comment elles ont été faites. Que nos pratiques soient aussi en garde contre les marchands de la campagne qui disent acheter leurs pelleteries chez nous ; car nous ne vendons qu'en détail. Nos fourrures sont reconnues pour leur bonne qualité, la solidité et le fini de l'ouvrage, leur bon goût et leur bas prix.

CHAS. DESJARDINS & CIE.,
637 et 639 rue Sainte-Catherine,
Aux trois chevreuils.

VAUT MIEUX TROP TOT QUE TROP TARD.

La maison G. A. Lamontagne, a, en ce moment, l'assortiment de tweeds le plus complet, le plus riche et le plus varié, qu'il soit possible de voir ; quoi qu'il soit un peu à bonne heure, cette maison a déjà reçu son importation ce qui la met en position de prendre des ordres immédiatement pour le printemps. Rendez-vous des élégants, chez G. A. Lamontagne, 633 Sainte-Catherine, vis-à-vis la banque d'Epargnes, coin Jacques-Cartier. 70—1a

Manteaux pour dames, mantes, circulaires, dolmans, Ulsters, vendus à 40 cents dans la piastre, par Dupuis Frères, à l'ancien magasin Merrill.

C. DESMARTEAU
AGENT et COMPTABLE
1608 RUE NOTRE-DAME

S'occupera des agences d'IMMEUBLES, d'ASSURANCES, de MAISONS A VENDRE ou A LOUER, ayant 600 LOTS VACANTS à vendre, ainsi que plusieurs bonnes propriétés situés dans la ville, se chargeant aussi de la collection des LOYERS, COMPTES, BILLETS, LIQUIDATION d'affaires, ainsi que $14,000 à prêter sur propriétés. 81-jno

Aux Laitiers et autres

500 TONNES de FOIN PRESSE à vendre en lots au choix des acquéreurs.
S'adresser à
M. PERRIER,
92, Rue Wellington
44-3m

LA BANQUE DU PEUPLE

AVIS

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE des actionnaires de la Banque du Peuple aura lieu au bureau de la Banque, rue St Jacques,

Lundi, le 2me Jour de Mars prochain

à TROIS heures P. M., conformément aux 16me et 17me clauses de l'acte d'incorporation.

Par ordre du Bureau des Directeurs.

A. A. TROTTIER,
Caissier.

Montréal, 30 Janvier 1885. 86-j 2 mars

Etoffes à Robes : un assortiment sans pareil de riches tissus et de nuances parfaites, vendus à 40c. dans la piastre, par Dupuis Frères, à l'ancien magasin Merrill.

VENTE A L'ENCHERE
—DE—
PROPRIETES DE PRIX
JEUDI, 26 FEVRIER COURANT
—A NOS SALLES—
No 239 RUE ST. JACQUES

No. 357 rue Saint-Antoine

Cette maison a été construite solidement et tous les ouvrages à l'intérieur ont été exécutés avec le plus grand soin, dans leurs moindres détails. Les cadres des portes et des fenêtres sont cimentés pour exclure le froid.

La maison mesure 24 x 36 pds, contient 12 pièces outre la salle de bains ; soubassement avec porte d'entrée, fondations en pierre etc. Emplacement, 24 x 135 pds, tuyaux de drainage. Ecuries et remises de premier ordre, entrée à côté pour voitures, etc. On appelle l'attention du public sur cette propriété, qui mérite d'être visitée. Conditions faciles.

No. 75 rue des Conseillers de Ville

Vaste cottage en pierre, mesurant 30-10 pds de front et 35 pds de profondeur, près de la rue Sherbrooke, bien construit, situé dans un quartier central, à quelques minutes de marche des églises, des magasins et des lieux d'amusement. Belle occasion de faire un placement avantageux ou d'acheter pour soi une résidence de premier ordre. Cette propriété a toujours été louée à de bons locataires et rapporte dix pour cent. Sa valeur ne peut diminuer. Conditions faciles. Titres parfaits.

Nos 68 et 70 rue Cadieux

Deux bonnes maisons à trois étages, qui se louent actuellement quatre cents piastres par année, et emplacement s'étendant de la rue Cadieux à la rue Saint-Hypolite. Cette vente offre une occasion favorable à toute personne qui désire placer un montant pas trop élevé. Conditions : Un tiers au comptant, et la balance à terme avec intérêt à 6 p. c.

Nos 233, 235 rue Maisonneuve

Cette propriété comprend quatre logements lambrissés en brique, à deux étages et toit français. Emplacement 40 x 100 pds ; locataires payant leur terme régulièrement. Ces maisons n'ont besoin d'aucune réparation. Conditions : $500 au comptant ; la balance pourra être payée par versements de $50 chacun, en aucun temps, l'intérêt diminuant après chaque versement.

Vente à DIX heures.

PARENT FRÈRES,
137 Encanteurs.

Cadres, Corniches, Rouleaux à Rideaux

PETITS CADRES pour PORTRAITS,
CADRES REDORES et MIS A NEUF

Aussi, toujours en main, un GRAND CHOIX de GRAVURES SUR ACIER,
PHOTO-GRAVURES,
CHROMOS

Spécialité de glaces à miroir unies et bizautées faites à ordre de toutes grandeurs et de toutes les formes, photographies et dessins fournis sur demande.

A. SIMARD
MAGASIN ET BUREAUX :
1662 Rue Notre-Dame
Ateliers : No 493 Rue Mignonne, Montreal

Le commerce trouvera à mon magasin un assortiment très complet de moulures de toutes sortes pour cadres. 29

N'EN EMPLOYEZ PAS D'AUTRE ! EPARGNEZ VOTRE ARGENT ! SOYEZ SATISFAITS !

Une MEDAILLE D'ARGENT a été décernée à l'Exposition du Canada à la

POUDRE A PATE
COOK'S FAVORITE

La plus appréciée des cuisinières. Cette poudre est pure et favorable à la santé. C'est la meilleure et elle se vend à bon marché.

Fabriqué seulement par
The Canada Coffee and Spice Mills
No. 77, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

L. LARIVEE FILS

*Marchand en gros et en detail de*

Toutes sortes de poissons frais et salés

Saumon frais, huitres, homards, etc.

ETAUX : Nos 1 et 3 MARCHE BONSECOURS
MONTREAL

N. B.—Commandes exécutées promptement, prix reduits pour les hôtels, maisons de pensions etc., etc. Une visite est respectueusement sollicitée. No du téléphone : 663. 40-a

AVIS PUBLIC

AVIS PUBLIC est par le présent donné que la compagnie "L'Union des Abattoirs de Montréal," incorporée par lettres patentes en vertu de la 31 Vict., ch. 25, (Québec), demandera à la législature de Québec, à sa prochaine session, une charte spéciale pour étendre ses pouvoirs, lui permettre d'émettre des débentures, pour ratifier l'arrangement pour l'achat des abattoirs publics, (est et ouest,) et pour autres fins généralement quelconques. 91-1 m

AUX MARCHANDS

Caverhill, Hughes & Cie

*EPICIERS DE GROS*
*ET IMPORTATEURS*

20 ET 22 RUE ST-SACREMENT
—MONTREAL—

Ont toujours en magasin un assortiment très complet d'épiceries de toutes sortes. 89-2m

NOUVEAU FER A REPASSER

Breveté du CAPT. A. CHAGNON.

Premier Prix a l'Exposition Provinciale de 1884



Il est indispensable dans une famille, commode, pratique, économique, infiniment superieur à tous ceux déjà connus. Vous posez ce fer d'un nouveau genre sur une lampe ordinaire ou un bec de gaz allumés ; en moins de 20 minutes dans le premier cas, en moins de 10 dans le second ; il est plus chaud qu'il n'est nécessaire pour le repassage de n'importe quelle lingerie,—et retient sa chaleur pendant plus d'un quart d'heure. Des blanchisseurs compétents, des hommes du métier qui en ont fait l'épreuve, et ont proclamé sa grande supériorité sur tous les fers à repasser connus. Ce fer est incomparable au point de vue de l'économie, et de la propreté. Vous pouvez le chauffer pendant douze heures sur une lampe ou un bec de gaz, en ne dépensant que pour trois cents d'huile ou six cents de gaz. Avec ce fer, vous n'aurez plus à souffrir de la chaleur durant l'été, ou vous ne serez pas exposés à être asphyxiés et à tout endommager dans votre maison, par la fumée s'échappant des fers qui se chauffent au charbon de bois. Ce fer est en usage dans un grand nombre de couvents, communautés et familles.

On demande des agents responsables dans toutes les villes et campagnes de la Puissance et aux Etats-Unis.

J. U. FOUCHER SEUL PROPRIETAIRE
865 Rue Ste Catherine
91-1 m


FEUILLETON DE "LA PRESSE."

No. 36

# LES ORPHELINES

SECONDE PARTIE.

XXIII

*(Suite.)*

Tout à coup, elle se redressa d'un mouvement brusque, automatique, les yeux ouverts, le regard éclatant.

On eût dit que la vie revenait.

Elle se retourna vers moi :

—Juliette, dit-elle d'une voix sourde et qui semblait sortir déjà de la fosse ; Juliette, c'est ton père....

Elle n'acheva pas.

Son regard devint terne, ses lèvres se fermèrent, et elle retomba sur l'oreiller.

Elle était morte !

Flora se tut.

Deux taches de pourpre s'étaient plaquées sur ses pommettes saillantes, et faisaient encore ressortir la blancheur du reste de son visage.

Sa poitrine se soulevait et s'abaissait avec rapidité.

Sa gorge était sèche, ses mains brûlaient à travers la peau des gants noirs qu'elle ne quittait jamais.

Zélie, trop émue elle-même et reportée si violemment au milieu d'un drame si semblable à celui dont elle avait été le témoin, se taisait également.

Ces deux femmes se comprenaient, maintenant, sans avoir besoin de se le dire.

—Elle morte,—reprit enfin la petite Flora,—la force factice, qui m'avait soutenue jusque là, m'abandonna, et je devins très malade.

Pendant un an, je languis, désespérant les médecins, qui ne savaient comment rappeler en moi la vie, sans cesse prête à me quitter.

Je ne souffrais pas ; aucun organe n'était atteint ; mais je m'en allais !

Que ne suis-je partie, alors !

Hélas !

Au fond, à mon insu, comme à l'insu des autres, j'étais de fer et douée d'une énergie extraordinaire.

Je finis donc par me rétablir.

Ma pensée était restée vague, pendant toute cette crise, ou, plutôt, je ne pensais pas.

Mais il faut croire qu'il se faisait en moi un travail obscur, latent, car, lorsque je repris mes forces et reconquis mon intelligence engourdie, je me retrouvai une autre créature que celle que j'étais avant cette crise.

Les dernières paroles de madame Lamirande retentissaient à mes oreilles, comme si je venais de les entendre seulement, éveillant mille affreux soupçons, qui se transformaient peu à peu en une sorte de certitude atroce.

La vie qui m'entourait me parut différente de ce que je l'avais toujours trouvée.

Les détails les plus simples, auxquels j'étais le mieux accoutumée, me semblaient singuliers, étranges et tout nouveaux.

Le moindre mot, le moindre reste, l'action la plus insignifiante, de la part de mon père, me plongeaient dans de profondes réflexions.

Pourquoi notre isolement ?

Pourquoi ces absences.

Pourquoi cet air préoccupé ?

Pourquoi ces allures mystérieuses ?

Pourquoi ces visiteurs, dont le visage et les façons me frappaient pour la première fois ?

Pourquoi mon père m'avait-il encouragée à fréquenter madame Lamirande et son fils.

Pourquoi, lui-même, ne les avait-il jamais vus ?

Pourquoi m'avait-il laissé soigner la mourante, sans venir, une seule fois, lui porter ses consolations ou lui exprimer sa sympathie ?

Pourquoi madame Lamirande restait-elle silencieuse, pendant de longues heures, en me regardant à la dérobée ?

Pourquoi ces paroles que j'entendais retentir en moi et qui me donnaient une sueur froide :

*Juliette, c'est ton père !*

Que voulait-elle dire ?

Comment se faisait-il que Paul, si bien caché chez une personne sûre, dans un quartier où il était inconnu, eût été découvert, arrêté, fusillé, après le combat ?

Alors, une idée sinistre, une idée épouvantable, naquit dans mon cerveau, prit un corps, m'envahit toute entière :

Si c'était mon père, mon père à qui j'avais tout dit, qui l'eût dénoncé, livré ?

Je voulus savoir, je voulus voir clair autour de moi.

Ce désir, qui me dévorait, ce hideux soupçon qui me brûlait comme un fer rouge, me rendirent mes forces, ma volonté, me transformèrent.

Ils donnaient un but à ma vie.

J'épiai.. j'épiai avec la patience et la ruse d'une sauvage, me gardant bien de laisser rien entrevoir de la passion qui m'animait et du but que je poursuivais.

D'abord, je m'assurai que mon père ne remplissait aucune des fonctions reconnues, avouées, étiquetées, classées, dont le gouvernement dispose ouvertement.

Je pénétrai dans son cabinet, en son absence, ce qui n'était pas facile, je vous assure, et nécessita de longues ruses, car personne n'entrait dans cette pièce, toujours fermée,—hors lui et ceux qu'il y introduisait lui-même.

J'y interrogeai tout, et j'y fis des découvertes singulières. Je découvris, notamment, des vêtements étranges pour un homme de sa classe, de ces objets qui ne peuvent servir qu'à se déguiser.

Quand il recevait les visiteurs dont je vous ai parlé, j'essayais d'écouter ; et malgré les précautions dont il s'entourait, je parvins à surprendre, à saisir des mots des bouts de phrase qui furent d'horribles révélations.

Mais je luttais..je luttais contre l'évidence, reculant devant la vérité, bien que je n'en pusse douter.

Mon père était de la police ; mon père était un agent secret ; mon père était ce que le peuple, dans son juste mépris, appelle un *mouchard !*

Mais était-ce lui qui avait livré Paul.

Pendant des mois, je tentai de m'emparer de la clef de son secrétaire.

Cela offrait de grandes difficultés, car il ne s'en séparait jamais.

Enfin, j'y parvins !

Mes pressentiments ne m'avaient point trompée !

Ce que la pauvre mère, agonissante, avait deviné sous l'inspiration de la mort, était vrai.......

C'était mon père qui m'avait faite veuve de mon unique amour, qui avait enlevé son fils à cette pauvre vieille femme,—son fils, son seul bien ici-bas !

Dans son secrétaire, je trouvai des preuves irréfutables, des lettres de la préfecture de police, des brouillons et des ébauches de rapports, des renseignements, consignés au jour le jour, sur Paul et sa mère ;—mes propres renseignements !

J'avais été leur espion inconscient ! Je les avais livrées, dénoncés, sans le savoir ! Mon amour les avait perdus ; il avait perdu tous les amis de Paul, tous ceux dont il m'avait parlé, et qui avaient été envoyés à Cayenne, en prison ou au bagne.

Mes cheveux se dressaient sur ma tête ; C'était tellement hideux que je crus en devenir folle.

Là, je trouvai aussi le nom de l'officier qui commandait les soldats, lorsqu'ils arrêtèrent et fusillèrent Paul Lamirande. Il s'appelait, à cette époque, le capitaine Poncey !

—Ah! c'était lui aussi ! — s'écria Zélie.

—Oui, madame ; et je lus un long rapport de mon père, le signalant et le recommandant à la bienveillance de qui de droit pour les services qu'il avait rendus à la cause impériale, pendant les journées de décembre. — Il y était parlé longuement des diverses exécutions dont on l'avait chargé, et qu'il avait menées à bien !

J'appris ainsi les détails de ce qui s'était passé au carrefour de la Croix-Rouge, et le massacre de la famille Marion.

—Qui avait donné les ordres ? — demanda Zélie. Votre, père, n'est-ce pas ?

Non, madame. — Mon père ne donnait pas d'ordres semblables. Il dénonçait et faisait des rapports. —C'était bien assez !

—C'est lui qui avait dénoncé, alors, mon frère ?

—Non. — Cela s'était passé en dehors de lui. — Il avait surveillé longtemps Juste Marion et toutes ses actions ; mais il ignorait sa retraite ; — et c'est un autre qui l'a fait connaître.

—Un autre ! — répliqua Zélie avec un frisson.

—Oui, M. Jules Durandeau !

—Comment un semblable renseignement pouvait-il être entre les mains de votre père ?

—C'est fort simple. —Les agents se surveillent mutuellement, et la police ne perd pas de vue surtout ceux qui, appartenant à la société et n'ayant pas de fonctions définies, la servent, si je puis dire, en volontaires, moyennant prime, mais sans faire partie des rouages officiels et avoués.

Mon père avait, lui, une fonction reconnue, faisait partie intégrante du service de sûreté, section politique ; tandis que votre mari rend, tout simplement des services qu'on paie.

On avait donc chargé M. Morand d'avoir l'oeil sur lui, de s'assurer qu'il ne jouait pas double jeu et qu'il ne trahissait pas ceux pour lesquels il travaillait.

De là, enquête suivie, complète sur lui, mise en note par mon père, et relatant une foule de détails inconnus, même de vous, sur sa vie, son passé, ses habitudes, son caractère, ses amis, ses goûts, ses besoins et ses vices ; parmi eux, toute l'histoire de son intimité avec votre frère.

—Horreur ! balbutia Zélie.

—Cela était d'autant plus complet que tous ceux qui font cet affreux métier, comme mon père, travaillent pour eux, en même temps que pour la police, en ce sens que leur position les pousse à conserver entre leurs mains mille renseignements qui peuvent, un jour ou l'autre, leur servir en assurant leur propre sécurité et leur influence ; en les rendant trop dangereux pour qu'on ne soit pas contraint de les ménager et de les garder, quoiqu'il arrive, quels que soient les changements de gouvernement.

C'est encore ainsi que je connus les lettres que votre ami, M. Abric, vous écrivait de Cayenne, et qui avaient été détournées, remises, par celui qui devint plus tard votre mari, à mon père, pour être transmises à la préfecture. Celui-ci en avait gardé copie. J'appris ainsi, par l'imprudence de M. Abric, le serment solennel de vengeance que vous aviez fait ensemble, et qu'il vous rappelait.

Zélie, livide, l'écoutait et n'osait plus combattre ces affirmations si positives.

—Enfin,—reprit Flora,— M. Jules Durandeau est venu plusieurs fois, lui-même, le soir, chez mon père.— Je l'ai reconnu, lorsque vous rentrâtes en France, et que ses rapports avec madame Poncey, ma maitresse, le placèrent sous mes yeux.

XXIV

Zélie ne fit pas un seul mouvement.

La conviction était complète dans son esprit ; elle ressentait, à cet instant, plus d'anéantissement que d'indignation.

Flora poursuivit :

—C'était cependant la nuit que j'avais fait cette découverte effroyable.

L'homme dont je porte le nom, dont le sang coule dans mes veines,—celui que je suis forcée d'appeler mon père, — était rentré le soir accablé de fatigue et j'avais profité de son lourd sommeil pour lui dérober les deux clefs dont j'avais besoin ; celle de son cabinet et celle de son secrétaire.

Malheureusement ce meuble avait de nombreux secrets, que je ne pus deviner tous, et certains tiroirs, certains doubles-fonds, résistèrent à tous mes efforts.

J'en savais assez, après tout !

J'avais bu la honte et l'horreur jusqu'à la lie.

Toute cette nuit, je restai là, foudroyée, à demi-folle ; et le jour me surprit, immobile, debout, devant le meuble fatal et ces hideux papiers éparpillés sous mes yeux.

Ainsi, c'était moi qui avais livré Paul !

Ainsi c'était mon amour qui l'avait tué, qui avait tué sa mère.

Ainsi, j'étais couverte de leur sang ; et le bourreau, le traitre, l'homme vil et sans entrailles qui avait abusé de mon innocence et des sentiments de confiance d'une fille pour son père, c'était....

Il n'avait pas reculé devant cette chose sans nom, de faire de moi un espion inconscient, et d'armer ma main, à mon insu, du couteau empoisonné qui devait, dans l'ombre, assassiner ceux que j'aimais, pour qui j'aurais donné ma vie !

(A CONTINUER)


GRAND AVANTAGE !

A VENDRE à JOLIETTE

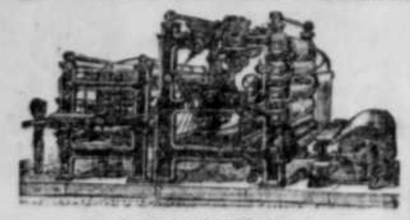
Le magnifique "Hôtel Joliette" bâtisse de 51 par 34 pieds, de 42 magnifiques appartements, muni d'un appareil de chauffage, à trois étages en briques solides, avec un beau parterre sur le devant et deux beaux jets d'eau à la porte, rue Notre-Dame, à proximité du marché.

Situé dans la partie commerciale de la ville, cet hôtel occupe un terrain de 115 pieds de long, avec dépendances superbes, entre autres une écurie de 100 places, s'ouvrant sur une cour spacieuse. Le tout nouvellement bati, vendu avec l'ameublement.

Conditions faciles. Pour plus amples informations, s'adresser à

M PIERRE CHEVALIER,
Propriétaire.

M. Pierre Chevalier, vu le mauvais état de sa santé s'est décidé à se retirer des affaires, mais n'invite pas moins le public à lui continuer, en attendant, le meme encouragement que par le passé. 102-6m



**LA PRESSE**

Imprimée publiée par
W. E. BLUMHART.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

No. 1540, RUE NOTRE-DAME

(En face de l'Hôtel-de-Ville).

ABONNEMENT

Edition Quotidienne.................. $3.00 par an
Edition Hebdomadaire.................. 1.00 "

ANNONCES, (*mesure agate*)

Première insertion.................10cts la ligne
Insertions subséquentes............ 6 "

Toutes correspondances doivent être adressées simplement comme suit :

LA PRESSE,
P. O. Boite, 1178. Montréal, Canada.

## NOTRE CIRCULATION.

*—EDITION QUOTIDIENNE—*

**Etat assermenté de la circulation de LA PRESSE.**

*Semaine finissant le 14 Février :*

| | |
|---|---|
| Lundi | 9,900 |
| Mardi | 10,115 |
| Mercredi | 10,140 |
| Jeudi | 10,278 |
| Vendredi | 10,135 |
| Samedi | 11,790 |
| | 62,358 |
| Moyenne par jour | 10,393 |

## AVIS DE L'ADMINISTRATION

**Le département des annonces est sous la direction de M. EDMOND STEVENS. On devra lui confier les ordres ou les laisser au bureau de LA PRESSE, No. 1540 rue Notre-Dame, en face de l'Hotel-de-Ville.**

# LA PRESSE

MONTREAL, 21 FEVRIER 1885.

M. Killam, qui vient d'être nommé juge à Manitoba, avait été admis au barreau, dans la province d'Ontario, en 1876, et à Winnipeg, en 1879. Il avait, par conséquent, huit ans de pratique, à l'époque de son élévation sur le banc.

Dans notre province un avocat ne peut être nommé juge s'il n'a pas pratiqué sa profession pendant dix ans.

On nous mentionne un incident assez grave, dont la Cour de Circuit aurait été hier le théâtre. Un témoin était depuis longtemps taquiné, ennuyé, insulté, par un avocat ; finalement celui-ci demande à sa victime combien d'argent il avait reçu pour venir rendre un témoignage comme celui-là. Le malheureux témoin n'y tient plus : être accusé publiquement de parjure, sans pouvoir se défendre. La colère lui monte au cœur, tout son système en reçoit une secousse trop forte, et l'infortuné tombe raide mort, de la rupture d'un anévrisme.

Nous croyons bien que l'avocat dans la cause n'a jamais eu l'intention de se rendre coupable de mort d'homme : l'intérêt professionnel ne saurait aller jusque-là ; mais on peut du moins prendre occasion de cette tragique occurrence pour déclarer que les avocats abusent étrangement de leurs droits, de leur pouvoir et de leurs privilèges.

Il est devenu plus dangereux d'être témoin que d'être accusé.

L'homme le plus honnête et le plus respectable se trouve en butte aux procédés les plus injurieux, devant son public nombreux, et qui trouve toujours agréable de s'amuser aux dépens de n'importe qui.

Cette pratique de pure malice et de haute inconvenance attire parfois à l'avocat, le blâme de la Cour, mais le plus souvent, on lui laisse le champ libre.

Dans ces conditions, il arrive de se demander s'il ne serait pas plus humain de rétablir l'ancienne pratique de la torture.

### LE PARLEMENT.

Nos législateurs ont inséré dans l'histoire de leurs travaux politiques un Chapitre des Chapeaux.

La discussion a fait connaître au public friand de pareilles nouvelles à sensation que le parlement fédéral était plus poli que le parlement impérial, puisque tout le monde se levait pour écouter la lecture d'un message de l'autorité royale, et sir John a fait connaître en même temps que les législateurs de Québec étaient, plus que leurs confrères d'Ottawa, fidèles observateurs des règles de la civilité puérile et honnête, puisqu'ils restaient toujours découverts pendant les séances.

Nos compatriotes ne manqueront pas d'être très heureux de recevoir des compliments aussi flatteurs.

Après l'expédition des affaires de routine et la présentation de plusieurs bills d'intérêt local ou privé, on a commencé la discussion du projet de loi de M. Cameron (de Huron) ayant pour objet de permettre à tous les accusés d'offrir leur témoignage dans leur propre cause.

Si une pareille loi est destinée à prendre place dans notre code criminel, on fera aussi bien d'abolir de suite le serment, car ce sera une véritable prime au parjure.

Nous l'avons déjà, cette disposition légale, pour les causes d'assaut ; qu'on aille demander à nos magistrats combien d'accusés qui s'autorisent de leur droit ont assez de conscience pour dire la vérité : ils vous répondront qu'il n'y en a pas un sur cent.

Dans le droit civil anglais, nous savons que chaque partie a droit d'offrir son témoignage, et lorsqu'il ne se commet pas un parjure, c'est une exception ; souvent il s'en commet deux.

Mais depuis combien de temps cette permission est-elle accordée? seulement depuis 1851, et jusqu'en 1843, il n'était pas même permis d'appeler la partie adverse à rendre témoignage sous serment ; on faisait passer avant tout le respect de cette formule sacrée, et on éloignait avec soin tout ce qui pouvait en atténuer l'importance et en affaiblir la haute signification.

On nous dit que beaucoup d'innocents ont été condamnés, parce que la procédure actuelle ne leur a pas permis de donner leur version des faits dont ils étaient accusés : nous doutons fort de la vérité de cette assertion.

Les juges et les jurés sont toujours très prudents, quand il s'agit de condamner un accusé, et les minutieux détails de notre procédure criminelle sont généralement préparés en vue de présenter autant de sauvegardes pour la partie incriminée.

Nous ne savons pas si les promoteurs et les partisans de la nouvelle loi ont sérieusement réfléchi sur les résultats qu'elle produirait, mais il ne faut avoir longtemps suivi la pratique des cours criminelles pour savoir qu'elle aurait un résultat tout différent de celui qu'on désire.

Avec la procédure actuelle, l'accusé a le bénéfice du doute ce qui est d'accord avec le premier principe de notre droit criminel ; si on fait les modifications demandées par M. Cameron, la position de l'accusé sera complètement modifiée, et à son désavantage.

S'il insiste pour donner son témoignage, on ne manquera pas, dans l'examen contradictoire, de lui arracher une confession complète ; nous aurons établi le système français, auquel pourtant nous trouvons tant à redire ; et de plus, comme l'accusé, dans son examen en chef, n'aura pas manqué de fausser notablement la vérité, on ne manquera pas d'exploiter ce parjure comme circonstance aggravante, et d'obtenir du tribunal une sentence plus sévère.

Si l'accusé est trop honnête pour risquer de se parjurer, ce silence ne manquera pas d'être interprété contre lui, et le verdict s'en ressentira.

Il peut bien y avoir certains cas où un accusé, en même temps innocent et très intelligent, pourrait profiter de la permission qui lui serait accordée, sans crainte de se compromettre ; il n'y a pas de législation si mauvaise qu'elle ne puisse parfois rendre service ; mais dans le cas actuel, pour un résultat fort rare et absolument problématique, on introduirait dans notre législation un principe faux très dangereux pour la société et plus dangereux encore pour ceux-là même qu'il aurait pour objet de protéger.

M. Ouimet a soumis un bill sur les maisons de désordre ; nous n'avons pas de détails sur cette mesure, mais à première vue, elle nous parait empiéter, non seulement sur les droits des provinces, mais encore sur les droits des municipalités, qui sont actuellement munies de tous les pouvoirs nécessaires pour régler cette grave question.

A propos des droits des provinces, nous devons mentionner que la législature d'Ontario, à sa dernière session, a adopté une loi de protection des femmes et des enfants employés dans les manufactures ; M. Bergin en soumet une autre analogue au parlement fédéral ; de là un nouveau conflit de juridiction.

En réponse à une interpellation de M. Clarke, M. Fraser a informé la législature d'Ontario que la loi provinciale serait soumise, sous une forme ou sous une autre, à la Cour Suprême ; cette démarche a été suggérée par le gouvernement fédéral qui n'a pas jugé à propos, néanmoins, d'imposer son veto sur l'acte provincial.

Le comité spécial nommé pour étudier la question de la faillite a pris sa mission au sérieux, et a tenu plusieurs séances importantes.

Une demi-douzaine de projets ont été soumis, mais c'est celui de M. Curran qui est actuellement à l'étude.

La loi proposée aurait pour effet de partager les biens du failli entre tous ses créanciers, au marc la livre.

Cette disposition est excellente, mais elle n'a pas le mérite de la nouveauté, puisqu'elle a toujours existé dans notre Code Civil. Dans les provinces anglaises, c'est différent, et M. Mowat s'est fait une réputation extraordinaire comme législateur, en copiant la loi de Québec, et en l'appliquant à Ontario. Il s'agirait maintenant de régler ce détail pour tout le Canada, ce que tout le monde approuve.

Malheureusement, le bill a le grand tort de ne pas aller plus loin. C'est très bien de protéger tous les créanciers également et de les placer sur le même pied, mais on ne devrait pas oublier non plus les intérêts du failli : quand celui-ci a donné tout ce qu'il possède, et qu'il a prouvé son honnêteté et sa bonne foi, on devrait lui en donner le bénéfice.

Les créanciers sont déjà largement protégés par le *capias*, cette mesure très sévère, et dont il se fait le plus coupable abus. Il y a des maisons de commerce qui ont pour pratique ordinaire de recourir, sous les plus futile prétexte, à cette variante de l'emprisonnement pour dettes. Notre siècle se refuse à mettre ou garder un homme en prison, sous prétexte qu'il a des créanciers. Les modernes Shylock ne devraient pas avoir le droit de pousser aussi loin leurs prétentions, et cette question du *capias* devrait recevoir au plus tôt l'attention de la législature dont elle ressort.

Le question de la division proportionnelle de l'actif du négociant a été demandée par les négociants anglais, qui trouvent toujours avant eux des créanciers canadiens qui s'emparent de tout, et ne laissent aux créanciers d'outre-mer que les frais à payer. Les importateurs sont obligés d'accepter cette mesure qui est absolument nécessaire au maintien de leur crédit ; comme compensation pour les nouvelles garanties accordées aux grands négociants, la simple justice exigeait que l'on accordât quelque protection, au débiteur et que son avenir ne fut pas absolument ruiné, parce qu'il n'a pas été heureux en affaires.

M. Mitchell a insisté sur ce point, et il a été appuyé par les deux tiers des membres du comité.

Il a fait en même temps une remarque assez grave : c'est que le bill de M. Curran n'aurait que l'approbation d'un petit nombre de négociants, et qu'il n'aurait jamais été soumis à la ratification du commerce en général.

Il serait bon, à l'avenir, d'empêcher de pareilles tentatives qui ressemblent beaucoup à de l'escamotage.

M. Cameron (Middlesex) a dit au cours de la discussion, qu'il y a un grand abus du crédit dans le pays, et qu'on devrait bien enrayer cette pratique.

Cette observation n'est pas absolument neuve, mais c'est toujours très agréable, et tant soit peu rassurant, de l'entendre répéter.

On va soulever, dans le cours de la session une question nouvelle : M. Cameron, d'Inverness, N.E., va demander que le Cap Breton soit séparé politiquement de la Nouvelle-Ecosse, et organisé en province séparée.

Cette nouvelle surprendra un peu le public étranger aux provinces maritimes, puisqu'il était depuis longtemps rumeur que les trois provinces déjà existantes se proposaient de former entre elles une union législative, avec une seule législature et un seul conseil exécutif.

La population du Cap Breton était, en 1881, de 84,500 âmes, répartie comme suit dans les différents comtés ; Inverness, 25,651 ; Victoria, 12,470 ; Cap Breton, 31,285 ; Richmond, 15,121.

La population des provinces les moins peuplées, à l'époque du dernier recensement, était comme suit : Colombie Anglaise, 49,459 ; Manitoba, 65,854 ; Ile du Prince Edouard, 108,891.

L'incident Landry-Langelier n'est pas étonnant ; avec le ton ordinaire de certains journaux, ce qui nous étonne, c'est que de pareilles luttes corps à corps ne soient pas plus fréquentes.

### A PROPOS DE NOMINATION.

Le bruit circule depuis quelque temps que le sous-ministre de l'Agriculture M. J. C. Taché, doit prendre sa retraite pour raisons de santé, et la députation française à Ottawa voudrait assurer à l'un de nos compatriotes cette succession. Dans ce but un bon nombre de membres des Communes ont présenté à Sir John une requête où ils exposent tous les titres de notre ami M. P. B. Benoit à ce poste, et ils demandent qu'il y soit nommé.

LA PRESSE ne peut qu'appuyer cette démarche. Le sympathique député de Chambly n'est pas seulement un cultivateur pratique, mais il a étudié longtemps toutes les questions qui se rattachent au progrès de l'agriculture, et il s'est fait une compétence telle qu'aujourd'hui, il est reconnu comme un agronome distingué. Homme instruit du reste, rompu aux affaires, aimant le travail de bureau tout autant que celui des champs, affable et obligeant, ayant pour amis tous ceux qui ont l'avantage de le connaître, M. Benoit serait appelé dans cette nouvelle position à rendre des services éminents au pays. Tout le monde est d'accord là-dessus, moins toutefois l'*Etendard* qui est venu mêler au concert sa note discordante.

M. Trudel a cru devoir fabriquer de toute pièce, une nouvelle qui lui donnât l'occasion de déverser encore du venin sur M. Dansereau, car il ne faut pas oublier que celui-ci a l'immense tort d'être un des amis du secrétaire d'état, tort impardonnable aux yeux de l'*Etendard*.

L'utile sénateur écrit donc ou se fait écrire d'Ottawa que M. Dansereau convoite la succession du Dr Taché, et que ses amis essaient de faire échec à M. Benoit.

Pas n'est besoin de dire que cela est faux, et que M. Trudel savait en le publiant, que cela était faux.

Les aptitudes de M. Dansereau ne l'ont pas porté vers l'étude de l'agriculture, et nous ne croyons pas qu'il convoiterait une place pour laquelle il ne sentirait pas une compétence indiscutable. D'ailleurs nous savons qu'il est lui-même favorable à la candidature de M. Benoit.

### CHRONIQUE OUVRIERE.

LE TRAVAIL DES ENFANTS.

Ce n'est pas sans motifs, et sans bons motifs, que les ouvriers canadiens demandent une loi réglementant le travail des enfants dans les fabriques.

Je pourrais, si cela était dans mes goûts et dans mes habitudes, faire de longues tirades sur l'exploitation de l'enfance ; mais je préfère citer des exemples et montrer le bien que de telles lois font dans les pays où elles existent et où elles sont appliquées avec rigueur.

L'Etat du New-Jersey est doté d'une loi sur le travail des enfants : "*Child Labor*," deux mots qui vont mal ensemble. Cette loi défend d'employer dans les fabriques des garçons au-dessous de 12 ans et des filles au-dessous de 14, et limite le travail des enfants au-dessous de 14 ans à 60 heures par semaine.

Cette loi fut modifiée en juillet dernier, de façon à ne permettre l'emploi d'enfants de 12 à 15 ans que lorsqu'il aura été prouvé que ces enfants ont été à l'école pendant au moins douze semaines, pendant l'année précédant celle où ils sont entrés à l'usine.

Cette loi qui ne comble pas tous mes vœux, car j'avoue que je suis en faveur de l'abolition totale et radicale du travail des enfants, a donné des résultats assez satisfaisants.

Il y a dans l'Etat du New-Jersey environ 8000 fabriques employant 15,000 enfants. Lorsque l'amendement visant l'éducation des enfants fut mis en vigueur, on trouva des centaines d'enfants qui ne purent prouver qu'ils avaient été à l'école, et ces enfants durent quitter les fabriques. Ils demandèrent, eux ou leurs gardiens, la permission de rester à leur travail, et une commission fut chargée d'examiner les demandes et d'accorder les permissions que les inspecteurs spéciaux jugeraient convenables d'octroyer.

Des examens faits par ces inspecteurs, il résulta que la plupart des enfants, renvoyés ou non des usines, étaient dans une ignorance dont on ne peut se faire une idée.

Ces enfants, pour la plupart, étaient entrés dans les manufactures vers 9 ans, après avoir été à l'école pendant un an ou deux. Tous ont été accoutumés à travailler dix heures par jour et beaucoup d'entre eux quatorze heures par jour ; plus ils avaient commencé jeune à travailler, plus ils étaient ignorants.

Quelques-uns, pour me servir des termes mêmes de l'inspecteur des fabriques du New-Jersey, avaient commencé si jeune à travailler qu'ils ne pouvaient se rappeler à quel âge ils étaient entrés dans les usines. Le salaire de ces petits martyrs est en moyenne de $2.00 par semaine.

L'inspecteur, dans le rapport où je trouve ces renseignements, déclare que dans nombre de fabriques, les enfants n'ont pas une heure pour dîner et que, lorsqu'ils font des heures en plus, on ne leur accorde que 15 à 30 minutes pour souper.

Une jeune fille de 15 ans a été trouvée par l'inspecteur Fell, travaillant à 10 heures du soir, dans un atelier dont la température était de plus de 100°, après sa journée de 13 heures elle avait deux milles à faire pour rentrer chez ses parents.

La plus grande majorité des enfants examinés ne pouvaient épeler les mots en entier ; quelques-uns ne pouvaient épeler qu'une syllabe et d'autres ne savaient pas lire. Les choses les plus simples, celles que l'on connait sans même les apprendre leur étaient parfaitement inconnues. Une fille de 15 ans dit à l'inspecteur que l'Europe était dans la lune, enfin un grand nombre ne pouvaient dire où et quand ils étaient nés.

Un garçon né à New-York et demeurant à Paterson, dit que New-York était dans l'Etat du New-Jersey et que l'Etat du New-Jersey était *dans* Paterson. Cet enfant travaillait depuis l'âge de 8 ans.

Quelques enfants furent d'opinion que l'Europe était un océan et 95 pour cent ne purent dire quoi que ce soit concernant les villes des Etats-Unis, en dehors de l'endroit où ils travaillaient.

Les enfants nés à la campagne et venus en ville avant l'âge de six ans, avaient totalement oublié et le nom de leur lieu de naissance et l'aspect même de la campagne.

Quant aux enfants émigrés, on trouva des petits hollandais qui n'avaient jamais entendu parler de la Hollande, et des jeunes Irlandais qui affirmèrent que l'Irlande était en Amérique.

Enfin, l'enquête prouva que les enfants allemands, anglais et irlandais, arrivés aux Etats-Unis, entre les âges de 12 à 15 ans, étaient plus instruits que les enfants américains de même âge et de même condition et savaient même mieux la géographie et l'histoire des Etats-Unis que les petits américains.

Le résultat principal de la nouvelle loi du New-Jersey, a été de remplir les écoles du jour et du soir et de sortir de l'ignorance crasse où elle croupissait toute une génération d'enfants.

Au Canada, l'industrie n'est pas encore assez développée pour que le mal soit aussi grand qu'aux Etats-Unis ; cependant, il existe et si on ne nous dote pas bientôt d'une loi protégeant l'enfance, nous aurons d'ici à quelques années, besoin de faire des enquêtes et des règlements semblables à ceux que je viens de citer.

Pourquoi ne nous donne-t-on pas une loi sur la matière ? Les lois ne coutent rien chez nous; on en fait sur tout et sur rien, on en fait sur les lois elles-mêmes, lois se détruisant se combattant, s'annihilant les unes les autres. On en fait de légales et d'illégales; de constitutionnelles et d'inconstitutionnelles; on amende celles qu'on a faites et on en revise les amendements ; et dans tout ce mouvement insensé de législation, on n'a pas trouvé dix minutes de calme et de tranquilité, pour s'occuper des enfants et faire une loi qui ne demanderait que trois lignes, quitte ensuite à la compléter par des règlements.

1o. Il est interdit d'employer des enfants au-dessous de....

2o. Il est interdit de faire travailler les enfants au-dessous de....plus de 8 heures par jour.

3o. Il est interdit d'employer des enfants ne sachant ni lire ni écrire.

Avec une loi ainsi conçue, complétée par une autre loi sur l'apprentissage on relèverait vite le niveau de la moralité de nos centres manufacturiers et le salaire de nos ouvriers.

On a dit dans certains milieux que de telles lois empiétaient sur l'autorité paternelle ; que de plus l'enfant était quelque fois forcé de travailler pour nourrir soit sa mère, veuve, soit des frères ou des sœurs plus jeunes que lui.

Quant à l'autorité paternelle, elle ne peut être invoquée lorsque le père l'emploie mal. L'enfant a le droit d'être protégé contre son père si celui-ci abuse ou mésuse de son autorité, et la société a deplus le droit de se protéger contre un système qui ne peut que tendre à augmenter le nombre des malheureux et des criminels.

Quant aux enfants que le besoin ou la misère force à travailler, ce sont généralements des enfants bien doués, qui acceptent avec courage les charges qui pèsent sur leurs jeunes épaules et qui font noblement leur devoir, vis-a-vis d'eux-mêmes et vis-à-vis des leurs. Pour ceux-là la loi a toujours eu une certaine latitude, et les inspecteurs des fabriques, dans tous les pays du monde, n'ont jamais fait renvoyer du travail, ces petits soutiens de famille.

Ce contre quoi il faut réagir ce n'est pas le travail proprement dit de l'enfant, il est hélas ! quelquefois nécessaire ; c'est contre son exploitation, exploitation qui le tient dans l'ignorance et qui le rend vicieux.

JEAN-BAPTISTE GAGNEPETIT.

### CONFERENCE DE NAZARETH.

(Par le Rev. M. Hamon, P. S. S.)

UNION DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT.

Après avoir rappelé les circonstances qui donnerent lieu à cette doctrine moderne *de la séparation de l'Eglise et de l'Etat*, et à la fameuse formule : *l'Eglise libre dans l'Etat libre*, le conférencier en commence la réfutation.

C'étaient pour la plupart de nobles cœurs et de généreux esprits que ceux qui avaient été séduits par cette illusion ; frappés comme nous des conséquences du césarisme et redoutant l'oppression de l'Eglise par l'Etat, ils s'étaient dit: "Il y a un moyen bien simple d'en finir, séparons-les ; jamais l'Eglise n'a eu d'aussi beaux jours que ceux où elle n'avait pas d'autre pourpre que celle de ses martys, et où elle ne comptait pas un césar dans son sein."

Lamennais, Lacordaire, Gerbet, Montalembert, l'abbé Jules Morel, portèrent aux pieds du Saint-Siège cette théorie qui allait tout sauver, et Grégoire répondit à ces amis sincèrement zélés, mais qui ne connaissaient pas assez la constitution ni l'histoire de l'Eglise, par son Encyclique *Mirari vos* (1832), où il affirmait aussi bien que Pie IX, 32 ans plus tard dans l'Encyclique *quanta cura* "que la perfection des gouvernements et les progrès civils ne demandaient pas que la société humaine fut constituée et gouvernée sans tenir compte de la religion," et, comme l'a dit plus nettement encore le Syllabus "qu'il ne faut pas que l'Eglise soit séparée de l'Etat, ni l'Etat de l'Eglise.

Voilà l'autorité, c'est assez pour des catholiques ; mais l'Eglise, pour nous faciliter l'obéissance, aime à donner les motifs de ses décisions; essayons de résumer son enseignement sur ce point.

Pour plus de clarté, le conférencier indique ce qu'on entend par ces mots d'union et de séparation : il distingue non-seulement l'union parfaite, mais encore tous les autres "modus vivendi" qui y tendent manifestement, et que l'Eglise encourage dans leurs efforts. Il dit ensuite ce que c'est que la séparation. Il n'aborde pas la question pratique ; il croit même qu'il est bien des situations où cet état étant le seul possible momentanément, il faut imiter la tolérance de l'Eglise qui n'est ni précipitée, ni révolutionnaire dans ses moyens et se soumettre franchement à cette situation, en attendant qu'il plaise à la Providence de la modifier et de remplir nos espérances. Il faut pourtant reconnaitre que la séparation est mauvaise en principe et en fait :

1o En principe. On ne peut admettre qu'une société, dont tous les membres sont catholiques, se gouverne par des principes anti-chrétiens, ce serait aussi déraisonnable que de dire : "Nous admettons tous la vérité de l'Evangile ; pour achever de nous mettre d'accord, suivons l'Alcoran." La conscience des gouvernants et des gouvernes ne peut être chrétienne dans la vie privée et païenne dans la vie publique.

2o On dit : "Que l'Eglise prenne les âmes, et l'Etat les corps !" L'image est brillante, mais peu utile à ceux qui l'imaginent : quand on prend l'âme d'un corps, que reste-t-il ? D'ailleurs, c'est se faire illusion que de croire à la possibilité d'une séparation complète et loyale ; les deux sociétés existant dans les mêmes temps et dans les mêmes lieux, se composant des mêmes individus, ne peuvent se dispenser d'avoir des rapports. L'Etat traitera dès lors l'Eglise comme toute autre association qu'il reçoit dans son sein, et l'astreindra à ses règlements ; elle sera dans un état d'infériorité, et vu le cours des choses humaines, très-souvent d'oppression. Les articles organiques, les lois religieuses du grand conseil de Genève, le Culturkamp d'Allemagne ne permettent pas d'illusions là-dessus. Ceux donc qui ne veulent voir dans l'union de l'Eglise et de l'Etat que les abus qu'en ont fait les hommes pour satisfaire leur hypocrisie, leur ambition et leur tyrannie ignorent l'histoire. Qui nie les beautés de l'Eglise primitive ? mais était-elle moins belle, quand elle passa des catacombes dans les basiliques ? Soutenir que cette union n'est pas favorable à la foi, c'est oublier Constantin et Charlemagne, Alfred le grand et Saint Louis, la conversion des barbares, la civilisation sauvée par les croisades, la chevalerie, et la plus belle partie de l'histoire depuis quinze siècles.

Ne voir que les torts de détail sans voir le bien de l'ensemble, c'est cesser de raisonner. Cette union en se développant de plus en plus rendra donc dans les contrées catholiques les services qu'elle a rendus; les pouvoirs resteront distincts, mais alliés pour la même cause, et leur union sera la force du monde.

A. L. DE B.

## PARLEMENT FEDERAL

### Chambre des Communes.

Ottawa, 20.

La séance est ouverte à 3 heures.

M. COURSOL présente une pétition signée par plus de 1500 citoyens de Montréal, demandant que la loi Scott ne soit pas amendée pour rendre la prohibition plus facile sans, en même temps, garantir une compensation pour les intérêts deja en danger.

Sir Leonard TILLEY—Ceci est l'autre côté de la question.

M. ABBOTT présente le premier rapport du comité de la faillite.

NOUVEAUX BILLS.

Les bills suivants sont présentés et subissent leur première lecture :

M. WHITE (Cardwell)—Acte relatif à la garantie des fonds d'annuité de la Banque de Montréal.

M. TEMPLE—Acte pour incorporer la Cie du pont du chemin de fer de Fredericton et Sainte-Marie.

M. WHITE (Cardwell)—Acte pour incorporer la société du fonds des pensions de la Banque de Montréal.

M. DESJARDINS—Acte pour accorder certains pouvoirs à la Compagnie Internationale de charbon (limitée).

M. DAWSON—Acte relatif à la compagnie du Pont du Saut Sainte-Marie.

M. GIROUARD—Acte relatif à la banque du Peuple.

M. ABBOTT—Acte relatif à la "Canada Congregational Missionary."

M. PATERSON—Acte pour incorporer la compagnie du chemin de fer de Brantford, Waterloo et lac Erié.

M. OUIMET—Acte pour amender la loi criminelle du Canada.

M. WHITE (Cardwel)—Acte pour autoriser l'association mutuelle contre le feu "Dominion Grange" à assurer contre le feu les propriétés des patrons de l'association dans tout le Canada.

M. WOOD (Westmoreland), en l'absence de M. Foster, présente un bill pour amender l'acte des licences pour la vente des liqueurs de 1883. L'objet de ce bill est de rappeler les 1re, 4e et 5e sections de l'acte des licences pour la vente des liqueurs passé à la dernière session. Ce bill subit sa première lecture.

M. OUIMET présente un bill relatif aux maisons de désordre. L'honorable député de Laval dit que l'objet de ce bill est de définir le terme "maison de désordre," et de pourvoir à la punition de ceux qui fréquentent ces maisons.

Ce bill subit sa premiere lecture.

LA POLITESSE FRANCAISE A LA CHAMBRE.

M. ROYAL donne lecture du paragraphe suivant du *Free Press* d'Ottawa en date du 16 courant : "Vendredi dernier, un message de son Excellence le gouverneur-général fut reçu par la Chambre. Il est d'habitude que lorsque de tels messages sont reçus à la Chambre, les députés en écoutent la lecture debout et tête nue. Le message actuel fut lu en français et en anglais, mais deux députés, MM. Girouard (Jacques-Cartier) et Royal restèrent assis quand la lecture de ce message fut faite en anglais, tandis qu'ils s'étaient levés pour en écouter la lecture en français."

Ce paragraphe du *Free Press* ajoute M. Royal est entièrement faux.

M. GIROUARD (Jacques-Cartier), dit qu'en ce qui le regarde, le paragraphe du journal ci-dessus designé est faux du commencement à la fin. Il s'est tenu debout non-seulement quand la lecture du message a été faite en français mais aussi quand elle a eu lieu en anglais.

L'honorable M. BLAKE dit qu'il croyait que les deux honorables députes auraient été parfaitement dans l'ordre et se seraient conformes aux règles anglaises en restant assis pendant toute la durée de la lecture du message. La règle à la chambre des communes, en Angleterre, est que les membres se découvrent pendant la lecture d'un message du souverain, mais ils gardent leurs sièges.

Sir John A. McDONALD dit qu'en effet tel est le cas, mais en Angleterre les députés ont généralement l'habitude de rester couverts pendant les séances, mais en Canada, et spécialement dans la province de Québec, les députés restent découverts, l'exquise politesse des députés français ne leur permettant pas de porter leurs chapeaux dans la chambre, et, c'est pour cela que, comme marque de respect, ils font une distinction en se levant de leurs sièges à la réception d'un message au lieu d'ôter tout simplement leurs chapeaux, comme l'on fait en Angleterre, pendant la lecture d'un message du souverain.

DEUXIÈMES LECTURES.

Sur motion de M. POPE, la chambre se forme en comité pour discuter le bill pour pourvoir au recensement de la province du Manitoba, des Territoires du Nord-Ouest et du district de Keewatin. Ce bill est adopté par le comité.

Sir John A. MACDONALD propose la deuxième lecture du bill pour pourvoir à la nomination d'un député Orateur.

Ce bill subit sa deuxième lecture et est adopté en comité.

M. CAMERON (Huron) en proposant la seconde lecture du bill pour amender l'acte pour amender davantage la loi de la preuve dans les causes criminelles, dit que l'objet de ce bill est de permettre à un défendeur dans les causes criminelles d'être témoin compétent dans sa propre cause.

A six heures, la séance est levée.

SEANCE DU SOIR

M. McCARTHY, présente un bill pour incorporer le synode de l'Eglise Evangélique du Canada. Ce bill subit sa première lecture.

Les bills suivants sont adoptés eu deuxième délibération.

M. ROBERTSON (Hamilton)—Bill pour amender davantage l'acte pour incorporer la compagnie de chemin de fer de la vallée de la Saskatchewan sud.

M. FERGUSON (Welland)—Bill pour amender les actes relatifs à la compagnie de chemin de fer "Great Western and lake Ontario Shore Junction."

M. MULLOCK—Pour incorporer le Synode du diocèse de Qu'Appelle et pour d'autres fins.

M. TEMPLE—Pour amender davantage l'acte relatif à la Banque Centrale du Nouveau-Brunswick.

LA LOI DE LA PREUVE.

M. TUPPER reprend les débats sur la motion pour la deuxième lecture du bill de M. Cameron, pour amender la loi de la preuve dans les causes criminelles et dont M. Cameron propose l'adoption actuellement, parce que les réformateurs de la loi en Angleterre ne sont pas encore d'une opinion unanime à ce sujet. Je crois, dit M. Tupper, qu'il est préférable d'attendre et d'étudier sérieusement la question avant d'adopter une mesure qui introduirait des changements radicaux dans notre système de procédure criminelle.

L'honorable député propose ensuite le renvoi du bill à six mois.

M. WOODWORTH dit que le principe du bill de M. Cameron, a été assez approuvé par l'adoption de ce bill en deuxième délibération à la dernière session, le bill fut cependant rejeté à une petite majorité.

L'adoption de ce projet de loi assurerait une plus grande justice dans les procès au criminel et ferait faire un grand pas à la législation du Canada.

M. LISTER dit qu'il croit qu'il y a dans les prisons plusieurs personnes détenues pour des crimes dont elles ne sont pas coupables et que s'il leur avait été permis de témoigner dans leur propre cause, l'honorable député croit qu'elles n'eussent pas été condamnées. Il déclare qu'il supportera le bill.

MM. BEATY et FLEMMING parlent en faveur du bill.

L'amendement étant mis aux voix est perdu sur division, 87 députés votant contre et 55 votant pour.

Le bill subit alors sa deuxième lecture puis est référé à un comité spécial.

L'hon. M. POPE en réponse à l'hon. M. BLAKE dit que les sommes payées à compte les travaux sur le chemin de fer du Pacifique Canadien durant le mois de janvier ont été comme suit : section Est compte du subside, $339,336 ; section Est, compte de l'emprunt, $140,330 ; section centrale, compte du subside, $172,800 ; section centrale compte de l'emprunt, $114,976.

Et à 10.10 heures la Chambre s'ajourne.

AVIS DE MOTIONS.

M. CHARLTON—Lundi prochain—Interpellation—Quel était le total de la dette flottante et non garantie de la compagnie du chemin de fer du Pacifique canadien au premier février courant ?

M. McMULLEN—Lundi prochain—Copie de tous documents ou lettres, en possession du gouvernement, et signés par le sous-ministre Smith, au sujet d'une difficulté ou irrégularité entre le sous-ministre Tilton et le commandant d'état-major Boulton, ou s'y rattachant en quelque manière ; aussi copie de toutes communications adressées à M. Tilton par M. Smith en qualité de sous-ministre à ce sujet.

M. JACKSON—Lundi prochain—Copie de toute correspondance échangée entre le gouvernement et un certain Connolly, ou aucune autre personne, concernant l'érection d'une trompe ou sifflet de brume sur le phare appelé "The Dummy Light House," près de la tête du lac Erié.

M. HOMER—Lundi prochain—Interpellation—Le gouvernement a-t-il accordé à A. Onderdonk un délai pour terminer les travaux de construction sur la ligne du chemin de fer du Pacifique canadien entre Port-Moody et Savona's-Ferry ? Si non, a-t-il l'intention de le lui accorder ?

M. CAMERON (Middlesex)—Lundi prochain—Etat donnant les noms du président, vice-président, directeurs ou directeurs provisoires, suivant le cas et des actionnaires des diverses compagnies de chemin de fer auxquelles des subsides ont été accordées par le parlement du Canada, et le montant d'actions possédées par chacun d'eux.

M. CAMERON (Inverness)—Lundi prochain—Etat faisant connaitre les recettes et les frais d'exploitation du chemin de fer de prolongement vers l'Est, entre New-Glasgow et Port-Mulgrave, N.-E., pendant chaque mois de l'année civile, 1884.

M. FLEMMING—Lundi prochain—Interpellation—Le gouvernement se propose-t-il de prendre des mesures, par voie d'octrois ou autrement, pour faire réparer le havre de Port Crédit ? Si oui, quelles sont ces mesures ?

M. WHITE (Cardwell)—Lundi prochain—Proposera que le second rapport du comité mixte des impressions du parlement soit adopté.

M. BLAKE (Victoria)—Lundi prochain—Interpellation—Combien d'immigrants se sont fixés permanemment dans la Colombie Anglaise pendant l'année 1884 ?

M. PATTERSON (Brant)—Lundi prochain—Etat indiquant les saisies faites au Port de Winnipeg par le département des douanes ou aucun de ses employés ou employés officiels, du 1er janvier 1883 au 1er janvier 1885, indiquant la valeur approximative de chacune de ces saisies ; le montant de l'amende imposée dans chaque cas, et comment on a disposé des dites amendes ; et donnant en détail le montant payé à chaque officier ou employé du gouvernement, le nom de tel officier ou employé, la date de tel payement ainsi que le salaire de chacun des officiers ou employés ; comment on a disposé de tous tels articles saisis, et s'ils ont été vendus, à quelle époque, pour quels prix et ce qui a été fait du produit de leur vente.

### LITTERATURE AMUSANTE

Si vous aimez à lire de belles histoires, abonnez-vous au FEUILLETON ILLUSTRÉ, No 475, rue Craig, Montréal, ($1 par année). Afin de permettre au public de l'apprécier et de connaitre les avantages qu'il offre maintenant, ce journal est envoyé gratuitement pendant un mois à toute personne qui le demande. 67 1 a

ENCORE UN

# FONDS DE BANQUEROUTE

Le stock de banqueroute de EMPEY BROS & Co., de Hamilton, vient d'être ajouté aux quatre stocks déjà réunis dans l'ancien magasin Merrill.

Ce nouveau stock, évalué à $38,000, a été acheté à

**41 cents dans la piastre !**

Nous offrons donc en vente immédiatement et sans réserve les fonds de cinq magasins, savoir :

| | |
|---|---|
| H. & H. MERRILL | Montréal |
| TURGEON & Cie | " |
| Geo. JOLICŒUR | " |
| CARSON & HALDIMAND | Québec |
| EMPEY BROS & Co | Hamilton |

**A L'ANCIEN MAGASIN MERRILL**

# DUPUIS FRERES

1885—**HIVER !**—1885

NOTRE ASSORTIMENT DANS TOUS LES DIFFÉRENTS GENRES DE CHAUSSURES EST MAINTENANT AU GRAND COMPLET.

Nous attirons spécialement l'attention sur la réduction très considérable que nous venons de faire sur le prix des

**CELEBRES CHAUSSURES DE BURT !**

Que nous vendons actuellement à meilleur marché que le prix coûtant.

**J. & T. BELL**

DÉPARTEMENT DE DÉTAIL:

1665—RUE NOTRE-DAME—1665

MONTREAL 53-tm-c

# Grand Syndicat DE LA Puissance

La vente du Stock de Banqueroute de J. B. LABELLE se continue toujours à 50 Cts dans la piastre.

— AUSSI —

**COTON JAUNE** à 3½ cents la verge,
**COTON BLANC** d'une verge de largeur pour 6 cents
**INDIENNE** depuis 7 cents la verge,
**BRODERIE** Grand job de Broderie à 1 Cent la verge.

—647 & 649—

RUE SAINTE-CATHERINE

ANCIEN MAGASIN PILON

VINS BARRÉ

ANALYSE DES VINS BLANCS

—PRESENTÉE PAR—

**BARRE & CIE,** —Fabricants de Vins Canadiens— 186 et 188 RUELLE DES FORTIFICATIONS

No 1—Vin blanc clarifié Sicile Canadien ; il est pur et de bonne qualité, ne renferme aucunes substances étrangères au vin, son arome est excellent, il contient 13 pour cent d'alcool absolu.

No 2—Vin blanc non clarifié, de même espèce ; il est pur et de bonne qualité. il ne contient que 11 pour cent d'alcool absolu.

No 3—Vin blanc Sauterne, de bonne qualité, arôme délicat, pur et ne contenant aucunes substances étrangères ; il contient 14 pour cent d'alcool absolu.

Ces vins sont excellents paur la *messe* et parfaitement *purs* de toutes substances étrangères qui pourraient nuire et affecter les qualités canoniques du vin de messe, qui doit être du pur jus de raisin, sans addition d'eau ordinaire.

En foi de quoi je donne le présent certificat d'après analyse faite avec soin.

(Signé), DR. J. A. CREVIER, M. D.
Chimiste de l'Evêché de Montréal

Montréal, ce 2 janvier 1885.

(Vraie copie), J. L. BARRÉ

Certificat et permis de l'Eveche de Montreal

Vu les certificats d'autres parts écrits, MM. BARRÉ & CIE, sont autorisés à vendre, pour l'usage de l'autel, les vins blancs dont la pureté est garantie par les certificats ci-dessus mentionnés, à la condition qu'un employé digne de confiance soit seul autorisé à les livrer aux acheteurs qui demandent du vin de *messe*.

Evêché de Montréal, 14 Janvier 1885

(Signé), D. A. MARÉCHAL, V. G.

(Vraie copie), J. L. BARRÉ.

J'approuverai la vente de ces vins aux conditions exigées par le Rev. G. V. Maréchal.

† L. F., Evêque de Trois-Rivières.

(Vraie copie), OLIVIER TRUDEL, Agent.

En conformité aux permis ci-dessus, M. Henri Barré, un des associés, est le seul autorisé à livrer les vins de messe.

BARRÉ & CIE.

Montréal, 30 janvier 1885.

**W. HOWARD TUCKER**

—AGENT POUR—

MORRIS & IRELAND

Fabricants de Coffres-Forts de Boston

Dit qu'en fait de fini, d'élégance, d'améliorations, d'ornementations et de toutes qualites générales, les coffre-forts de

GOLDIE & McCULLOCH

sont supérieurs à tous les Coffre-forts fabriqués en Canada.

ALFRED BENN

*Agent général Coffre-forts et Machineries*

319—RUE ST. JACQUES—319

MONTREAL

**F. QUESNEL**

VOITURIER et CARROSSIER

962 RUE STE CATHERINE

A obtenu à la dernière exposition de Montréal, 1884, un diplôme, une médaille et 6 prix.

Il a actuellement en main un choix considérable de voitures d'hiver de toute sorte, tel que Cutter de promenade,
Sleigh anglais à 2 sièges,
Sleigh de dames à 1 et 2 sièges,
Sleigh pourponies,
Sleigh Albert
Carioles, Express, Voitures de boulangers, etc.

Toutes sortes de voitures faites à ordre, réparages exécutés avec soin et promptitude.

Bureau et salles de vente.

F. QUESNEL, —962— Rue Ste Catherine

Ateliers : 182 Rue St. Constant.

Grand Assortiment de Bois de Sciage

CHEZ

**A. HURTEAU & FRERE**

No. 92—RUE SANGUINET—No. 92

L'assortiment se compose d'une grande quantité des sortes de bois suivant, savoir ;

PIN BLANC, 1re, 2e et 3e qualité de ¾, 1, 1¼, 1½ et 3 pouces d'épaisseur.

PIN ROUGE, 1re, 2e et 3e qualité, de 1, 1¼, 1½, 2 et 3 pouces d'épaisseur.

EPINETTE BLANCHE, bois marchand, 4 qualites, de 1, 1¼, 1½, 2 et 3 pouces d'épaisseur.

PRUCHE marchande de 1, 2 et 3 pouces d'épaisseur.

LATTES, Bardeau, Pruche, Cèdre, Pin de 1ère, 2e et 3e qualité.

Aussi un stock complet de toutes les qualités et d'épaisseurs de bois préparé aux désirs des acheteurs. Toutes commandes de charpente de Pruche, Epinette et Pin exécutées avec promptitude et à des prix défiant toute concurrence.

**Avis de Société**

Les soussignés viennent de former une société sous la raison sociale de

**W. R. ROSS & CO.,**

POUR FAIRE LE COMMERCE

D'EPICERIES EN GROS

— AU —

No 18 Rue Saint-Maurice, Montréal.

W. R. ROSS
WM. GALBRAITH.

Jusqu'à ce que leurs nouveaux magasins soient prêts, ils ont leurs bureaux au No 14 rue Saint-Jean. 91-1m

## LES PLAISIRS DE L'HIVER.

### Le Traineau Indien. (1)

Parmi les exercices du *sport* d'hiver, ceux du *Tobogan* (vulgairement traine sauvage) jouissent au Canada d'une faveur égale à celle que l'Angleterre accorde à la voile et à l'aviron. Les *Tobogganing Clubs* ont ici leur personnel et leurs règlements à l'instar des sociétés d'arbalétriers en Suisse, et de ceux de régates ou de courses de chevaux partout ailleurs.

Montréal compte plusieurs associations de ce genre : "La Tuque Bleue," "Le Lansdowne," "Le Park Slide," "Les Trappeurs," "Le Beaver," etc.

Descendre avec une incomparable vitesse les pentes neigeuses d'une colline ; se précipiter du sommet d'un monticule ou d'une côte, dévorer l'espace, franchir une grande distance en quelques secondes ; passer comme un éclair en conduisant au port sans encombre ni mésaventure, le chargement et le navire, c'est en cela que consiste le plaisir et le danger de la partie de traineau indien.

Maintenir et guider ce léger véhicule sur un plan incliné parfois de 45 degrés, profiter de l'impulsion acquise pour prolonger la course et la diriger dans un sens ou dans un autre : voilà l'habileté du conducteur. Il y faut du sang-froid et du coup d'œil, de la prudence et de l'audace à la fois, de la vigueur et de la souplesse.

C'est une sorte de joute dans laquelle l'on peut déployer des qualités morales et physiques précieuses. N'omettons point d'ajouter que le pilote doit savoir inspirer la confiance à son équipage; et au moment du péril, tout en n'agissant qu'à sa tête, ne prenant conseil que de son inspiration, se montrer toujours galant et chevaleresque envers les dames.

Comme on le voit, cet exercice vaut la peine qu'il coûte, puisqu'il développe chez les jeunes gens qui s'y livrent des qualités de premier ordre.

Beaucoup s'étonneront de voir classer le traineau indien parmi les instruments de pédagogie, mais un moment de réflexion leur montrera qu'à gouverner leur véhicule, les enfants apprennent, pour plus tard, à gouverner les hommes.

Ainsi que son nom d'origine indienne l'indique, le *Tobogan* est un traineau de la forme la plus simple et la plus primitive : une planche recourbée en dedans à son extrémité antérieure, dont la longueur varie entre quatre et dix pieds, large d'une quinzaine de pouces, fixée entre deux petites bandes de bois arrondies formant rebords. Le fond du traineau est si mince qu'on dirait le copeau arraché d'un tronc d'arbre par un énorme rabot.

Les vrais *tobogans*, d'ordinaire en bois de mérisier, sont de fabrication indienne, et les descendants des Hurons de la Jeune-Lorette en ont conservé le monopole. Les raquettes, les mocassins, ainsi qu'un grand nombre d'autres articles de fantaisie, brodés de poils d'orignal, comptent aussi parmi les produits de leur industrie.

Il existe dans ce village de véritables ateliers fonctionnant toute l'année, afin de fournir à la consommation des raquettes, *tobogans* et mocassins.

Nous connaissons entre'autres une huronne au sang quelque peu mêlé, qui chaque année, quitte son village avec un chargement d'objets de sport, qu'elle va débiter à travers les Etats-Unis et jusqu'au Manitoba et à la Nouvelle-Orléans.

C'est durant l'après-midi, surtout au lendemain de la chute d'une belle *bordée* de neige, que s'organisent les parties de traineau.

Entre jeunes gens l'affaire se traite sans cérémonie ; l'on se rend sur le terrain, chacun portant son *tobogan*, et l'on glisse à qui mieux mieux : les intrépides recherchant les endroits difficiles et se livrant aux culbutes les plus fantaisistes.

Lorsque les dames doivent prendre part à ces courses émouvantes, les invitations parviennent sans qu'il soit besoin de cartes ou de lettres; on ne sait trop comment cela arrive, mais au jour et à l'heure dite, tout le monde se trouve au rendez-vous.

A Montréal, les pentes douces de la Montagne, les rues Sherbrooke, St Denis, Bleury ; à Québec, la partie des glacis de la citadelle qui regardent la ville, dans la direction des rues Ste-Ursule et Ste-Geneviève, sont les endroits préférés, ceux que fréquente la société fashionable.

On glisse aussi en dedans des murs d'enceinte, sur les pentes des anciennes fortifications françaises qui s'inclinent vers les plaines d'Abraham.

Une fois sur le terrain, on dispose les traineaux, et chaque voyageur, ses préparatifs terminés, se place dans l'ordre et l'attitude commandés par le mode de course choisie.

Bien qu'uniformes au fond, ces méthodes varient suivant la longueur du traineau, le caprice ou l'habileté des conducteurs.

Sur les grands traineaux, susceptibles de porter cinq à six personnes, les passagers s'assoient l'un derrière l'autre, les jambes écartées, les pieds en avant, arcboutés sur les traverses qui divisent en plusieurs carrés la longueur du traineau ; sur ceux moins longs, se placent trois ou quatre personnes au plus ; d'autres, portent deux coureurs, souvent un seul.

Les dames une fois placées, les jupes engagées sous le corps qu'elles serrent et protégent, le visage couvert d'un double ou triple tour de *crémone* ou de *nuage*, les hommes, le capuchon rabattu, le conducteur à demi-couché à l'arrière, le corps incliné en avant, les jambes en dehors du traineau dont il dirige la marche à l'aide de ses pieds, ou lorsqu'il est assis, au moyen de deux bâtons, sortes d'épieux courts et très forts, qu'il tient à poignée dans chaque main, tout est prêt.

Sur les petits traineaux, la femme, assise commodément, bien emmitoufflée, a son cavalier en arrière qui, pour se maintenir ferme et debout, se retient aux cordes attachées aux patins.

D'autres, solitaires, courent seuls, couchés sur le traineau, dans la position d'un homme à l'eau qui, les mains cramponnées à une épave, ne se servirait que de ses jambes pour nager.

Dans les campagnes, on ne se donne point tant de peine, et le plaisir n'en est que plus vif. Au village, les endroits propices à ce divertissement ne manquent pas ; seulement si la piste est tracée de la même façon, les procédés diffèrent. Au lieu d'élégants traineaux matelassés, l'on emprunte à la famille la voiture d'hiver, à laquelle on a préalablement enlevé le travail.

Six, huit et parfois dix personnes se tassent dans cette caisse garnie de paille, et l'on glisse avec d'autant plus de joie et d'entrain que la voiture verse plus souvent.

Ce divertissement a cependant à la campagne un avantage très apprécié, c'est que les coureurs trouvent toujours au bas de la glissade un cheval qui les remonte, par le chemin tracé, au point du départ.

Les enfants, eux, ne prennent point tant de précautions : une simple planche, deux douves, en guise de patins, le fond d'une vieille terrine dérobée à la ménagère, suffisent aux ébats de ces bambins ; quelques-uns mêmes y regardent de moins près encore, et à défaut d'ustensiles glissent sur le fond de leur culotte. Ce sont les passionnés du sport ; et quand ils viendront, plus tard, à la ville, ils feront par leur hardiesse et leur élégance, la surprise des prudents citadins.

Revenons à notre glissade.

Au signal donné, le traineau jusque-là immobile, emporté par son propre poids, part d'un seul jet, tout d'un coup, comme une balle ou un trait lancé ; et, fendant l'air avec la rapidité d'une flèche ou d'un oiseau, glisse sur la neige, soulevant sur son passage une nuée de flocons, et en quelques secondes, atteint la plaine, sur laquelle la force acquise l'entraine avec une vitesse vertigineuse à cent ou deux cents mètres de la base du talus, suivant les ondulations du sol.

De même que toutes les grandes forces de la nature, la vitesse exerce sur l'homme un attrait mystérieux ; il trouve en elle des charmes irritants.

Que les flots soulevés vous ballottent sur l'océan ; que la locomotive haletante vous emporte à toute vapeur; qu'un ballon vous enlève au-dessus des nuées, ou qu'un cheval indompté vous emporte à travers champs, chacun de ces accidents amène son émotion, douloureuse, surprenante, grave ou terrible ; mais c'est toujours une sensation unique, où domine une note particulière, à l'exclusion des autres. Dans la course du traineau, au contraire, les sensations sont multiples, variées ; elles tiennent autant du vertige de l'abime, de la violence de l'ouragan que de l'indicible angoisse qu'éprouverait un homme roulant dans le vide. Ajoutez à cela ce sentiment de sécurité réelle que la vue d'expériences antérieures accomplies sans danger donne aux cœurs les plus faibles, ce bien être intime que tout homme chaudement couvert perçoit avec délices quand un froid vif et sec met des roses au visage, et vous comprendrez les jouissances de ce divertissement. Les couches d'air que l'on traverse si rapidement produisent l'effet d'un vent aigu, comme si l'on vous implantait d'un coup des milliers d'aiguilles dans les chairs.

Les irrégularités de la route vous font traverser comme des zones relativement chaudes ou tièdes. La rapidité et l'intensité de ces sensations successives, jointes à l'effet simultané de la vitesse, triplent la durée. On traverse vingt climats en un demi mille, et l'on vit un jour dans une minute.

Lorsque, par suite d'une manœuvre maladroite du conducteur, cas fort rare, le traineau verse en chemin, les voyageurs en sont quittes pour avaler quelques bouchées de neige, et rouler les uns par-dessus les autres, reprendre leurs places et continuer la descente.

Tout conducteur à qui pareille mésaventure survient est noté d'infamie. C'est comme le commandant d'un vaisseau qui jette son navire à la côte.

Mais, par exemple, un usage assez commun, devenu presque une tradition chez tout conducteur digne de ce nom, consiste lorsque le traineau, obéissant à l'impulsion, a gagné la plaine, à le diriger vers quelque banc de neige bien épais ; et, là, par un mouvement subit, de précipiter voiture et voyageurs au plus profond de la banquise, où tous, pêle mêle et sans dessus dessous, barbottent et s'agitent, poussant mille cris, se relevant et retombant cent fois avant de sortir d'embarras et de se remettre sur pied.

Ceci fait la course est terminée, et la troupe regagne pédestrement, par un sentier préalablement tracé, le terre-plein des glacis, d'où l'on prépare aussitôt une nouvelle expédition.

Par un clair soleil et un froid sec, rien de salutaire et de fortifiant comme ces exercices répétés. Cela trempe l'esprit aussi bien que le corps. Puis rien de beau comme le panorama que l'œil embrasse des hauteurs. Une partie de Québec, Saint-Roch, Saint-Sauveur, avec l'échiquier des rues au milieu desquelles courent les traineaux et trottinent les passants ; la vallée Saint-Charles, la grande plaine blanche, les villages de Charlesbourg, de la Jeune Lorette, dont les clochers miroitent, les collines avec leurs grands rideaux de sapins, et tout au loin, à l'horizon, la ligne moutonnante des Laurentides, sur les sommets desquelles les rayons rouges du couchant semblent allumer des incendies.

Les courses achevées, l'on regagne le logis, frais, dispos, de bonne humeur et de vaillant appétit. Aussi la partie de thé, le *Kettle Drum*, qu'une des dames offre habituellement à la compagnie, est-elle accueillie avec une reconnaissance dont les estomacs traduisent éloquemment l'expression. Les gâteaux, les toasts, disparaissent, sans préjudice du souper, et le sexe faible ne cède pas d'une bouchée au sexe fort. C'est entre les deux l'égalité des fonctions digestives en attendant celle des droits politiques.

Un autre endroit de *sport* de la saison des glaces, c'est la chute de Montmorency, les glissades exécutées le long des flancs du fameux pain de sucre.

Ce cône de glace est formé par la congélation successive des masses de gouttelettes que laisse échapper l'énorme volume d'eau de la cascade.

D'abord suspendue dans l'asmosphère, cette fine rosée devenant plus dense que l'air, tombe sur le sol à cent mètres environ du gouffre où disparait la cataracte ; une autre couche couvre la première, et ainsi jusqu'à ce que le niveau atteigne la limite de l'atmosphère où flottent les molécules liquides.

Aux jours de course, un grand nombre de curieux stationnent aux alentours du pain de sucre, mais les audacieux seuls se hasardent à descendre ses pentes escarpées, où la glace presque vive en certains endroits, crevassée, raboteuse, accélère la vitesse et multiplie les chances de chute et de danger.

Les célébrités du *sport*, les dames intrépides que l'on voit conduire à grand fracas un équipage à la *Tandem*, dans la rue St. Jean, ou bien élégantes amazones, galoper l'été sur le chemin Ste. Foye, sont les artistes de ces courses émouvantes.

Imaginez-vous un éclair coloré de brun ou de noir, et qui, ayant conservé sa fulgurante vitesse, viendrait lécher les contours du cône, et vous aurez une idée de la descente d'un traineau se précipitant sur la croute du fleuve du haut du pain de sucre.

Et cependant des dames, des jeunes filles, des enfants même, se lancent en riant du haut en bas de ce curieux amoncellement de pluie solidifiée de la chute Montmorency.

Mais le moment propice pour la course en traineau indien, c'est le soir, vers les huit heures, lorsque la lune en son plein, montant dans un ciel piqué d'étoiles, éclaire une nuit calme.

Ces jours là, aux extrémités des rues Ste. Ursule, Ste. Geneviève, au pied des glacis, s'élève comme le bourdonnement d'une foule ; les uns montent, les autres descendent ; ce sont des couples, des individus isolés, des groupes qui grimpent à la citadelle ou en dégringolent.

Les dames sont emmitouflées dans leurs fourures, enveloppées de châles, de *nuages* et de capelines. Les hommes chaussés de *mocassins*, (souliers de chevreux) (1) en bas de grosse laine recouvrant le pantalon, serrée autour des reins, la ceinture *fléchée*, et couverts du *capot* à capuchon, portent les traineaux et donnent le bras aux dames.

Les courses du soir s'exécutent de la même manière que celles de l'après-midi, seulement la nuit ajoute un charme de plus à ces exercices : on y apporte plus d'entrain, plus de gaieté, et soit qu'on prenne moins de précautions, ou qu'on y mette plus de malice, le chapitre des accidents s'enrichit toujours de quelques aventures.

L'effet de la ville et des campagnes contemplées au clair de la lune du haut des glacis de la citadelle, a quelque chose de fantastique. Le silence qui règne de toutes parts, cet immense tapis de neige bleuissant au fur et à mesure de l'ascension de l'astre aux rayons d'argent, mêle une certaine mélancolie aux bruyants ébats de la soirée. La vie semble arrêtée dans la nature et ce sommeil imprègne l'âme d'une vague tristesse. Involontairement, l'on pense à la mort, aux parents, aux amis disparus.

C'est une occasion où les jeunes filles vous demandent sérieusement si vous n'avez jamais aperçu de loups-garoux, et si vous croyez aux revenants.

De retour à la maison, d'ordinaire au domicile de la dame qui a organisé la partie, l'on prend une légère collation, à laquelle vous le pensez bien, on fait les honneurs de la soirée.

Vers les onze heures, on improvise un bal sans cérémonie, une sauterie intime, dans laquelle défilent impitoyablement tous les quadrilles appris au pensionnat.

Vers minuit, on se sépare, les jeunes gens escortant en troupe chaque dame à son logis.

Cela fait, les hommes, portant chacun leur traineau, regagnent leur chez soi, où dans un sommeil rempli de rêves, ils continuent sur des tapis de neige semés de fleurs étranges, d'interminables courses de traineaux, comme les Indiens des parties de chasse sans fin au pays des ancêtres.

A. ACHINTRE.

(1) Vu la différence des appellations, nous avons adopté dans cet article les mots traineau indien pour désigner " la traine sauvage "

(1) Nom donné communément aux chaussures en peau de daim.

## Le château de Montaigne.

Le château de Montaigne qui avait appartenu à M. Magne, ancien ministre des finances, et qui est aujourd'hui la propriété de son gendre, M. Thirion-Montauban, a été bien malheureusement la proie des flammes.

On dirait vraiment que certains monuments sont poursuivis, comme certains êtres, par une fatalité que rien ne désarme. Le château de Montaigne, qui vient d'être détruit par les flammes, est ce même château qui, l'année dernière, jour pour jour, était déjà à moitie consumé par l'incendie.

Mais, l'année dernière, on pouvait sauver une partie des richesses historiques entassées dans l'ancienne demeure du grand philosophe, la fameuse librairie, avec ses poutrelles pleines d'inscriptions. Cette fois, il ne reste qu'un amas de ruines : à peine a-t-on pu préserver la "tour de Montaigne" et la chapelle.

La dépêche qui nous a apporté ces détails rend hommage au dévouement de la population, dont les efforts ont été impuissants à empêcher la destruction des bâtiments. Cependant plus de trois mille personnes étaient accourues sur le lieu sinistre, aidant de leur mieux les pompiers des communes environnantes, dont les efforts ont, du moins réussi à, sauver les enfants de M. Thirion-Montauban.

## L'EXPOSITION D'ANVERS.

### LA LIBERTÉ COMMERCIALE

"Qui veut la fin, veut les moyens."

Décidément, la création de nouvelles colonies, ainsi que leur développement, et les expositions Internationales, occupent aujourd'hui l'attention du monde. C'est une véritable course au clocher entre les puissances Européennes. Sans les coups de fusil qui servent d'accompagnement à ces philantropiques expéditions d'Egypte, du Tonkin, de Madagascar, du Congo, on serait forcément obligé de bénir les Etats prévoyants, qui dans l'intérêt de leurs industries nationales, s'imposent de tels sacrifices d'hommes et d'argent, pour agrandir le champ de leurs opérations commerciales en ouvrant de nouveaux débouchés à l'activité de leurs producteurs.

La Belgique encouragée par le succès extraordinaire de son Exposition quasi-universelle de 1880 et par le retentissement des fêtes splendides qu'elle donna à Bruxelles, pour célébrer le cinquantenaire de sa séparation de la Hollande, convie de nouveau l'Univers, *urbi et orbi*, à venir se mesurer pacifiquement le 1er mai prochain, à Anvers.

C'est dans la patrie de Rubens, dans les murs de la reine de l'Escaut, la métropole commerciale du florissant petit royaume Belge, que se tiendront ces grandes assises de l'intelligence et du travail. C'est à Anvers, que les lettres, les sciences, les arts, l'industrie et le commerce, se sont donnés rendez-vous, pour étonner le monde par la révélation des découvertes et des conquêtes qu'a faites l'esprit humain depuis l'Exposition Universelle de Paris, en 1878.

Toutes ces inventions merveilleuses qui, il y a à peine dix ans, ne sortaient des cabinets de chimie ou de physique des savants que pour aller s'enfouir dans les cartons des académies des sciences, sont aujourd'hui vulgarisées, passées dans le commerce ordinaire de la vie, en attendant qu'elles soient remplacées à leur tour, par des découvertes encore plus étonnantes.

Le Canada ira voir ça.

Le discours du Trône, prononcé à l'ouverture du Parlement fédéral, il y a quelques jours, contient le paragraphe suivant :

" Une exposition internationale aura lieu " à Anvers dans le cours de la présente " année et une exposition pour les colonies " et les Indes sera tenue à Londres en " 1886. Le Canada devrait, je crois, être " représenté à ces deux expositions par ses " produits fabriqués et par ses produits na- " turels. Je vous demande de considérer " les meilleurs moyens à prendre pour aider " à la réussite de ce désir."

Le gouvernement avait déjà pris de l'avance sur le discours du trône en nommant sir Chs Tupper, commissaire-général à Anvers, et chaque province avait aussi nommé sa petite commission locale pour choisir et réunir sur un point, avant de les expédier en Belgique, tous les articles propres à figurer avantageusement dans le palais de l'Industrie Anversois.

Le *Monde*, du 16, dit que sir Charles est déjà à Anvers discutant l'espace avec sir Cunliffe Owen. Mais, on ne va pas a Anvers, pas plus qu'au bal du gouverneur sans être invité ! Son Excellence dit bien qu'il y aura une exposition et qu'elle croit que nous devrions y être représentés, mais lord Lansdowne est muet sur l'article de l'invitation ! Est ce que la Belgique aurait oublié de les mettre à la poste, par hasard, pour une fois, savez-vous, comme on dit à Bruxelles, car on lit dans les dépêches de Berlin du 6 février courant :

" Le reichstag a décidé aujourd'hui que " l'Allemagne ne prendra pas part à la pro- " chaine exposition d'Anvers. M. de Boet- " ticher, ministre de l'intérieur, a donné " comme explication que l'Allemagne n'a " reçu aucune invitation officielle et qu'en " tout cas elle préfère les expositions natio- " nales à celles qui sont internationales,"

Toute la question est là. Allons-nous à Anvers sur l'invitation officielle et directe de la Belgique au Canada, ou bien, sur une circulaire du *Colonial Office* de Londres, adressée aux quarante colonies anglaises, comme nous sommes allés à Paris, en 1878 ?

Si nous sommes invités personnellement, pour nos beaux yeux et pour notre propre valeur, parfait, que tout le monde y aille, mais si c'est pour servir de décor, de doublure, de repoussoir ou d'ombre, et faire valoir la grande puissance de l'Angleterre, qui aime à jouer les *Cornélie* dans ces joutes internationales, en se présentant toujours entourée de ses grands enfants, eh bien ! je dirais comme l'exposant, M. R. Malcolm, de Toronto, après l'exposition de Paris : Merci, je viens d'en prendre, et je passerais la main à l'Allemagne.

J'ai déjà eu l'honneur d'être appelé deux fois à servir le Canada à l'étranger, dans deux expositions universelles, en 1876, à Philadelphie, en qualité de membre du jury international des récompenses, et à Paris, en 1878, en qualité de commissaire honoraire, et plus tard en qualité de membre du jury, à la demande personnelle de Son Altesse Royale, Monseigneur le prince de Galles.

J'ai donc autant d'autorité qu'un autre pour parler de ces matières et je me crois tenu en honneur de dire publiquement ce que mon expérience m'a appris dans deux occasions, où j'ai représenté officiellement mon pays, afin d'éviter, en les lui signalant, à la commission que le gouvernement a chargé de nous représenter à Anvers, les occasions de tomber dans les mêmes errements, et d'avoir à endurer les mêmes humiliations que la commission de 1878.

Il y a deux parties généralement engagées dans ces Congrès du travail : l'Etat et l'exposant ; mais là où la Grande-Bretagne expose, il y en a trois: la mère-patrie, la colonie et l'exposant. Les intérêts des membres composant cette association tripartite sont d'un ordre bien différent, surtout quand l'exposant n'est qu'un *mere colonist*.

Les grandes puissances européennes cherchent, comme on dit vulgairement, à *faire de l'esbrouffe*, à se jeter de la poudre aux yeux. Elles se présentent à ces expositions dans tous leurs atours pour écraser les Etats voisins par la comparaison de leur prospérité matérielle, commerciale, agricole et d'annonces, et cherchent à décrocher autant de timbales que possible.

Le petit exposant canadien, lui, se soucie de ça comme un poisson s'occupe d'une pomme. Ce qu'il cherche, c'est donner de l'extension à ses affaires et obtenir des commandes nouvelles. Il s'impose des sacrifices considérables pour préparer un échantillonnage convenable de sa fabrication, et se prive pendant toute la durée de cette exposition d'une partie de son capital et de son personnel, dans l'espoir de trouver une compensation profitable au retour. L'équilibre européen le laisse froid : ce n'est pas lui qui le fait pencher. Quant au Canada, c'est de l'immigration qu'il cherche. Or, si l'on en juge par la publication des *Tableaux du commerce et de la navigation* pour l'exercice de 1883-84, présentés aux Chambres ces jours derniers, dans notre cas particulier, ni l'Etat, ni l'exposant canadien n'ont retiré de bénéfices appréciables des expositions universelles continentales, auxquelles l'Angleterre (!) nous avait prié d'assister depuis vingt-cinq ans.

Les exportations de notre Province en France pendant l'année fiscale qui vient de s'écouler, se chiffrent par la misérable somme de *quarante-sept mille cent vingt-sept dollars* ($47,127) et nos exportations en Belgique à $229,213, tandis que nos exportations en Angleterre s'élèveat à la somme de $31,764,200. Or la dernière Exposition de Paris, a coûté seule aux gouvernements Canadiens, *all told* près de deux cent mille dollars. L'immigration continentale a été nulle à peu près.

Le résultat tangible de cette dernière Exposition Universelle n'est donc pas de nature à encourager le gouvernement d'Ottawa à s'imposer des sacrifices considérables pour retourner exposer en Europe, à moins que....... ah ! voilà, à moins que le système ne change. Mais malheureusement, plus ça change, plus c'est la même chose, *aux colonies*.

Il ne faudrait pourtant qu'un bien petit changement pour que nos exportations en France et sur le Continent se chiffrassent par autant de millions de dollars que nos exportations en Angleterre, et que nos produits naturels, nos produits ouvrés et nos denrées fussent en demande par tout le Continent. Qu'on ne l'ignore pas, tout ce que nous exportons aujourd'hui dans la Grande-Bretage, bois en grume, bois ouvrés, beurre, fromages, céréales, fruits, conserves alimentaires, viandes, animaux vivants, minéraux, etc., sont cotés sur les grandes places du Continent à des prix aussi élevés pour le moins, que sur la place de Londres. Tous ces articles, qui sont en demande par toute l'Europe, sont tirés de l'étranger, mais ailleurs que du Canada par exemple.

Pourquoi ! Ah ! voilà le hic ! Parce que nous ne pouvons pas arriver à ces marchés. Nous n'y arriverons que le jour où nous pourrons négocier librement, sans entraves, des traités de commerce, éluder la surtaxe d'entrepôt par l'établissement d'une ligne directe et jouir des tarifs conventionnels accordés à la nation la plus favorisée, car, quoiqu'en pense la *Presse*, nous n'avons pas encore ce droit.

J'ai connu un négociant de Paris qui achetait des fromages canadiens d'un marchand de Liverpool, qui les lui vendait comme fromages anglais, avec des factures datées de Liverpool, comme lieu d'origine. De cette manière, nos fromages entrant frauduleusement en France ne payaient que 4 p c de droit d'entrée suivant le tarif conventionnel, tandis qu'importés directement du Canada, ou comme fromages canadiens, *via* England, ils auraient été frappés de 22 p. c. de droit en vertu du tarif général.

Je cite ce fait particulier parceque nos fromages qui furent primés à Paris seront probablement encore exposés à Anvers.

Je touche en passant aux traités de commerce parce qu'il y a une telle affinité entre notre situation d'exposant et celle que la mère-patrie nous fait dans ses traités, que nous ne pouvons pas demander la liberté d'exposer nos produits à l'avenir, sans exiger en même temps le droit de les vendre au grand jour, afin de ne plus être obligés de recourir aux manœuvres malhonnêtes de ce marchand de fromages de Liverpool.

C'est une conséquence naturelle. Si l'Angleterre nous pousse dans les Expositions universelles, il faut qu'elle nous pousse également dans ses traités. Il faut qu'elle nous accorde enfin la liberté commerciale nécessaire à notre prospérité et fasse disparaitre ces barrières qui paralysent notre développement à l'extérieur.

Sans le mouvement Chapleau, qui fit croire un moment au réveil de la province de Québec, nous serions restés plus ignorés du Continent, que les Tonkinois, que les Africains les plus reculés. Eux, au moins, envoient de temps à autre des ambassades en Europe, on se bat pour les posséder, on se les dispute, tandis que les pauvres Canadiens sont si bien aux Anglais, qu'à part Rome qui a toujours une oreille pour les entendre, ils ne seront bientôt plus connus que des savants qui s'occuperont d'ethnographie. C'était du moins l'opinion de R. Malcolm, de Toronto, un des exposants les plus considérables d'Ontario, en 1878.

M. Malcolm exposait à Paris, entr'autres articles, trente et une selles d'hommes et de dames. Ce monsieur vint lui-même surveiller son installation, à ses frais, et passa près d'une année sur le continent, cherchant à augmenter ses affaires. Il fut le premier qui découvrit à ses frais encore, cette fois, qu'il y a loin de la cuiller à la bouche.

J'accompagnais un jour le général marquis d'Abzac, aide-de-camp du maréchal-président MacMahon, dans une visite qu'il faisait à notre section, lorsqu'il s'arrêta devant l'exposition de Malcolm et trouva sa sellerie admirable : autant par sympathie pour le Canada, que parce qu'il y voyait une selle de dame splendide, à des prix défiant toute compétition, il acheta le *No 6*, ainsi décrite dans le catalogue : "full quilted Doeskin lady's saddle, with roll cantle, safe seat etc."

Par une ordonnance ministérielle, toutes les marchandises étrangères pouvaient être vendues dans l'enceinte de l'exposition en payant 10 p. c. de droit, quelque fût le pays d'origine. Malcolm savait cela et savait aussi que la sellerie anglaise payait 10 p. c. net de droit d'entrée en France.

Comme il ne pouvait livrer cette selle qu'à la clôture de l'exposition et que la commande lui avait été faite en juin, il résolut de bien faire les choses afin de mériter son titre de fournisseur de la maison du président de la République Française. Il écrivit donc à ses gens, à Toronto, de fabriquer une selle, oh ! mais une selle ! pour la générale marquise d'Abzac et d'expédier à Paris.

Cette selle arriva enfin et Malcolm se présenta avec ses factures, datés de Toronto, à la douane, pour retirer le précieux colis. Qui fut stupéfait d'apprendre que le Canada n'ayant pas de traités de commerce avec la France tombait par conséquent sous le tarif général et que l'art. 426 du répertoire du tarif des droits de douanes françaises en 1878 disait — sellerie fine : tarif conventionnel 10 p c ; tarif général, PROHIBÉE : la selle canadienne destinée au marquis d'Abzac ne pouvait pas entrer en France ; ce fut M. Malcolm qui fut étonné ! Toutes les médailles d'or et d'argent que ce monsieur remporta à la distribution des récompenses ne l'empêchèrent pas de méditer sur la triste position d'un *colonist* exposant de bonne foi.

Il est vrai que le tarif général promulgué en 1881 est moins prohibitif que celui de 1878, mais il est toujours infiniment plus élevé que le tarif conventionnel dont bénéficie encore l'Angleterre. Voilà pour l'exposant. Maintenant, je passe à la situation qu'occupe une colonie dans ce concert des grandes puissances.

L'Angleterre est invitée officiellement avec ses colonies, je suppose. Le *Colonial Office* transmet à son tour à ces dernières une invitation leur demandant quel espace il faut à chacune. La circulaire contient de plus l'adresse de la Commission royale anglaise, qui règlera tous les détails et dont elles relèveront pour tout ce qui concernera cette exposition.

Les quarante gouverneurs coloniaux transmettent, les uns par des discours du trône aux Chambres, les autres directement à l'*Exécutif* cette invitation, priant, au nom de l'Angleterre, le Canada, les Indes, la Jamaique, la Guyane Anglaise, la Trinidad, Lagos, le Cap de Bonne-Espérance, Natal, Ceylan, Sraits Settlements, Mauritius, Seychelles, New South Wales, Victoria, Queensland, South Australia, Western Australia, New-Zealand, Tasmani, Fiji, Terreneuve, British Honduras, Chypre, Hongkong, Helygoland, les Iles sous le Vent, les Antilles, les Bahamas, les Bermudes, Côte d'Or, Sierra Leone, Iles Falkland, Sainte-Hélène, Malte, Gibraltar, Jersey, Guernesey, Ile de Man, etc, à prendre part à cette exposition internationale.

Sans doute, le Canada est un des plus beaux fleurons de la Couronne royale et impériale de la Grande-Bretagne, et dans ces réunions coloniales et familiales, il occupe un fauteuil au premier rang; mais comme me disait un Belge à Bruxelles en 1880, *c'est pas les oiseaux qu'on a les plus beaux plumes, qu'on chante toujours le meilleur !*

Ainsi, à Paris en 1878, grande fut la consternation de la Commission Canadienne en arrivant au Palais de l'Exposition, au Champ-de-Mars, de voir l'immense fronton de cet édifice décoré des statues allégoriques et des écussons surmontés de drapeaux de chaque pays exposant.

L'Angleterre était représentée par une vierge splendide, ayant à sa droite dans une niche, une statue représentant l'Australie, et à sa gauche une autre statue représentant les Indes : le tout avec écussons, armes et drapeaux. *Canada was no where.* Plaintes, représentations à la France, que notre collègue J. X. Perrault accusa presque d'ingratitude, tout fut employé pour obtenir une niche où les Canadiens pourraient planter à leur tour leur drapeau, leurs armes parlantes et une statue allégorique.

M. Berger, directeur des sections étrangères, nous exprima ses regrets et nous informa que la France avait offert à la Grande-Bretagne tout l'espace et toutes les niches qui conviendraient à cette puissance, avec prière d'expédier dessins et plans, mais que la Commission Royale Anglaise, s'était contentée de trois niches en envoyant trois dessins qui avaient été exécutés. C'est la France qui faisait tous les frais.

La discussion commençait à tourner à l'aigre lorsqu'un matin, le directeur des sections étrangères nous renvoya notre correspondance, en nous informant que Son Altesse Royale, Monseigneur le prince de Galles, qui est pourtant le premier gentilhomme de l'Europe et le plus parisien des Anglais, venait de mettre le holà, en défendant à la Commission française d'entretenir, à l'avenir, aucuns rapports officiels avec les colonies anglaises, qui ne devaient traiter qu'avec la Commission Royale. N..i.. ni, ce fut fini. A partir de ce moment, nous ne vécûmes plus que de la vie végétative coloniale, et nous n'existâmes que pour le Old England. Nous passâmes à l'état de satellite de la grosse planète anglaise "John Bull" et nous gravitâmes péniblement autour de cet astre en compagnie de seize de nos sœurs coloniales, représentées à Paris comme nous, par des commissions traitées comme la nôtre, il est vrai, mais prenant ça plus froidement et s'estimant heureuses de contribuer à la gloire de l'Empire par leur effacement, à son profit !

De ce jour nous passâmes par la filière. Même pour nettoyer notre section, il fallait adresser un placet à la Commission Royale anglaise, la priant de vouloir bien demander à la direction française *un ordre de sortie*, pour enlever les ordures et les porter au dehors du palais, vu que rien n'en sortait sans permis. Nous ne manquâmes plus de niches alors.

Cette farouche jalousie s'étendit jusqu'aux invitations officielles. Les ambassades, l'Elysée, les hôtels des préfectures, les ministères, avaient ouvert leurs salons et tous les étrangers étaient inscrits en tête des listes d'invitation. L'Angleterre arrêta, quant à ses colonies, ce système bon tout au plus pour des hommes libres. La commission anglaise envoyait une liste contenant des noms choisis entre les purs, ou se faisait expédier un paquet d'invitations en blanc, que les commis de sir Cunliffe-Owen, le secrétaire royal, remplissaient avec les noms des *colonists* qui s'étaient bien conduits pendant la semaine. Ce changement nous fut très-sensible, d'autant plus que les jeunes commis du secrétariat, étaient plus ou moins portés à montrer des préférences absurdes et injustes.

Mons. Gordon Brown, alors directeur politique du *Globe* de Toronto, mon collègue à la Commission canadienne, fut nommé quelque temps après, commissaire délégué du Canada au Congrès International Postal, qui se tenait à Paris afin de faire entrer le Dominion dans l' " Union Postale."

Mons. Cochery, ministre des Postes et Télégraphes de France, président du Congrès, reçut M. Brown avec affabilité et lui conseilla de se hâter de faire apostiller les lettres de créances qu'il tenait du gouvernement canadien, par l'ambassadeur anglais à Paris, afin de prendre part aux débats et presser sa demande.

Pour se faire appuyer, M. Brown, qui prévoyait de nouvelles difficultés, pria sir Cunliffe-Owen, secrétaire de la Commission royale, de l'accompagner chez Son Excellence. Lord Lyons demanda à M. Brown si l'Angleterre n'était pas déjà représentée à ce Congrès. Notre délégué répondit affirmativement. Eh bien, répliqua Lord Lyons, ne croyez-vous pas qu'un commissaire jugé digne de représenter les intérêts de la Grande-Bretagne, puisse en même temps s'occuper des affaires d'une de nos colonies ! et il refusa.

Au sortir de cette audience, M. Gordon Brown, qui avait été à même d'apprécier en maintes occasions la différence qui existe entre un citoyen anglais et un colon anglais, me disait : " Tenez, Drolet, aussi " longtemps que je dirigerai le *Globe*, aussi " longtemps que je tiendrai une plume, je " ferai tous mes efforts pour empêcher le " Canada d'accepter, à l'avenir, une invita- " tion, soit à une exposition internationale, " soit à un congrès de quelque nature que " ce soit, où l'Angleterre sera aussi repré- " sentée par une commission, à moins que " le Canada ne soit invité personnellement, " et que nos représentants ne soient assu- " rés d'être admis à traiter directement " avec la nation qui nous invitera."

Malheureusement, ni M. Brown ni moi n'avons plus voix au chapitre.

On n'a pas d'idée des ennuis que des citoyens de ce grand Dominion du Canada, baigné par trois océans, peuvent éprouver sur le continent lorsqu'ils se rencontrent avec leurs *frères* coloniaux, dans le coin assigné aux colonies, à une distribution d'espace ou de faveurs. L'air ambiant ne convient plus à nos poumons. Il n'est pas étonnant, que parmi tant de colonies, également chères au cœur de la mère-patrie, il y ait quelques passe-droits. Ainsi après sa déconvenue, R. Malcolm découvrit que l'Angleterre avait stipulé dans son traité de commerce avec la France, que les cotons des Indes, les laines de l'Australie, et les laines et le jute de la Nouvelle-Zélande, bénéficieraient des droits de la nation la plus favorisée. A eux les statues, à eux les privilèges.

Cet esprit existait encore il y a trois ans à peine, lorsque l'honorable M. Wurtele, alors ministre des finances de notre province, se présenta à l'ambassade anglaise pour obtenir le *fiat* du consul général anglais, cette fois, afin de faire admettre à la cote de la Bourse, les actions de l'emprunt français de Québec qui ne pouvaient être négociées sans que cette formalité fut accomplie. Je ne sais si c'est à l'impopularité dont jouit cette valeur auprès des financiers anglais, qui ne comprennent pas l'audace de banquiers français venant opérer dans une de leurs colonies, mais le consul-général anglais refusa net. Heureusement que le consul Lefaivre était de passage à Paris, et comme il avait eu une connaissance personnelle de cette transaction financière, il donna son *fiat* qui permit à notre emprunt de Quebec de se négocier comme toutes les autres valeurs, autour de la corbeille des agents de change à la Bourse de Paris.

A part l'exposition de la Nouvelle-Orléans, qui est *in full blast*, celle d'Anvers, celle des colonies à Londres en 1886, il y aura une Exposition Internationale à Paris en 1889, qui promet d'être splendide. Il faut espérer que d'ici là, notre gouvernement fera faire un pas, à cette question et que s'il accepte toutes ces invitations, il s'assurera du droit de le faire librement et s'assurera aussi du droit bien naturel de vendre ce qu'on y exposera.

Quant à moi, je dis et je maintiens qu'avec la moitié de la somme que nous allons dépenser à Anvers, cette année, le gouvernement devrait plutôt établir sur le Continent un musée industriel canadien permanent, sur le modèle des expositions consulaires européennes, où le Dominion du Canada, exposerait tous les produits principaux de nos sept provinces, tant naturels qu'ouvrés.

Les Européens ouvriraient les yeux et ne seraient plus distraits par le voisinage écrasant de la Grande Bretagne et de ses colonies ; toute leur admiration serait réservée pour le Canada ; cet échantillonnage de nos minéraux, de nos produits agricoles, forestiers, industriels, etc, faciliterait beaucoup la tâche de nos Haut-Commissaires, lorsqu'ils traverseront la Manche, pour négocier des traités de commerce, l'Angleterre l'ayant pour agréable.

Les émigrants verraient là, bien mieux que dans les brochures, la vitalité de notre pays ; son importance, ses richesses, ses ressources, et le commerce et l'industrie européens étudieraient sur place nos productions. On augmenterait en peu de temps, le chiffre dérisoire d'affaires que nous faisons aujourd'hui avec le continent.

Par ce moyen, tout le monde serait heureux.

Le Canada, la quatrième puissance maritime du monde entier, n'irait pas exposer, comme colonie, dans un pays qui n'a ni son étendue, à peine sa population et pas une seule colonie, car la Belgique ne possède pas la plus petite colonie et pas un seul navire de guerre. Il ne lui manque que ça pour être une puissance de premier ordre.

Ça enlèverait des occasions à l'Angleterre de nous froisser dans les expositions internationales, et ça ferait une bonne et belle affaire au Canada : vous verrez qu'on n'en fera rien.

Au contraire de ces oiseleurs qui mettent en cage une quantité de gentilles hirondelles et qui s'installant sur une place publique, crient à pleins poumons : à deux sous la liberté de ces jolis oiseaux ! Qui veut rendre à la liberté un prisonnier ! Deux sous la liberté ! Et toutes les bonnes âmes de s'arrêter et pour quelques baioques jouissent des petits cris de joies que poussent les hirondelles en s'enfuyant à tire d'ailes de leur prison, au contraire dis je, l'Angleterre n'en a jamais assez en cage.

Je viens de nommer quarante belles colonies toutes gouvernées par un gouverneur impérial, et l'Angleterre guerroie encore dans le Soudan, chez les Boërs et ailleurs, non pour rendre à la liberte les Soudanais ou les autres, mais pour les asservir. Quand donc serons-nous mûrs pour la situation que le grand ministre lord John Russell nous faisait entrevoir dans l'admirable discours qu'il prononça à la Chambre des Communes en 1850, " Sans doute, je prévois, avec tous " les bons esprits, que quelques-unes de " nos colonies grandiront tellement en po- " pulations et en richesse qu'elles viendront " nous dire un jour : " Nous avons assez " de force pour être indépendantes de l'An- " gleterre. Le lien qui nous attache à elle " nous est devenu onéreux et le moment est " arrivé où, en toute amitié et en bonne al- " liance avec la mère patrie, nous voulons " maintenir notre indépendance. Faisons " tout ce qui est en nous pour les rendre " aptes à se gouverner elles-mêmes." Et il y a trente-cinq ans de cela ! !

Il est vrai que depuis, suivant en cela les conseils du fameux lord Durham, qui fut le père de lord Durham actuel, beau frère de notre gouverneur-général lord Lansdowne, l'Angleterre a *siré* messieurs Galt, Macpherson, John Rose, et comblé d'honneurs une partie de ceux qui comme eux, signèrent le fameux manifeste annexioniste de 1849, qui provoqua la déclaration de lord John Russell. Le *sirage* et le temps sont deux grands guérisseurs !

J'ai déjà raconté et écrit toutes ces choses. Je les répete, parce que la liberté commerciale, pour nous, c'est le *delenda carthago*.

Dans tous les cas, quoique l'abaissement successif des tarifs douaniers permettent l'entrée en Belgique à beaucoup de nos produits, le gouvernement devrait publier *in extenso* les tarifs des droits de douane payables par les produits canadiens à la frontière Belge. De cette façon, les producteurs de notre pays qui y exposeront sauront à quoi s'en tenir d'avance, et ne courront plus le risque, en exposant une selle, de remporter une veste, comme Malcolm.

Ensuite, (c'est assez délicat à dire, pour moi surtout qui n'ai eu que les rapports les plus sympathiques avec mes collègues anglais de la Commission canadienne) le gouvernement devrait, comme il vient de le décréter, en élisant un député orateur du parlement fédéral, exiger que tous les fonctionnaires, commissaires, secrétaires et employés, qui représenteront le Dominion à Anvers, parlent la langue du pays auprès duquel *ils se croiront accrédités :* c'est le français. On ne verra pas alors le phénomène de 1878 : De tous les pays du monde entier représentés officiellement ou officieusement à Paris, le Dominion of Canada était le seul qui avait montré assez.... assez.... comment dirai-je, d'indépendance pour se moquer de la France en lui envoyant une commission exécutive, distinguée d'ailleurs, ne parlant pas un traître mot de français, à part M. Perrault et moi ; et encore, dans ce milieu, l'aurions-nous oublié en peu de temps, sans la gracieuseté du prince de Galles et du duc de Manchester, président de la Commission coloniale, qui ne nous adressèrent jamais la parole autrement qu'en français.

Etait-ce une leçon ! C'en avait tout l'air,

G. A. DROLET.

Montréal, 18 février 1885.

## La démission de M. Coppée.

M. Coppée a donné sa démission de bibliothécaire du Théâtre-Français. La chose en elle-même aurait peu d'importance, si le nouvel académicien n'avait pris soin d'envoyer aux journaux le texte de la lettre qu'il adressait à M. Emile Perrin.

Ce seul fait prouve que M. Coppée verra sans déplaisir que le public s'occupe de lui en cette circonstance ; c'est pourquoi je ne crains pas de lui être désagréable, en racontant par le menu à nos lecteurs, le petit événement qui a causé quelque émoi dans la maison de Molière. Pour en parler en connaissance de cause, je devais d'abord chercher mes renseignements auprès de l'administration de la Comédie-Française, et M. Perrin lui-même a bien voulu témoigner, devant moi, l'étonnement pénible que lui causait la lettre de M. Coppée.

Voici en substance le langage qui m'a été tenu par l'honorable administrateur général de la Comédie-Française.

Il y a cinq ou six ans que la Comédie-Française, désireuse de témoigner ses sentiments à ce poète d'un vrai talent, créa spécialement pour lui la fonction de bibliothécaire. C'était une façon délicate d'améliorer la situation d'un homme qui n'a jamais été riche et qui d'ailleurs a toujours supporté avec une grande dignité la médiocrité de sa fortune.

Et qu'on ne voie ici aucune allusion malveillante : M. Coppée, s'il l'eût voulu, aurait pu gagner beaucoup d'argent : ce ne sont pas les occasions qui lui ont manqué. Il a préféré attendre son heure ; la fortune lui est venue avec la gloire. Il avait mérité l'une et l'autre.

Mais il n'en reste pas moins à l'actif de la Comédie-Française l'initiative d'une mesure louable, d'autant plus que, pour mettre M. Coppée tout à fait à son aise, on lui avait adjoint un sous-archiviste, auquel incombait la besogne. Quand à lui, il ne venait à son bureau qu'à de rares intervalles, et, quand il y venait, il s'occupait de travaux absolument personnels. Rien à dire à cela, et tout le monde trouvait cette conduite naturelle ; c'était le résultat de conventions tacitement acceptées de part et d'autre. La Comédie-Française était heureuse et fière d'avoir un bibliothécaire comme M. Coppée, et M. Coppée n'avait pas lieu de regretter d'être le bibliothécaire de la Comédie-Française.

Tout allait bien, lorsque l'Académie jugea convenable de décerner l'immortalité à l'auteur de *Severo Torelli*.

Quelque temps après avait lieu une réunion du comité, au Théâtre-Français, et M. Emile Perrin fit part aux membres de ce comité des pourparlers qui se poursuivaient, entre lui et M. Coppée, au sujet d'un drame nouveau, les *Jacobites*.

Quelques sociétaires émirent alors, avec discrétion—et c'était leur droit, après tout —l'avis suivant : " N'y avait-il pas une certaine disproportion entre la fonction modeste que remplissait M. Coppée à la Comédie-Française et la nouvelle dignité dont il était revêtu ?

" En outre, ne verrait-on pas dans la réception probable des *Jacobites* un acte de camaraderie, si M. Coppée continuait à être l'employé de ses futurs interprètes ?"

Il ne fut donné aucune suite à ces observations, qui, formulées par des gens causant entre eux de leurs affaires, n'avaient rien de blessant pour celui qui en était l'objet. Elles étaient plutôt un hommage rendu à sa situation dans les lettres. Comment revinrent-elles, détournées sans doute de leur sens véritable, aux oreilles de M. Coppée ? Mystère ! Toujours est-il que M. Coppée les prit assez mal, puisqu'il s'empressa, dès qu'il les connut, de donner sa démission de bibliothécaire, par la lettre qui court les journaux depuis hier.

Je ne crois pas qu'il ait eu tort de donner cette démission : j'estime même qu'il aurait pu la donner plus tôt. Mais ce qui peut paraitre blâmable, ce qui a motivé chez M. Perrin une surprise douloureuse, c'est la forme de la lettre, c'est surtout le procédé de livrer à la publicité un document, privé par sa nature.

Lorsque la Comédie-Française a créé, spécialement pour M. Coppée, les fonctions de bibliothécaire, elle n'a pas envoyé aux journaux le texte de sa délibération. M. Coppée, en résignant ces fonctions, devait, il semble, avoir la même réserve. Il a cédé à un mouvement de dépit qu'il regrette sans doute, car il a le cœur trop bien placé, pour que quelques paroles mal rapportées lui fassent oublier, en un seul jour, les services rendus pendant six années. Pendant six années, son indépendance d'écrivain a pu être, en partie, sauvegardée par la délicatesse des sociétaires du Théâtre-Français : il les en récompense en leur enlevant les *Jacobites*.

Mauvaise humeur de poète qui n'aurait pas résisté à cinq minutes de réflexion, sans la fâcheuse inspiration qu'a eue M. Coppée d'envoyer sa lettre aux journaux.

Quand à M. Perrin, il avait eu d'abord l'intention de répliquer par la même voie. Il s'est ravisé et il laissera la lettre de M. Coppée sans réponse.

---

Le *Moniteur universel* fournit sur l'ambassadeur de Chine, très en vue en ce moment, des détails biographiques tout à fait piquants :

Le marquis Tseng ne serait autre qu'un ex-jésuite chinois qui, après avoir été élevé par les Pères de la Compagnie de Jésus au Kiang-Nan et admis par eux dans leur Société, aurait obtenu sa sécularisation et serait rentré dans le monde. Sa position serait la même que celle de Gresset au dernier siècle. Reste à savoir s'il dit comme ce dernier :

Oui, même en la brisant, j'ai regretté ma chaine,
Et je ne me suis vu libre qu'en soupirant !

Le marquis Tseng est né chrétien catholique, apostolique et romain ; il n'a pas abjuré la foi de son baptême en se séparant des Jésuites ; mais extérieurement il n'affecte aucune croyance particulière, bien qu'il ait reçu la tonsure et les ordres mineurs. On rit beaucoup en Chine du titre de marquis qu'il se fait donner. La lettre dont nous parlons dit qu'en Chine il y a des bacheliers et des docteurs, mais que les marquis y sont inconnus. C'est tout bonnement un galon d'or qu'à voulu prendre le diplomate en question pour jeter de la poudre aux yeux des Français, dont la réputation en Chine est de se laisser prendre aux apparences.

## PROPOS DE LA RUE.

(La Médisance.)

Un départ pour la mairie; les voitures de noce sont rangées devant la maison.—Sur le trottoir, groupe de curieux.—A l'écart, un petit cénacle composé de :

Madame veuve Colombin, *concierge du voisinage.*
Madame Cambournac, *herboriste.*
M. Dutoc *ex-employé.*

SCÈNE PREMIÈRE.

La Veuve Colombin. — Tenez, madame Cambournac, d'ici la mariée nous passera sous l'œil.

Madame Cambournac.—C'est comme la régénération de l'Espagne, cette mariée-là : elle se fait bien attendre.

M. Dutoc.—On dirait que c'est la lenteur qui épouse le retard.

La Veuve Colombin. — Ah ! c'est vous, monsieur Dutoc. Vous voici de retour de Belgique... Quel temps avez-vous eu à Bruxelles ?

M. Dutoc.—Une pluie continuelle ; et vous, à Paris ?

La Veuve Colombin.—Un vrai déluge : mon chien buvait tout debout.

Madame Cambournac.—C'est singulier, ce même temps dans deux villes si éloignées.

M. Dutoc.—Oh ! la vapeur supprime les distances.

La Veuve Colombin.—C'est bien vrai ça, car, moi, j'ai mon neveu qui habite Bizol, ce n'est qu'à quinze lieues,—mais on y va par la diligence.—Eh bien ! il m'écrit qu'ils n'ont pas vu une seule goutte d'eau.

M. Dutoc.—C'est bien mademoiselle Ducerceau qui se marie, n'est-ce pas ?

Madame Cambournac.—Oui, oui, c'est du chenu comme mariage : il y a gras !

La Veuve Colombin *s'emportant.*—Il y a gras ! Vous vl'à bien comme les autres, vous, à flatter l'opulence ! ! ! Je l'ai connu votre Ducerceau quand il était mon locataire, et, dans ce temps-là, il n'était pas fier ; il fouillait toujours dans mon pot-au-feu avec une croûte de pain, en disant qu'il y avait laissé tomber sa clef. Aujourd'hui il est riche ; mais si le gouvernement était curieux, le Ducerceau ne serait pas à la noce : je sais ce que je sais, voyez-vous ?

Madame Cambournac.—Est-il possible !

Madame Veuve Colombin.—Entre nous, v'là la chose : il avait un parrain. Etait-ce son parrain ? J'en doute, car il est venu au monde sans étiquette ; il a été trouvé dans la boite à lait d'une locataire. Allez rappeler tout ça au Ducerceau, il vous répondra avec aplomb : qu'abandonné par ses parents dès l'âge de trois semaines, il s'est suffi à lui-même, et que si on l'a ramassé dans la boite à lait, c'est qu'il y était venu seul, croyant y trouver à téter.

Lorsqu'il parle de cette époque-là, il dit : *Quand je faisais ma bohème.*

Enfin, bref, son parrain est mort en lui laissant son fond de soufflets.

Ils étaient attachés par paquets de mille ; je les vois encore : il y avait trente-deux paquets. Je suis sûre du nombre, voyez-vous, parce qu'à cette époque je me suis dit :

—Tiens, trente-deux ! un de plus et ça ferait l'âge du sans-culotte Camille Desmoulins à sa mort.

Enfin, bref ! avec ses amis (car il connait Paris entier) et dans tous les bureaux, il a mis, un par un, ses soufflets au Mont-de-Piété, à raison de trois francs par pièce.

A chaque passant, il disait :

—Allez donc m'engager un soufflet.

Sans compter les commis-voyageurs qui lui en engageaient aux Monts-de-Piété de province. Même que le directeur général de l'établissement a fait un rapport à l'Institut où il écrivait : " Les soufflets désertent les campagnes pour affluer vers les grands centres, etc."

Enfin, bref, à raison de trois francs, ses trente-deux mille soufflets lui ont produit un joli nourrisson de quatre-vingt-seize mille francs à bercer.

Qu'est-ce qu'il est arrivé ensuite ? ? ? Que le gouvernement, pour je ne sais quelle réjouissance, a rendu *gratis* au peuple tous les engagements au-dessous de cinq francs.

Enfin, bref, il est rentré dans ses soufflets, et, comme un vrai déhonté qu'il est, il a recommencé cinq fois son manège dans les mêmes conditions.

A ce marché-là, il lui est arrivé vingt bonnes mille livres de rentes, sans compter ses soufflets, qu'il a fini par donner aux hospices. (*D'un ton sec.*) Eh bien ! qu'en dites-vous maintenant, madame Cambournac ? Le v'là votre : Il y a gras ! il y a gras !—Le porc aussi est gras, mais il n'en est pas plus propre !

M. Dutoc.—Et qui épouse-t-elle, la demoiselle Ducerceau ?

Madame Cambournac.—Un homme dans les cuirs avec un nez si retroussé qu'on lui voit la cervelle ! D'abord, il est trop grand ; j'aime pas les gens trop grands, moi, ça n'est pas expansif : faut monter sur un tabouret pour leur tirer les vers du nez : alors ça se méfie.

La Veuve Colombin.—Un colosse tout en cheveux, qui dépense deux francs par jour chez son coiffeur : s'il fait ça depuis le berceau, il ne vendra jamais sa tête pour ce qu'elle lui coûte !

M. Dutoc.—Savez-vous son nom ?

La Veuve Colombin.—C'est comme le nom d'un musicien qui se termine en *i.*

M. Dutoc.—Rossini ?

La Veuve Colombin.—Pas ça.

M. Dutoc.—Verdi ?

La Veuve Colombin.—Pas encore.

M. Dutoc.—Pilati ?

La Veuve Colombin.—Non, non... Oh ! je l'ai sur le bout de la langue...

Madame Cambournac.—Tenez, le v'là en personne qui entre dans la maison de la fiancée ; il vient prendre livraison...

M. Dutoc, *le reconnaissant.*—Ah ! je le connais : c'est M. Pilodo !

La Veuve Colombin.—Juste ! quand je vous disais que je l'avais sur la langue !

M. Dutoc.—Tiens, tiens, tiens ! c'est Pilodo !... J'ai même également beaucoup connu son père, Pilodo le chapelier.

Madame Cambournac. — Pilodo, chapelier... mais, attendez donc, j'ai aussi connu ça, moi. Est-ce qu'il n'était pas borgne d'un bras ?

M. Dutoc.—Non, vous confondez avec son frère, l'ingénieur des *ponts échauffés,* celui qui, plein d'émotion de se trouver en présence d'un roi, a dit un jour à Louis-Philippe : " Ah ! sire, maintenant que je vous ai vu... vous pouvez mourir !" Ah ! c'est le fils Pilodo qui se marie ! Mais son papa et Ducerceau peuvent aller de pair pour une fortune facilement acquise...

La Veuve Colombin.—Contez-nous ça.

M. Dutoc.—C'est bien simple, mais ça prouve la bêtise du Parisien ; c'est Pilodo qui faisait afficher dans Paris :

ON ÉCHANGE UN VIEUX CHAPEAU CONTRE UN ŒUF

Au plus haut cours, l'œuf lui coûtait trois sous, et il revendait un franc le vieux chapeau au premier marchand d'habits venu. Vous comprenez qu'avec un aussi scandaleux bénéfice, il n'a pas tardé à s'amasser un copieux bien-être !

Madame Cambournac. Ne m'en parlez pas... il n'y a que les intrigants pour réussir.—Ah ! v'là qu'on se remue ; c'est sans doute la mariée qui va mettre le cap sur la mairie, comme dit mon Hyacinthe.

La Veuve Colombin.—Non, c'est le porteur d'eau.—A propos, où est-il, M. Hyacinthe ?

Madame Cambournac.—Dans sa dernière lettre, il creusait l'isthme de Suez...vous savez bien, cet isthme que M. de Lesseps a fait percer.

M. Dutoc.—A mon avis, c'est bien plutôt l'isthme qui a fait *percer* votre M. de Lesseps... Oh ! pour le coup, c'est la mariée qui descend ; je vois qu'on se range.

La Veuve Colombin.—Non, c'est Aglaé, la cuisinière à Ducerceau ; nous allons pincer du neuf.—Eh ! Aglaé ! par ici, ma toute belle.

SCENE II

LES MÊMES, AGLAÉ.

Madame Cambournac.—Elle a donc de la glu aux semelles, votre mariée ?

La Veuve Colombin.—Est-ce qu'elle a demandé à réfléchir ? Ce serait un peu tard.

Aglaé.—De la patience... Mademoiselle vient de s'évanouir. A l'entrée de son gendre, le père Ducerceau lui a présenté sa fille en disant : " Vierge je l'ai reçue de sa mère, il y a vingt-deux ans, vierge je vous la remets. "—Si vous aviez vu dans ce moment-là comme il était fier !

La Veuve Colombin.—Fier ! et de quoi fier ? pour sa vierge de vingt-deux ans ? faut-il pas lui donner une médaille de sauvetage à c't'homme ?

M. Dutoc.—Parbleu ! Newton aussi était vierge, et son père n'allait pas le crier sur les toits.

Madame Cambournac. — Jeanne d'Arc également ; mais on l'a brûlée, celle-là !

Aglaé.—Calmez-vous !... Je ne voulais pas faire du tort à notre demoiselle.

Madame Cambournac.—Votre demoiselle... votre demoiselle ferait mieux de se dépêcher, au lieu de laisser le pauvre monde sur ses jambes à l'attendre. — Oh ! les riches !...

M. Dutoc.—C'est vrai. Pourquoi se marie-t-elle, puisqu'elle n'est pas plus pressée que ça ? Si j'étais le Pilodo, je sortirais, et je vendrais ma contremarque.

Aglaé.—Possible, mais il n'en trouverait pas une seconde aussi douce, laborieuse, tranquille et bien éduquée.

La Veuve Colombin.—Dites donc, pendant que vous y êtes, mettez-lui de suite une barbe et fabriquez-en un saint de votre demoiselle.

Aglaé.—Sans compter qu'elle est faite au tour.

La Veuve Colombin.—Oh ! vous ne la garantiriez pas tout fil.

Aglaé.—Pourquoi pas ?

La Veuve Colombin.—La couturière doit bien rire du Pilodo.

Aglaé.—Du tout ; mademoiselle tient ça de ses aïeux... Et puis, voulez-vous que je vous dise, madame Colombin, vous êtes une *désillusionneuse !*

La Veuve Colombin. — C'est possible ; mais, les femmes bien faites, j'ai été payée pour n'y pas croire ; ça m'a coûté jadis ma place chez le baron de Baluchaud, où je tenais le linge.

Tous les matins, il lisait le feuilleton des *décès,* et, à chaque mari mort, il courait chez la veuve lui demander sa main ; et partout on lui répondait :

—Désolée, mais j'étais retenue d'avance.

Moi, je me disais : Puisqu'on guerit de la rage, çà lui passera.

V'là qu'un jour il me dit :

—Décidément, je vais épouser mademoiselle Clarisse, la maitresse de langues ; c'est une femme magnifique !

—Tant que ça ! que je m'écrie.

Là-dessus, il me réplique :

—Une Vénus ! une vraie Vénus ! Aussi je ne tiens pas à l'argent.

Faut vous dire que c'était pas la fortune qui gênait la Clarisse pour marcher, tandis que lui il était riche, oh ! mais si riche, qu'il ne regardait pas à prendre une voiture à l'heure rien que pour y serrer ses billets de loterie jusqu'au *très-prochain* tirage. Il réglait tous les ans.

Le jour de l'hymen en question, je dévorais sa dulcinée de l'œil, et je me disais :

—Celle-là, c'est de la famille des homards : toute en carcasse, rien à manger... Si c'est une Vénus, elle fait honneur à la marqueterie !

Ah ! ma chère, tout de pièces et de morceaux !

Un démontage à rendre jalouse une chaloupe canonnière !—C'est au point que moi, qui assistais au coucher de la mariée, je commis la bêtise de rire, et, le soir, on me flanqua à la porte, en prétextant que j'avais détourné les mouchettes.

Aglaé.—Je retourne à mon poste. Sans rancune, m'ame Colombin...

La Veuve Colombin.—De quoi ? de la rancune ! On voit bien que vous ne me connaissez pas, par exemple ! Que votre demoiselle ait de la *banlieue* ou qu'elle soit plate comme un liard, ça ne changera pas la fontaine Saint-Michel de place... malheureusement !

Aglaé.—Au revoir, la compagnie !

SCENE III

LES MÊMES, MOINS AGLAÉ.

La Veuve Colombin.—En v'là une fine mouche qui ne donnerait pas sa position aux pauvres !

M. Dutoc.—Pourquoi ?

La Veuve Colombin.—Dame ! sa demoiselle mariée, le Ducerceau va rester seul au logis, et on dit que ce veuf a envie de se remarier.

M. Dutoc.—Ah ! pour le coup, c'est la noce qui défile ; voici le garçon et la demoiselle d'honneur.

Madame Cambournac. — Sont-ils mal mis ! On dirait qu'ils vont au supplice.

M. Dutoc.—Tiens ! c'est Sanscadet qui est témoin ! un homme qui a des rhumatismes ! Il est donc de toutes les noces ?

La Veuve Colombin.—Faut croire qu'il est imposé par la mairie.

M. Dutoc.—Ah ! c'est la mariée.

Madame Cambournac.—Que disait donc Aglaé ? qu'elle était belle femme ! Merci ! de l'estomac comme une lentille sur une assiette, droite comme un boulevard neuf ; tout est à l'alignement.

La Veuve Colombin. — En v'là une qui aurait pu se promener pendant deux ans sur le radeau de *la Méduse* sans tenter la gourmandise des camarades !

M. Dutoc.—Toutes ses leçons de piano et d'anglais ne lui ont pas engraissé les jambes.

Madame Cambournac.—Regardez donc le Pilodo ; a-t-il l'air fier ! On dirait qu'il a conquis un drapeau sur l'ennemi.

M. Dutoc.—Avant huit jours, il se mangera les ongles jusqu'aux genoux.

La Veuve Colombin.—Voulez-vous mon avis ?... Le mari est volé, on ne lui a pas donné son poids.

(Les voitures disparaissent et les groupes se dissipent.)

## COURRIER DE LA MODE.

Avec mars nous entrerons dans une période moins froide et les quelques beaux jours de ce mois nous permettront d'échanger nos toilettes d'hiver contre quelques costumes de demi saison. Cependant la neige, la boue et la pluie empêcheront pendant quelques semaines encore la sor-



Figure No. 1.

tie des véritables nouveautés de la saison. Je conseillerai pour ne pas sacrifier inutilement les nouvelles toilettes, de rajeunir les robes de la saison dernière et de les arranger à peu de frais, de façon à les rendre portables pendant les derniers jours de la saison d'hiver.

Les polonaises seront encore de modes



Figure No. 2.

et les patrons nouveaux se rapprochent tellement des anciens qu'il sera très facile de transformer ces derniers. Les différences un peu importantes entre les deux styles consistent surtout dans l'arrangement du devant et des draperies du dos. Les devants du corsage sont très variés, mais les plus en faveur sont ceux avec draperies tombantes et bouffantes et ceux avec les devants forme jaquette. Les premiers devront être adoptés pour le rajeunissement des corsages aux boutonnières éraillées.



Figure No. 3.

La partie bouffante ou drapée se pose par dessus les boutons, et s'attachent simplement au col et à la taille, points où on la fixe en fronçant. Cette addition peut-être faite en tissu tout autre que celui de la robe.

Si le corsage est ajusté et ne permet pas l'arrangement ci-dessus on peut attacher la partie drapée au col en ayant soin de la laisser d'une longueur telle que l'on puisse la relever de chaque côté sur les hanches.

Sur le corsage, ou diminue l'épaisseur de cette addition en la plissant et on la maintient sur les côtés à l'aide de rubans posés dans la couture des petits côtés ; on peut ajouter une ceinture en beau ruban large se nouant sur le côté gauche.

La soutache et les galons sont très en vogue et je ne connais rien qui puisse modifier plus complètement une ancienne robe. Si on ne veut pas ou si on ne peut pas, faute de temps, exécuter un dessin compliqué, on peut simplement poser ses galons en rangs serrés et parallèles, ou en spirales. Les soutaches larges sont préférées cette année aux soutaches étroites. Les manches peuvent être complètement soutachées de galons ; la forme des manches a subi une légère modification ; elles sont montées très haut avec épaulettes froncées ; les collets de corsages doivent être très élevés ne laissant passer qu'un filet du col blanc, genre militaire. Avec ces cols élevés on peut employer une dentelle large que l'on coud à l'intérieur et que l'on rabat à l'extérieur en la fronçant ou même en lui laissant un certain aspect de ruche.

Enfin un dernier moyen, et pas de plus mauvais, pour utiliser une robe fanée, consiste à la garnir de biais, qu'on portera beaucoup du reste, cette année. Voici comment ils devront être disposés ; sur un fond de jupe de la largeur ordinaire, on étagera des biais d'égale grandeur, de deux pouces, tout fait par exemple.

Ils pourront aussi être de grandeurs inégales. Dans ce cas, il faudrait combiner la garniture de la jupe de façon à bien garder la proportion. Les biais feront bien mélangés velours et laine, ou même de trois différentes étoffes ; comme velours, laine et satin, au satin ou satin ou faille damassé et velours. Les couleurs pourront être différentes, ou, ce qui sera encore mieux, en camaïeu.

Il faut constater que plus encore que la fortune, la mode est une roue qui tourne ; on peut être certain de revoir tour à tour les mêmes formes, les mêmes garnitures et les mêmes étoffes. Après les grosses ruches et les grands volants droit fil, il était indiqué que les biais allaient avoir aussi leurs succès. Si parmi nos lectrices il en est qui veuillent faire cette jupe, je leur recommande de ne pas trop plaquer leur biais, de leur laisser au contraire un certain jeu ; ils doivent ressembler à des volants très peu froncés. Ne pas oublier de les doubler de mousseline pour leur donner de la consistance. Le fond de la jupe est garni presque jusqu'en haut : on termine par un retroussé en l'une des étoffes qui figurent dans la garniture. Le corsage est orné de façon à rappeler la jupe, par exemple par un triple col et un triple parement des mêmes biais.

Parmi les costumes *brodés*, j'en connais peu d'aussi élégants pour une jeune personne que le costume *Ellice* représenté par la figure No 2.

Ce costume se compose d'un corsage ajusté, galonné de façon à former gilet, et dont les basques sont garnis de plis ordinaires. La double jupe est gracieusement plissée et relevée très haut, sur les côtés ; la partie postérieure de la jupe retombe en draperies légèrement bouffantes. La jupe est simple et assez courte pour pouvoir être portée par les plus mauvais temps.

Ce costume peut être fait en drap léger ou en étoffe de laine d'aspect terne et rugueux, comme les bisons, cheviots, limousines etc. Le galon employé dans le costume *Ellice*, tel que le montre la gravure, a deux pouces et demi de large.

La figure 3 représente un dolman *Euthalia*, pouvant être fait en drap broché, en satin, en faille ou en ottoman. La chenille est agrementée de pendeloques de jais et le dos est garni d'un ornement de passementerie soie et jais. Les pièces de devant sont légèrement plus longues que celles de derrière et les manches sont montées légèrement en épaulettes. Les pièces de la taille forment de gros plis, qui augmentent la tournure sans la rendre ridicule et donnent beaucoup d'élégance au dolman.

Pour une taille ordinaire cette visite demandera cinq verges et un quart en étoffe de 24 pouces de large ou deux verges et trois quarts en 48 pouces. Cinq verges et trois quarts de frange de chenille suffiront à la garniture.

La capote qui complète ce costume est en velours rubis, brodé or, formant bouillon sur le fond comme sur la passe. La garniture est formée d'un bouquet de dahlias et d'une aigrette jaune d'or. Les brides en velours rubis, assez étroit, se nouent sur le côté.

La figure 1 représente un pardessus sac pour garçons de 6 à 12 ans. Il est de forme croisée et légèrement ajusté à la taille. Cette forme qui convient très bien pour les pardessus de demi-saison ne demande pour un enfant de 10 ans que 3¼ verges d'étoffe en 27 pouces de large.

PAPIA.

**Nos gravures**

Les dessins et illustrations de notre courrier de mode proviennent de la célèbre maison de Madame Desmorest, dont l'autorité en matières de modes est reconnue en Europe et en Amérique. Cette maison a toujours remporté les premiers prix à toutes les expositions, et a reçu la *recompense unique* decernée pour les patrons de mode aux expositions de Paris et du centenaire.

COSTUME ELLICE.
2086—Prix du patron ......................30 cents
DOLMAN EUTHALIA.
1085—Prix du patron ......................30 cents
PARDESSUS SAC.
2060—Patrons de 6 à 12 ans................25 cents

## MOUFFLOU.

Tout le monde connait le nom de *Ouida*, l'écrivain célèbre en France et en Angleterre, et qui écrit avec tant de facilité dans l'une ou l'autre langue de ces deux pays. Mais la plupart de nos lecteurs ignorent sans doute que, sous ce pseudonyme, se cache une Canadienne, Mlle Laramée, dont ils sauront apprécier le gracieux talent, en lisant le conte suivant :

Les maitres de Moufflou étaient des jeunes garçons et des jeunes filles. Tout ce petit monde-là était très pauvre et très gai. Ils vivaient dans une vieille maison, toute noire et toute détraquée : il y avait cinq ans qu'ils avaient perdu leur père. Ils n'avaient donc au monde que leur mère pour les aimer. Tasso, l'aîné de la famille, avait près de vingt ans ; il était si doux, si bon, si laborieux, si gai et si aimable, que tous les autres l'adoraient. Tasso était garçon jardinier. Mais Tasso avait beau être l'aîné, il avait beau être le gagne-pain de la famille, il n'était pas aussi absolument le maitre de Moufflou que le petit Romolo. Le petit Romolo avait dix ans, il était infirme. C'était Romolo, plus généralement connu sous le nom de Lolo, qui avait appris à Moufflou tout ce qu'il savait, et il en savait long, Moufflou, car jamais un être plus intelligent que Moufflou n'a marché à quatre pattes.

Ils habitaient un vieux quartier de Florence, dans cet enchevêtrement pittoresque de rues en zigzag qui entoure la grande église d'Or San-Michele.

Toutes les maisons sont vieilles dans ce quartier-là, et elles se groupent autour de la grande église d'Or San-Michele, que l'on peut comparer à un écrin d'argent oxydé.

Les petits maitres de Moufflou vivaient pour ainsi dire à l'ombre de ce noble édifice, à l'endroit où le pont de pierre, à moitié de la hauteur, enjambe l'espace et relie les maisons à l'église ; Lolo éprouvait pour Or San-Michele une affection profonde.

Il l'aimait le matin, à l'heure où les rayons du soleil le transforment en un temple d'or et de jaspe ; il l'aimait le soir, à l'heure où les cierges des autels brillent dans l'ombre et où le parfum de l'encens brûlé se répand jusque dans la rue.

Comme Lolo était boiteux et maladif, il était incapable d'aller à l'école ni de se livrer à un travail suivi ; cependant il s'occupait avec beaucoup de zèle et d'adresse à tisser la paille dont on recouvre les bouteilles de vin et à tresser des paillassons.

La mère de Lolo ne lui parlait jamais sévèrement, parce que c'est par sa faute à elle que le pauvre petit était boiteux. Elle l'avait laissé tomber, quand il était tout enfant ; il s'était blessé à la hanche et les médecins n'avaient jamais pu le guérir. Aussi elle ne le grondait jamais, quoiqu'elle grondât souvent les autres : Cecco, le gros frisé, la jolie Dina, aux yeux noirs, cette impertinente de Bice, et le vigoureux Beppo. Elle ne ménageait même pas le bon Tasso, qui était déjà un homme et qui travaillait si dur. Tasso était le soutien de toute la famille, et cependant il n'était que garçon jardinier : il travaillait aux Cascines pour quelques sous par jour. Mais tout ce qu'il gagnait, il l'apportait fidèlement à sa mère ; lui seul était capable de maintenir dans le devoir ce fainéant de Sandro qui se mettait si facilement en colère, de tenir en échec l'amour désordonné de Bice pour la toilette, lui seul, à force d'habileté et de soin, arrivait à joindre les deux bouts et à faire bouillir la marmite.

Quand sa mère songeait (et elle y songeait presque sans cesse) que dans quelques mois il tirerait au sort, et que, s'il amenait un mauvais numéro, ou le lui prendrait pour trois ans, la pauvre femme sentait son cœur se briser. Bien souvent, à l'heure du crépuscule, elle s'en allait, sans rien dire, s'agenouiller et prier de toute son âme devant le Tabernacle blanc.

Un matin Lolo était assis, comme d'habitude, sur le parapet de l'église, et il avait Moufflou à côté de lui. C'était par une brillante matinée du mois de septembre ; des hommes qui trainaient des bouettes et d'autres qui tenaient boutique en plein vent vendaient de la faïence, des foulards de soie et des chapeaux de paille, car c'est le fond du commerce tel qu'on le pratique autour d'Or San-Michele.

Lolo regardait tout cela, Moufflou faisait comme lui, et un étranger qui sortait de l'église se mit à les regarder tous les deux.

—Vous avez là un beau caniche, mon petit homme, dit-il à Lolo.

—Moufflou est beau, répondit Lolo avec orgueil ; si vous le voyiez quand il vient d'être lavé ! Mais nous ne pouvons le laver que le dimanche, parce que dans la semaine Tasso n'est pas là.

—Quel âge a votre chien ?

—Trois ans.

—Sait-il faire des tours ?

—Oh ! oui, répondit Lolo avec un rire un peu sarcastique, Moufflou sait tout faire : il sait marcher longtemps sur deux pattes, il fait l'exercice, il fait le mort, il valse, il demande l'aumône. Il sait tout faire, tout. Voulez-vous que je lui fasse faire quelque chose devant vous ?

—J'en serai enchanté, dit l'étranger.

Lolo commanda, et Moufflou obéit, et montra tout ce qu'il savait. Le don d'apprendre était inné en Moufflou, comme chez la plupart des caniches. Il tenait son adresse de ses parents, qui avaient été des caniches intelligents, et, comme il n'avait jamais été ni effrayé ni contraint, tout n'était qu'un jeu pour lui. Il s'acquitta admirablement de tous ses exercices. Les marchands de faïence s'approchèrent pour le regarder : les bonnes gens du quartier étaient fiers de Moufflou et ils ne se lassaient jamais de le voir à l'œuvre. L'étranger s'amusait pour son propre compte. A un certain moment il dit à Lolo : " Comme ce chien amuserait mon pauvre Victor ! Voudriez-vous amener votre caniche pour amuser un enfant malade que j'ai chez moi ?" Lolo répondit en souriant qu'il ne demandait pas mieux et s'informa où demeurait le petit malade.

—A l'hôtel de la Grande-Bretagne, répondit l'étranger. Venez cet après-midi, et demandez le voyageur dont voici le nom.

Il lui glissa sa carte dans la main avec une pièce de deux francs, et s'en alla. Lolo, suivi de Moufflou, se sauva bien vite à la maison, et, pendant qu'il grimpait l'escalier, sa béquille faisait un bruit terrible sur les marches de pierre.

—Ma mère, cria-t-il, voyez ce que l'on m'a donné, parce que Moufflou a fait ses exercices. Maintenant vous pouvez acheter des souliers, du café, du linge pour Tasso et des chemises pour Sandro.

Dans les idées de Lolo, deux francs c'était comme qui dirait deux millions, c'était un trésor inépuisable.

L'après-midi, Lolo et Moufflou descendirent les arcades des Uffizi et le Lung' Arno pour gagner l'hôtel de la Grande-Bretagne. Lolo montra la carte de l'étranger, et on l'introduisit dans une grande chambre où il y avait des dorures, des fresques et un mobilier de velours. Mais Lolo, en sa qualité de petit Florentin, ne se laissait jamais troubler par les choses extérieures ; et il eût fallu bien autre chose que des canapés ou des chaises pour l'intimider. Il se mit donc à regarder tout autour de lui avec le calme le plus parfait ; Moufflou, qui était toujours d'une gravité sénatoriale en dehors de ses exercices, s'assit tranquillement.

L'étranger que Lolo avait vu le matin entra presque aussitôt et le conduisit dans une autre chambre, où il y avait un petit enfant très pâle, étendu sur une chaise longue : cet enfant pouvait avoir environ sept ans. Ce pauvre petit garçon était l'héritier d'un grand nom et d'une grande fortune, mais toute la science des médecins ne pouvait le mettre en état de courir avec les autres enfants et de respirer sans souffrance. Un faible sourire éclaira sa physionomie quand il aperçut Moufflou et Lolo, mais ce sourire ne fit que paraitre et disparaitre.

—Le petit garçon est boiteux comme moi, dit-il dans une langue que Lolo ne comprenait pas.

—Oui, répondit le monsieur qui était le père du pauvre infirme, mais ce petit garçon est fort : il peut aller et venir, j'espère que le soleil de ce pays vous rendra bientôt aussi fort que lui. Il a amené son caniche pour vous amuser.

Le pauvre petit infirme étendit ses deux mains maigres du côté de Moufflou, qui voulut bien lui permettre de caresser sa crinière de lion.

Alors Lolo commença la représentation, et Moufflou fut parfait, comme toujours. Le petit malade riait et poussait des cris de joie, de pauvres cris bien faibles ; il ne s'était jamais tant amusé. Le maitre et le chien furent comblés de gâteaux, et se mirent à les croquer à belles dents, sans se faire prier. Quand ils se levèrent pour partir, le petit malade commença à s'agiter, et se répandit en cris et en lamentations.

—Je veux le chien ! je veux le chien ! répétait-il sans cesse.

Mais comme il ne disait pas cela en italien, Lolo ne le comprenait pas ; seulement il avait du chagrin de le voir si malheureux.

—Vous aurez le chien demain, dit le monsieur à son petit garçon pour le calmer. Il se hâta de faire sortir Lolo et Moufflou et les remit aux soins d'un domestique, après avoir glissé cinq francs dans la main de Lolo.

—Eh bien ! Moufflou, dit Lolo avec un petit rire de satisfaction, si nous rencontrions un étranger tous les jours, nous pourrions manger de la viande à souper et aller au théâtre tous les soirs.

Lolo faisait résonner sa béquille sur les pavés deux fois plus forts qu'à l'ordinaire, tant il était heureux et pressé d'arriver. Moufflou trottait à côté de lui, et les bouts du ruban bleu que Bice lui avait attaché sur le haut de la tête pour retenir ses frisures flottaient gaiement au vent. Mais hélas ! même les cinq francs de Lolo ne pouvaient pas consoler sa famille. Tous gémissaient et pleuraient, plongés dans un amer chagrin dont rien ne pouvait les consoler.

Tasso avait tiré au sort, le matin même ; il avait amené le numéro sept ; il était condamné à partir pour l'armée et à servir pendant trois ans.

Tasso était condamné à partir, voilà tout ce que comprenaient les pauvres gens. Pendant trois ans on ne le verrait pas, on serait privé du secours de son bras vigoureux, et du charme de son bon sourire. Tasso partait ! ce seul mot disait tout. Quand Lolo eut bien compris ce qui en était, il s'assit sur le plancher, serra Moufflou contre son cœur et pleura tant et tant, qu'on eût dit qu'il ne pourrait jamais s'arrêter de pleurer.

— A quoi cela peut-il nous servir ! dit la mère avec véhémence lorsque Lolo lui montra ses cinq francs. Ce n'est pas avec cela que nous achèterons un remplaçant à Tasso.

Lolo sentit que sa mère était cruelle et injuste pour le moment, et il alla se glisser au lit, en compagnie de Moufflou. Moufflou dormait toujours sur les pieds de Lolo. Le lendemain matin, Lolo fut debout avant le lever du soleil ; Moufflou et lui accompagnèrent Tasso quand il se rendit à son travail aux Cascines. Lolo aimait son frère, et il ne voulait pas perdre un seul des instants qu'il pouvait passer encore avec lui.

" Est-ce qu'il n'y a pas moyen de vous garder avec nous ?" demande-t-il à son frère avec l'accent du désespoir ; ils marchaient en ce moment sous le feuillage touffu des avenues, et le soleil levant transformait l'Arno en un fleuve d'or. Tasso soupira.

" Rien, mon chéri, à moins que Jésus ne m'envoie mille francs pour payer un remplaçant."

Lolo avait beaucoup de chagrin pendant qu'il restait étendu sur l'herbe, dans la prairie où Tasso était occupé ; Moufflou était couché à côté de lui.

Quand Lolo revint à la maison pour diner (Tasso emportait son déjeuner dans un mouchoir), il trouva sa mère dans une grande agitation. C'était une femme peu intelligente et pour le moment elle avait un secret ; mais ce secret elle ne savait pas le porter et elle ne savait qu'en faire ; les enfants ne pouvaient pas deviner cela. Sa conduite inexplicable faisait naître en eux un vague sentiment de gêne et de timidité.

Le diner terminé (il se composait en tout et pour tout d'une soupe aux haricots, qui fut bien vite expédiée), la mère dit brusquement à Lolo :

" Votre tante Anita a besoin de vous pour cet après-midi. Elle doit sortir, et il faut que vous alliez garder les enfants. Allons, en route ! "

Lolo était un enfant obéissant ; il prit son chapeau et appela Moufflou qui faisait la sieste.

"Laissez le chien, lui dit sèchement la mère. Tante Anita n'aime pas qu'il aille fourgonner chez elle et apporter de la boue dans son logement, qui est si bien tenu : elle me l'a dit elle-même. Laissez-le, vous m'entendez ;

—Laisser Moufflou, s'écria Lolo. Jamais, depuis qu'il avait Moufflou, il ne s'était séparé de lui, même pour une heure. Laisser Moufflou ! il regardait sa mère, la bouche ouverte et les yeux écarquillés. Qu'est-ce qui lui prenait à cette heure ?

" Laissez-le, vous dis-je, répéta-t-elle encore plus sèchement que la première fois. Faudra-t-il que je répète deux fois le même ordre à mes enfants ? En route ! et laissez le chien, vous m'entendez."

Empoignant Moufflou par sa longue crinière soyeuse, elle l'attira à elle et mit du même coup à la porte Bice et Lolo.

Lolo commença par donner de grands coups de béquilles contre la porte qui venait de se refermer brusquement sur lui, mais Bice le calma à force de caresses.

" La pauvre mère a tant de chagrin à cause de Tasso ! dit-elle d'un ton conciliant. Et puis, que pouvez-vous craindre pour Moufflou ? Et puis je crois qu'il est fatigué. Lolo : il y loin d'ici aux Cassines et puis c'est vrai que tante Anita ne peut pas le souffrir.

Elle réussit enfin à décider son frère ; ils s'en allèrent presque sans s'adresser la parole jusqu'au logis de la tante Anita.

Ils y restèrent une partie de la journée, et, quand ils reprirent le chemin de la maison, les réverbères étaient déjà allumés. Lolo monta péniblement l'escalier ; dans son pauvre petit cœur, il y avait comme une crainte vague.

" Moufflou ! Moufflou !" cria-t-il dès la première marche de l'escalier. Où pouvait être Moufflou ? D'habitude il se précipitait à la rencontre de Lolo, dès qu'il entendait le bruit de sa béquille. " Moufflou ! Moufflou !" criait-il tout le long de l'escalier sombre et tortueux. Il poussa vivement la porte et continua d'appeler : " Moufflou ! Moufflou ! "

Mais Moufflou ne répondit pas à son appel.

" Mère, où est Moufflou ? " demanda-t-il à sa mère qui tricotait, assise. Ebloui par la lumière de la lampe au sortir du sombre escalier, il clignait des yeux en regardant de tous côtés. Tasso n'était pas encore rentré. La mère continuait à tricoter ; elle semblait mal à son aise.

" Mère, qu'avez-vous fait de Moufflou ?" demanda Lolo avec une expression presque sévère sur son visage de petit garçon de dix ans.

Alors la mère, imprimant à ses aiguilles un mouvement plus rapide, répondit sans lever la tête.

" Moufflou est vendu !"

Et la petite Dina, qui était une jeune personne très vive et très dégourdie, cria d'une voix aiguë :

" Mère l'a vendu mille francs au monsieur étranger."

—Vendu !

Lolo pâlit et devint froid comme glace ; il balbutia, leva ses deux mains au dessus de sa tête, fit un effort pour respirer et tomba évanoui, sa pauvre jambe infirme repliée sous lui.

OUIDA.

## Chez le Doyen des Etudiants.

Le 20 décembre dernier, les membres de l'Association des étudiants, réunis en assemblée générale, votaient à l'unanimité une grande manifestation en l'honneur de M. Chevreul.

On sait que l'illustre savant, qui a conservé, malgré son âge, une alacrité incomparable, affectionne le titre de doyen et de camarade des étudiants : aussi lorsque trois délégués allèrent lui offrir, au nom de l'Association, le titre de membre honoraire et de président d'honneur de la première conférence, qui sera faite ce soir, salle Gergon, M. Chevreul les remercia chaleureusement.

Je parlais tout à l'heure de l'âge de M. Chevreul ; il est né le 31 août 1786 : son père médecin distingué, est mort à quatre-vingt-onze ans. Je ne veux pas refaire ici la biographie de M. Chevreul : je me contenterai de dire qu'il ne lit plus de journaux depuis Sedan, qu'il ne boit jamais de vin, et qu'il fait ses cours avec une régularité à désespérer l'agrégé le plus consciencieux.

C'est hier qu'a eu lieu la manifestation résolue par les étudiants. A deux heures, près de cinq cents d'entre eux, la boutonnière ornée d'une feuille de chêne (emblème de la verdeur de leur doyen), quittaient la place de la Sorbonne, le drapeau de l'Association en tête, un drapeau tricolore frangé d'or.

Le cortège a suivi la rue des Ecoles, rue de Jussieu, rue Linné, est entré dans le jardin des Plantes et a pris l'avenue qui conduit aux batiments de l'administration du Muséum.

Là, il a fait halte, et vingt délégués se sont groupés autour du drapeau.

M. Chevreul en habit, cravaté de blanc, appuyé sur une petite badine, se tenait debout auprès de la cheminée, dans le salon du rez-de-chaussée, qui contient les bustes de Thouin, Cuvier, Buffon, Geoffroy Saint-Hilaire, Fourcroy, etc.

Bien que souffrant d'un violent mal de gorge, il a voulu quitter son lit, tout exprès pour recevoir ses jeunes confrères.

Les délégués lui ayant été présentés, M. Chevreul a, d'une voix nette, sonore, bien timbrée, pris la parole en ces termes :

Messieurs, mes chers amis.

Je ne saurais assez vous dire combien je suis sensible à votre flatteuse visite. Cette démarche marquera dans ma vie déjà longue, quoique j'espère arriver à indiquer mon âge par trois chiffres....

C'est parce que j'ai toujours étudié que l'on m'a conféré ce titre—dont je suis fier—de doyen des étudiants de France. J'ai observé avec passion, avec bonheur, le mouvement scientifique dans le monde civilisé ; et je puis vous affirmer qu'il y a soixante ans, personne ne pressentait que la science obtiendrait de si beaux résultats.

Je suis heureux, messieurs, et je vous félicite de vous être groupés en association.

Votre démarche d'aujourd'hui me touche d'autant plus que je ne l'ai pas sollicitée.

Il y a équation entre l'honneur que vous me faites et ma reconnaissance.

Après cette allocution, M. Delcambre, président de l'Association générale des étudiants des facultés et écoles supérieures de Paris, a prononcé un discours, dont voici les passages essentiels :

Cher maître, cher doyen,

C'est avec une grande émotion que, au nom des étudiants de Paris venus ici pour vous témoigner leur admiration, je prends la parole, moi qui ne suis rien, ou plutôt qui suis l'avenir inconnu, devant vous qui êtes le passé, passé long et glorieux s'il en fût.

Si vous aimez la science, nous savons combien plus ardemment vous aimez la patrie. Nous n'en citerons qu'un exemple : nous connaissons la protestation qu'à l'époque du siége de Paris vous avez faite au nom de la civilisation, alors que le Muséum, paisible sanctuaire de la science et précieux dépôt de toutes les richesses naturelles du globe, servait particulièrement de point de mire aux obus prussiens.

Illustre et bien-aimé maître, si les étudiants de toutes les écoles ont tenu à concourir à cette manifestation, c'est que vous êtes pour nous tous, sans distinction, j'ose le dire avec pleine assurance, un doyen, et permettez-moi de l'ajouter, un camarade. Savant, vous avez contribué au progrès de l'humanité ; Français, vous avez contribué à la grandeur de la France : les étudiants vous transmettent par ma bouche leurs souhaits et leurs félicitations.

Le savant a remercié avec effusion, et a donné l'accolade à M. Delcambre :

—Je ne vous promets pas, a-t-il dit en prenant congé des délégués, d'assister demain soir à la conférence de M. Leclaire : ma résolution est subordonnée à la façon dont je passerai la nuit.

M. Delcambre s'est ensuite rendu à la grille de l'administration, devant laquelle stationnaient un grand nombre de ses collègues, et a invité les étudiants à défiler devant M. Chevreul. Le cortège s'est aussitôt formé et les manifestants sont venus, un par un, saluer leur glorieux doyen.

A trois heures, la cérémonie était terminée par la remise, à l'illustre vieillard, d'un registre commémoratif, portant toutes les signatures des étudiants qui avaient pris part à la manifestation.

## DENISE.

Très brillante chambrée au Théatre-Français pour la première de Denise. Le vrai Tout-Paris des premières. Une seule tache noire ; la loge d'Edmond About restée vide.

Par exemple, trop de retard. Huit heures et demie passent. Les trois quarts sonnent. Et le rideau n'était pas levé.

A neuf heures moins cinq seulement, la pièce commençait devant le public qui n'avait pas fait que " faillir attendre."

Une surprise :

*Denise* commence comme un opéra-comique. On frappe les trois coups et, derrière la toile baissée, on attend les quelques mesures qui précèdent l'air si connu de *Mireille :*

Et moi, si par hasard quelque jeune garçon.
Me disait seulement ; Mireille, je vous aime !...

Au moment où la toile se lève, sur la fin de l'air, on aperçoit Mlle Bartet dans la posture d'une jeune personne qui chante en s'accompagnant. Ce n'est pas elle qui chante. On l'a remplacée, dans la coulisse, par une jeune élève du Conservatoire, dont l'organe a de telles affinités avec le sien, que, pour le spectateur, l'illusion est complète.

Après *Mireille*, Mlle Bartet fait semblant de jouer *Coppelia* et une marche funèbre de Beethoven, et une partie du premier acte, qui est très long, est consacrée à ces petits exercices.

Le même décor pendant toute la pièce : un grand salon à la campagne. Les murs sont presque entièrement recouverts par de grandes boiseries sculptées sur lesquelles se détachent les chiffres du châtelain : A. B. A gauche, le piano, recouvert, d'un tapis rouge et bleu bordé d'or et de frange bleu et or. Six partitions sur le piano. A côté, le cahier à musique. Dix partitions dans le cahier à musique. De l'autre côté du piano, un fauteuil. Au premier plan, un canapé à côté d'un guéridon, à côté de ce canapé, une chaise. Plus loin, sur la droite, un fauteuil, une causeuse, une petite table turque et un autre fauteuil. Tout à fait à droite la haute cheminée avec plaques de faïence, occupée par un feu de bois et surmontée d'un tableau représentant une belle dame de la cour de Louis XIV. A gauche de la cheminée, une chaise. Au fond, juste au milieu du théâtre, une grande table-bureau entourée d'une chaise et de trois fauteuils. Tout à fait au fond, une véranda donnant sur le parc du château, et sous laquelle s'étend un immense et superbe catalpa.

Peu de toilettes.

Mlle Pierson, toilette de satin grenat broché, plastron et manchettes en crêpe chair.

Mlle Bartet, robe gris perle à plastron de crêpe blanc ; un petit ruban rose au cou.

## Mangé par un Lion.

" Oui, messieurs, je vous le répète, moi, Jean Barbarous, ici présent, j'ai été dévoré par un lion, et si la chose vous paraît par trop surprenante, mon ami le docteur Holbeck, "l'homme aux lunettes d'or", que voilà, pourra vous affirmer que je ne dis que la vérité, la pure, la simple vérité."

A ces mots, tous les regards se tournèrent vers l' "homme aux lunettes d'or". Celui-ci se contenta de sourire modestement, sans que l'on pût deviner s'il se refusait à soutenir l'assertion de l' "homme rouge", ou s'il repoussait l'honneur d'avoir été l'un des héros d'une aventure aussi extraordinaire.

La salle tout à l'heure si bruyante était maintenant silencieuse. Tout le monde attendait avec une visible curiosité la merveilleuse histoire que faisait espérer un pareil début

Barbarous satisfait du résultat obtenu, se rassit et, sans se faire prier, il commença :

"Il y a déjà dix ans de cela. C'était vers 1872 ou 1873 ; la date n'y fait rien. J'avais fini mon temps à bord de la *Junon* et grâce à la protection de mon commandant, je venais d'entrer comme voyageur chez les Menneval. Vous connaissez tous, sans doute, cette maison, la plus grande de Paris, pour la vente des plumes et oiseaux de modes, dans la rue Saint-Denis, à l'enseigne du *Casoar*. Elle envoie par toute la terre des voyageurs chargés de réunir les plumes d'autruche, les marabouts, les oiseaux rares. Or, pour mon début, on m'expédiait avec Holbeck, ici présent, sur la côte d'Afrique. Il s'agissait de ramasser tout ce que nous pourrions trouver d'une sorte de merle au plastron doré, fort beau de plumage, que nos patrons voulaient lancer pour les garnitures de chapeaux.

" Holbeck avait déjà fait bien des voyages tant en Afrique que dans les deux Amériques. C'était un vieux routier, tandis que je n'étais qu'un apprenti ; voilà pourquoi on m'envoyait avec lui. Je dois ajouter que depuis ce temps, nous n'avons jamais voyagé l'un sans l'autre. Holbeck et moi, vous voyez, c'est comme le drap et la doublure.

" Mais je reviens à mon histoire.

" Nous voilà donc partis de Bordeaux, tous les deux, sur un bateau qui nous dépose au Gabon. Une fois là, nous allons trouver le roi Denis, le plus brave négrot de toute la côte, qui nous dit :

" Mes enfants, si vous voulez avoir des merles d'or, il vous faudra trimer ; il n'y en a plus par ici, et vous aurez à entrer dans le pays et remonter la rivière aussi loin que vous pourrez. —Merci du renseignement," lui disons-nous. Et nous nous mettons en route, remontant la grande rivière du Gabon.

" Le long de notre chemin, nous nous arrêtions dans les villages, et là, nous avions à tenir des palabres qui duraient parfois des heures, tout cela pour quelques douzaines de peaux de merles.

" Enfin, pour compléter notre provision, nous nous décidons à quitter la rivière et à nous enfoncer dans le pays.

" Parlons-en de ce pays, je vous promets que ce n'est pas là que j'irai manger mes rentes si jamais j'en ai. Ce n'est d'abord que marais fangeux, empestés, tout pleins de caïmans et de crocodiles, puis, plus loin, le sol est couvert de forêts si épaisses qu'on peut à peine y avancer. Mais dame ! il y a dans ces bois les plus beaux oiseaux du monde. En somme, cette côte du Gabon est bien la plus affreuse contrée que je connaisse. Les habitants y sont si paresseux qu'ils n'ont ni cultures, ni provisions d'aucune espèce, et pour avoir de quoi manger, il nous fallait chasser comme ils font eux-mêmes. C'était là, je vous assure, pour moi, un rude apprentissage du métier. Soit que nous chassions pour notre nourriture ou pour récolter des oiseaux, nous étions toujours dans ces grands bois où mille périls nous menaçaient.

" Un jour que nous étions très à court de vivres, un nègre vint nous annoncer qu'il avait aperçu à une petite lieue de notre camp, un fort troupeau de ces grosses antilopes à cornes recourbées qu'on appelle dougals. Nous partîmes, Holbeck et moi, à leur recherche ; mais le sauvage nous avait trompés, au moins pour la distance, car il y avait plus de deux heures que nous courions, dégringolant parmi les rochers, traversant des marais à travers broussailles et roseaux, quand enfin nous aperçûmes le troupeau qui se composait en tout et pour tout de trois bêtes. Elles étaient au milieu d'un espace découvert, à une centaine de mètres de nous, et comme elles paraissaient inquiètes, nous ne pouvions espérer les approcher plus.

" Holbeck avec ses lunettes, alors comme maintenant, aurait été incapable de mettre une balle dans une cible à cinquante pas. Ce fut donc moi qui tentai la chance. Je me mis à genoux et visai longuement. Le coup partit et, à notre grande joie, l'une des antilopes fit un bond énorme et retomba lourdement sur le sol, tandis que les autres fuyaient. Mon fusil n'ayant qu'un canon, je ne pus essayer d'en abattre une seconde.

" N'importe, nous étions très satisfaits ; car l'antilope tuée était aussi grosse qu'un veau et promettait de remonter notre garde-manger. Nous nous mîmes donc à la dépecer et comme il ne fallait pas songer à tout emporter, nous découpâmes trois morceaux, aussi gros que nous pouvions les porter, et nous en prîmes chacun un, que nous nous attachâmes sur le dos, donnant le troisième à porter au nègre qui nous avait accompagnés.

" Ainsi chargés, comme la journée s'avançait, nous revenions en pressant le pas pour regagner notre camp. Nous avions déjà parcouru la moitié de la distance, quand, en traversant un fourré, nous entendîmes tout à coup près de nous un formidable rugissement.

—Enfin, voilà le lion, s'écrièrent d'une seule voix tous les assistants.

—Oui, c'était le lion ! reprit Barbarous imperturbable, et j'aurais bien voulu vous voir à ma place. Quand je l'aperçus, il était à dix pas devant moi, au beau milieu du sentier, et je vous promets que sa vue ne me fit pas rire, car je me rappelais tout à coup que j'avais eu la sottise de ne pas recharger ma carabine. Du reste, je n'eus pas à réfléchir longtemps. Holbeck, qui venait derrière, déchargea son fusil sur le lion, qui d'un seul bond fut sur moi et, avec un nouveau rugissement, me jeta par terre.

" En tombant, j'eus encore le temps de voir Holbeck et le nègre qui décampaient à toutes jambes, puis je perdis connaissance.

" Mon brave compagnon sait bien que je ne lui en ai jamais voulu de m'avoir ainsi abandonné, car en fait il me croyait bel et bien mort et n'aurait rien pu faire pour me sauver.

" Combien de temps restai-je sans reprendre mes sens, je l'ignore, mais enfin peu à peu je me sentis revenir à la vie. Tout d'abord, je n'avais qu'une idée confuse de ce qui m'était arrivé et j'essayais péniblement de me relever ; quand, au mouvement que je fis, répondit un sourd grognement et je me sentis clouer au sol par un poids énorme. Le lion était couché sur moi.

" Cette découverte me fit trembler de tous mes membres, mais ce n'était rien encore auprès de ce que j'éprouvai, lorsque je m'aperçus que le féroce animal était en train de me dévorer tout vivant. J'entendais mes os craquer sous sa formidable mâchoire, et mon propre sang ruisselait sur mon cou et le long de mes joues.

" Cependant, phénomène étrange, je ne souffrais pas, je n'éprouvais qu'une horrible oppression. Je me rappelais alors avoir entendu dire autrefois que les hommes et les animaux saisis par les bêtes fauves étaient envahis par un état spécial de torpeur, tout providentiel, qui leur enlevait la perception de la souffrance.

" Je ne ressentais pas les horribles déchirements de ma chair par les dents du fauve, en revanche mon cerveau, était tenaillé par une si indicible épouvante que de nouveau je me sentis défaillir, et je m'évanouis.

" Quand je revins à moi cette fois, il faisait nuit noire et un cercle de nègres armés de torches m'entourait. En ouvrant les yeux, leurs figures grimaçantes, éclairées par les flammes, me firent croire que j'étais déjà en enfer, ou tout au moins en purgatoire, car je ne me souvenais pas avoir jamais fait de mauvaise action. Mais bientôt, j'aperçus la bonne figure d'Holbeck qui, penché sur moi, pleurait en disant : " Mon pauvre Barbarous ! " Alors j'essayai de me soulever, et quelle fut ma stupéfaction, en voyant que je le faisais sans aucune peine. Une fois debout, je me tâtai les bras, les jambes, la tête, la poitrine. Tout était intact. Je n'avais que quelques égratignures, pas même une blessure. "

Cette révélation fut accueillie par un murmure d'incrédulité de la part des assistants, et l'un des capitaines, se faisant l'interprète du sentiment général, s'écria :

" Quelle histoire nous contez-vous là, Barbarous ! Vous aviez rêvé et le lion était parti après vous avoir écarté de son chemin.

—C'est ce qui vous trompe, reprit-il. Tout s'était passé exactement comme je viens d'avoir l'honneur de vous le raconter, à tel point que lorsque Holbeck, revenant du camp en toute hâte pour chercher mon cadavre, était arrivé près du lieu où j'étais tombé, il avait trouvé le lion me dévorant à belles dents. La brute ne me lâcha qu'en voyant approcher les hommes avec des torches.

—Eh bien, alors ! demandèrent les auditeurs visiblement interloqués par cette nouvelle affirmation.

—Mon Dieu, la chose est bien simple, dit Barbarous d'un ton modeste ; en tombant, je m'étais trouvé la face contre terre, et le lion croyant me dévorer avait croqué le beau quartier d'antilope que j'avais attaché sur mon dos. "

Un tonnerre d'applaudissements salua cette conclusion inattendue et tous les assistants se levant, le verre en main, saluèrent l' " homme rouge " d'un long :

" Bravo Barbarous ! vive le voyageur marseillais ! "

Quant à lui, il se contenta de leur répéter avec un sourire de triomphe :

" Je vous l'avais bien dit. "

---

## Une disparition mystérieuse

*(Suite)*

Poindexter prononça ces mots avec un naturel, une désinvolture dont il fut étonné lui-même ; déjà pour lui, c'était là une vieille nouvelle.

—Vraiment, vraiment ! s'écria Courtney avec une pointe de surprise et une curiosité que sa bonne éducation lui défendait de laisser voir davantage.... Alors, vous pourriez peut-être vous arranger de façon à venir, sans cérémonie, dîner avec moi ce soir. J'aurai un ou deux amis.... une petite réunion très tranquille du dimanche.

—Vous êtes bien aimable, j'accepte avec plaisir. Je comptais me coucher de bonne heure ce soir, mais une veillée tranquille, cela me va.

—Donc, c'est entendu. Et maintenant, après votre café, que diriez-vous d'une promenade au grand air ?

—J'en suis encore.

Poindexter et Courtney passèrent la journée ensemble, et le ci-devant pasteur, vers le soir, avait déjà fait la connaissance de quelques-uns des hommes les plus en vue dans ce monde élégant et distingué qui s'appelle lui-même *la société*. Il n'avait pas manqué de laisser entendre que sa fortune lui rendait la vie facile, mais il disait cela par phrases incidentes, sans paraître y toucher, d'un air si dédaigneux que Courtney, qui cependant était un fier sceptique, n'eut pas l'idée que son jeune ami, en jetant la soutanelle aux orties, avait subi l'influence du vil métal. " David Poindexter, dit-il, n'est pas un fou. Il a de l'étoffe, il vaut deux fois son père, car il faut se lever matin pour trouver un homme qui, ayant été dans les ordres, a réussi à se comprendre lui-même et à découvrir sa propre valeur. "

A vrai dire, Poindexter se trouvait, par son intelligence et par ses études, supérieur à la plupart de ceux qu'il rencontrait. Il lisait dans leur âme, et restait lui-même impénétrable. Il avait un certain air d'autorité qui imposait. La culture intellectuelle préparatoire aux travaux évangéliques avait imprimé sur son caractère, sur toute sa personne, un cachet ineffaçable, en avait fait un esprit droit et à la fois souple, mais aussi très concentré et, chose bizarre, très dissimulé.

Contrairement à ce qu'on serait porté à supposer, l'étude des problèmes de la vie future lui avait appris à traiter les affaires de ce bas monde avec une rare facilité. Il est vrai qu'en matière d'entregent, il n'avait guère à s'occuper des détails, des formules, des mots de passe, qui semblent être sacramentels dans certains milieux : il était bien élevé et naturellement distingué. Ensuite, le fait seul d'avoir vécu jusque-là dans le clergé, l'excusait d'ignorer les petites nuances des usages du monde. D'ailleurs, feindre l'ignorance pouvait lui paraître un excellent appoint dans le commerce des hommes.

Le dîner de M. Courtney, fort tranquille sans doute au point de vue de l'amphytrion, ne laissa pas néanmoins de présenter un contraste sensible avec les petites fêtes du jour du Seigneur auxquelles Poindexter s'était habitué à Witton. On but passablement de vin. La conversation, d'abord un peu contrainte à cause de la présence du nouvel ami, ne tarda pas à prendre des allures plus dégourdies. On se leva de table assez tard, puis quelqu'un proposa d'aller au club. Proposition vite acceptée par tous, y compris le pasteur.

Un quart d'heure après, Poindexter était accoudé sur le tapis vert, jouant, la première fois de sa vie, aux cartes pour de l'argent.

Il perdit d'abord sept cents louis—plus d'or qu'il n'en avait palpé durant les trois dernières années ; mais il garda son sang-froid comme un vétéran de la dame de pique, si bien qu'à trois heures du matin il retournait à l'hôtel avec cinq cents louis de gain net.

Quel changement rapide et radical dans son existence !

Voilà bien ce que lui disait sa raison ; mais ses émotions, ses sensations intimes ne parlaient pas si haut. Il lui paraissait tout naturel, après s'être égaré, d'avoir retrouvé son chemin.

On dit que l'enfant des bois, fils de sauvages, mais élevé au sein de la civilisation, s'il lui arrive un jour de respirer la brise de la prairie ou le parfum des forêts vierges, déchire les oripeaux de l'homme blanc, et se lance tout frémissant au grand air de la liberté dont il avait pris l'instinct dans son berceau. Quelque chose de semblable se produisait chez David Poindexter. Héritier des passions fougueuses de ses pères, il avait été jeté par les circonstances, de force, brutalement, dans un genre de vie qui répugnait à ses talents comme à ses ambitions endormies, non pas domptées ; maintenant la destinée, réparant ses torts à son égard, lui rendait ses droits de naissance et le remettait dans son véritable élément. Cela devait arriver, c'était simple justice.

Du reste, cette partie de cartes avait laissé dans la mémoire de Poindexter moins de traces qu'un incident passé inaperçu des autres et insignifiant en soi.

L'un des invités au dîner, un homme déjà sur l'âge, à chevelure rousse, aux yeux gris perçants, en se faisant présenter à lui, l'examina avec une attention très vive et lui dit avec un embarras qu'il ne chercha point à dissimuler :

—Est-ce que nous ne nous sommes pas déjà rencontrés ?

—C'est possible, mais je suis forcé d'avouer que je ne m'en souviens pas.

—Le nom n'était pas le vôtre, monsieur Poindexter, mais quant à la figure, je vous en demande pardon, il me semble que je pourrais jurer..

—Mais où avez-vous fait cette rencontre ? reprit David.

—A Paris, chez M...., répondit le gentleman et en donnant un des noms les plus connus de la noblesse française. .

—Et vous êtes bien certain de cela ?

—Oh ! oui.... il n'y a qu'un mois.

—Mais c'est que je ne suis jamais allé à Paris, et depuis trois ans je n'ai pas perdu de vue les cheminées de Londres. Comment s'appelait votre ami ?

—Ma foi ! je me le suis demandé moi-même en vous voyant. Le nom m'est échappé de la mémoire : je crois que c'est un nom italien. Dans tous les cas, j'ose me permettre de vous dire que c'est un homme de grande mine et très distingué.

Sans doute, il n'est pas rare de voir deux personnes qui se ressemblent au point de tromper l'œil même de leurs familiers ; mais Poindexter se savait une physionomie à part, caractérisée, accentuée, et l'erreur du vieux gentleman l'impressionnait plus qu'il n'aurait voulu l'avouer. C'était peut-être ridicule ; tout de même à chaque minute un petit souffle d'imagination lui répétait à l'oreille : Ce double de toi-même, c'est l'homme que tu aurais dû être..., que tu dois être.

Et cette idée fantastique lui restait clouée au cerveau.

### IV

A la fin de la semaine, monsieur Poindexter retourna à Witton.

Il avait au préalable mandé à qui de droit le changement survenu dans son existence, et donné les ordres nécessaires pour que tout fût réparé dans la " vieille maison Lambert. "

Il était parti de Witton à pied, sans le sou, malheureux dont le royaume n'est pas de ce monde ; il rentrait conduisant un superbe attelage et devenu de beaucoup le plus riche et le plus important citoyen de l'endroit.

Dire qu'on lui fit une réception cordiale, ce serait exagérer. On l'accueillit avec ce respect de convention que l'on prodigue à la fortune, et dans les hommages qu'il reçut, il y avait des réticences dont le ci-devant pasteur dut souffrir. Ses paroissiens avaient à choisir en lui ou du grand propriétaire ou du ministre traître aux autels : le cas était embarrassant.

Poindexter souriait en analysant cette situation, mais il était mal à l'aise, car il sentait bien que sa tenue extérieure ne donnait qu'une faible idée des révolutions si vite accomplies dans l'intimité de son être. Il avait pensé à convoquer une dernière fois sa congrégation pour expliquer franchement sa situation ; il y renonça en face du sentiment public. Il se barricada de silence et de fierté.

Une seule personne avait le droit de lui demander compte de sa conduite.

Et il ne songeait pas sans émotion à sa prochaine entrevue avec Edith.

Mais comme les situations tranchées sont, pour les esprits actifs, préférables à toutes les autres, Poindexter n'hésita pas ; le soir même il était chez le colonel Saltine.

Edith le reçut dans son boudoir, le colonel étant retenu au lit depuis quelques jours par une nouvelle attaque de rhumatisme. Elle se leva à son entrée, toute rougissante de joie et d'anxiété. Un simple coup d'œil de femme lui fit constater son changement de costume, car, sans avoir tout à fait mis de côté ses habits de la bonne époque, il les avait notablement modifiés. Elle le regarda avec effroi, il lui baisa la main avec de grandes cérémonies, ils échangèrent quelques paroles émues sur le beau temps, sur le charmant aspect des campagnes, sur la santé des amis et connaissances.

Enfin, Poindexter, toujours résolu à tirer sa situation au clair, lui dit :

—Eh bien, chère Edith, tout change..... excepté notre amour, n'est-ce pas ?

—Oh ! là-dessus, monsieur, je ne sais plus ce que vous m'avez dit.

—Vous me permettez, dans tous les cas, de m'en souvenir, moi ? reprit-il en souriant.

—Mais, que sais-je ! je ne vous connais pas encore.

Il hésita un instant. Et, non sans amertume :

En effet, dit-il, mademoiselle, lorsque j'eus l'honneur de vous voir l'autre jour, vous doutiez de ma personnalité, de mon identité. Mais, depuis, je suis devenu moi-même.

—Vous n'êtes plus ce que vous étiez ! S'ensuit-il que vous soyez ce que vous deviez être ?

—Vraiment, vous n'êtes pas raisonnable, Edith. J'étais tel que les circonstances m'avaient façonné ; je serai à l'avenir tel que Dieu m'a fait.

—Mais, reprit-elle, dans ce que vous appelez les " circonstances, " est-ce que Dieu n'a pas mis la main ?

—Pas plus, assurément, que dans les événements actuels.

Elle secoua la tête d'un air de doute :

—Vous savez bien, dit-elle, que Dieu ne vous relève pas de vos vœux solennels.

—Mais si je ne puis garder ces vœux sans déroger ! s'écria Poindexter. Depuis longtemps je me suis aperçu que je n'étais pas fait pour le ministère sacré. Devant le tribunal de ma conscience, je me suis toujours accusé d'hypocrisie, et c'est la volonté divine qui me délivre aujourd'hui de ce péché.

—Pourquoi n'avez-vous pas dit cela plus tôt ? lui demanda Edith en le regardant bien en face. Pourquoi êtes-vous resté hypocrite tant que vos intérêts vous l'ont commandé ? Pouvez-vous affirmer sur votre parole d'honneur, que vous en seriez rendu au point où vous êtes maintenant, si, au lieu d'être riche, vous étiez encore pauvre ?

—Il suffit quelquefois d'un simple incident pour éclairer toute une situation. Nous avons nos rêves, nos aspirations ; les événements en font tout à coup des réalités. Nous nous posons dans notre esprit, dans notre cœur, des questions ; les événements apportent la réponse.

—Avec cet argument, monsieur, on peut excuser toutes les vilenies ! répondit Edith avec indignation.

—Vilenie ! s'écria Poindexter. Est-ce à moi que vous adressez ce mot ?

—En vérité, j'aurais tort de vous dire quoi que ce soit, car je n'ai jamais pu lire dans votre cœur.

—C'est que vous ne m'aimez pas, Edith.

—Vous pouvez avoir raison, dit-elle en essayant d'affermir sa voix ; mais je crois vous avoir aimé.

—Et vous paraissez revenir de cette croyance, comme je suis revenu moi-même de de mes folles illusions.

Il avait prononcé ces paroles avec un profond sentiment de tristesse et d'amertume. Il continua :

—Eh bien ! qu'il en soit comme vous le voulez. Pour moi, l'amour vrai n'est pas celui qui naît dans une conscience toute de convention, et si, par impossible, une faute, ou même un crime, venait ternir votre âme, je ne pourrais pas vous en aimer moins.

—Monsieur, répondit-elle, tremblante mais résolue, vous me briserez le cœur, mais, sachez-le, j'ai plus de respect pour l'amour que d'amour pour vous.

Poindexter se leva pour sortir, puis il s'arrêta et voulut essayer une dernière tentative.

Dans tous les cas, il faut se bien comprendre, et qu'il n'y ait pas de malentendu entre nous. Exigez-vous que je retourne à mes premières fonctions ?

Le moment décisif était venu. Edith se leva à son tour, pâle, les yeux pleins de larmes, les lèvres contractées, froissant nerveusement son mouchoir entre ses doigts crispés. Elle fut tentée de céder, elle ne pouvait comprendre le bonheur sans lui; mais sa droiture d'esprit l'emporta sur son émotion. La question n'était pas de faire ou de ne pas faire des sermons ; il s'agissait de choisir entre la continuation d'une vie digne et honorée et une éclatante apostasie.

Edith leva sur celui qu'elle aimait un regard ferme, et lui dit avec une lenteur voulue :

—Il vaut mieux se quitter.

Ce fut un instant terrible pour Poindexter. Il eut une sorte d'éblouissement. Tout le sang mauvais de ses veines lui monta au visage et lui donna une physionomie effrayante lorsqu'il s'écria :

—Alors, que mes péchés retombent sur votre tête !

### V

En se décidant à rejeter sur sa fiancée le fardeau de ses péchés, il semble que l'apostat de Witton ait aussi résolu de rendre ce fardeau le plus lourd pssible.

De ce jour, il commença une vie scandaleuse. La vieille maison Lambert devint le théâtre d'excès inavouables. Harwood Courtney et toute une suite de viveurs débauchés comme lui étaient toujours là, buvant et jouant. Leurs exploits ne laissaient aucun repos à la bonne petite ville, où bientôt l'on ne désigna plus le révérend David Poindexter que sous le nom de "mauvais ministre."

Pendant ce temps-là, mademoiselle Saltine conservait une tenue grave et correcte que tout le monde ne jugeait pas du même œil. On l'admirait, on la disait étrange, on la déclarait sans cœur, dans les salons d'où, bien entendu, elle était absente.

Si elle n'avait pas de cœur, tant mieux, car ses souffrances de femme aimante ne trouvaient sous le toit paternel aucun allégement. Le vénérable colonel était devenu rageur. La conduite de sa fille lui semblait l'abomination de l'indiscipline. Tonnerre ! hier, elle voulait à tout prix se marier avec un ministre déguenillé, et aujourd'hui, ce prédicant plein de séductions étant tombé sur une mine d'or, elle le flanque à la porte !

Et puis, quelle situation ! Ce n'est certes pas le colonel Saltine qui acceptera de manger les truffes du.... de.... comment l'appelez-vous cet animal-là ?

Bref, la pauvre jeune fille ne trouvait nulle part la paix, à moins qu'elle n'eût gardé dans le fond de son cœur une place secrète pour cet hôte si recherché, si peu connu.

Plus d'un se demandait quel pouvait être le prix de revient des folies de Poindexter. Selon les apparences, ses rentes ne devaient pas suffire, et dame rumeur rapportait qu'il avait plusieurs petits comptes en souffrance, qu'il jouait constamment et toujours gros jeu, que les cartes tournaient rarement pour lui. Mais il était difficile de discerner le vrai du faux dans ces racontages, le mauvais ministre ne se donnant pas même la peine d'y prêter l'oreille.

Il était le plus bruyant, le plus gai, le plus audacieux de sa bande, toujours chef de file pour une extravagance. Seulement, on remarquait que s'il riait aux éclats, il ne souriait jamais, et que sa figure, au repos, dans les moments de calme, portait les traces d'un sentiment tout autre que celui du bonheur. Puis, soit calcul, soit remord secret, il conserva toujours une partie de son costume clérical : il paraissait ou se plaire à le déshonorer, ou vouloir y tenir comme à un gage de sa propre déchéance.

Un soir, il y avait grande réunion chez lui. Le tapage dura jusqu'à l'aurore ; on fit de la musique, on dansa, on but. Après le départ des invités qui retournaient vers la Cité, Courtney et Poindexter, rompus de fatigue, mais non rassasiés, commencèrent une partie de piquet à la table encore chargée des restes du souper.

Ils jouèrent vingt-quatre heures presque sans interruption.

A la fin, Poindexter, rejetant les cartes, dit tout tranquillement :

—Ma foi ! c'est assez. Donnez-moi jusqu'à demain.

—Certainement, avec grand plaisir, répondit Courtney, et je vous offrirai votre revanche. En attendant, le mieux serait de faire un somme.

OSCAR DUNN.

(A CONTINUER.)

## Mémoire sur les chevaux de l'Amérique du Nord (Etats-Unis et Canada).

Par le baron Faverot de Kerbrech, Colonel du 2e Dragons.

*(Suite.)*

Cette population chevaline est loin d'être également répartie. Elle est loin surtout d'avoir partout la même qualité.

Si l'on fait passer une ligne imaginaire entre le milieu du lac Erie, et un point situé entre New-York et Washington, à peu près à égale distance de ces deux villes, on peut dire qu'au nord de cette ligne on emploie généralement, dans les campagnes des Etats-Unis, le cheval *attelé*, et qu'on ne le monte qu'exceptionnellement ; tandis qu'au sud au contraire on s'en sert *pour la selle*, d'autant plus exclusivement qu'on s'éloigne davantage des grands lacs et des côtes, ou qu'on est dans un pays moins acquis à la civilisation.

Cette remarque s'applique en même temps au Canada. Le cultivateur y attèle ses chevaux plutôt qu'il ne leur fait porter de selle. Mais dans la province d'Ontario il s'en sert cependant aussi montés ; et, plus on s'éloigne de la rive gauche du Saint Laurent pour gagner l'ouest, en remontant vers le nord, plus cette dernière habitude se généralise et s'impose par la force des choses.

Les chevaux du Canada se distinguent avant tout par cette particularité, qu'ils ont tous aujourd'hui beaucoup de sang anglais, et qu'on ne trouve guère parmi eux, de ces êtres sans valeur aucune, et d'une conformation indéfinissable, comme cela arrive si souvent en Europe. Les Anglais, dès le principe de leur occupation, ont introduit sans cesse au Canada des animaux venus de la mère-patrie. C'étaient tantôt des étalons, tantôt des juments de pur sang ou près du sang, amenés soit par des officiers, soit par des colons : et si les reproducteurs importés, n'ont pas toujours été aussi remarquables, que quelques-uns du Kentucky, par exemple, les espèces locales en ont cependant éprouvé une amélioration considérable, dans l'ouest surtout. Par la richesse des pâturages, par le développement osseux et musculaire qu'elle donne au poulain, la province d'Ontario est une véritable Normandie. On y rencontre une quantité de produits du pays qui rappellent avec une plus grande régularité de lignes les chevaux de cette contrée française. Les types varient comme taille et comme volume et la vue en fait aussi songer à l'ensemble de ceux qu'on voit en Angleterre. La tête n'est pas toujours aussi légère, aussi distinguée qu'on le voudrait mais l'encolure, quelquefois un peu courte, est droite et assez soutenue. La poitrine est profonde, bien descendue, le passage des sangles bien indiqué. Le dos est plutôt court, le rein droit ; la croupe suffisamment longue, les hanches saillantes et les aplombs réguliers. En somme, grand ou petit, l'animal " accuse du sang. " Il est construit pour la selle ; il est fait *en coin*, plus large derrière que dans son avant-main, qui rachète son étroitesse relative par son développement dans le sens de la hauteur.

Dans ce même Canada-Ouest, existe également toute la catégorie des chevaux issus ou dérivant des trotteurs. Ceux-là en prennent naturellement les qualités et les défauts : C'est-à-dire qu'ils sont très bons, quand ils viennent de trotteurs bien trempés, bien roulés, régulièrement construits, et qu'ils sont médiocres quand ils sortent des animaux plats, trop longs, efflanqués, enlevés, et généralement tarés, en honneur dans le nord-est des Etats-Unis. Mais, quoique ces derniers aient aussi au Canada une influence fâcheuse sur la production, elle l'est bien moins que dans cette dernière région parceque les espèces " à sang froid " y ont à peu près disparu depuis la domination anglaise.

On trouve aussi dans l'Ontario une catégorie de chevaux de *trait léger* de 1m. 52 à 1m. 56, d'un modèle spécial, moins anguleux, moins droits de lignes, que ceux qui se rapprochent du pur sang par leur conformation mais admirablement trempés, sveltes, avec des muscles énormes aux avant-bras et aux fesses ; un peu ronds de formes, un peu plongés dans leurs dessus, mais forts, fins de tissus, énergiques, résistants, vites et très " actifs " dans leurs mouvements. D'autres, plus grands, (1m. 58 à 1m. 65), plus droits d'encolure, de dos et de croupe, ont une charpente plus puissante et plus de masse. Ils accusent cependant " du sang " et on les dit pleins d'ardeur et légers dans leurs allures. C'est avec eux que les anglais attèlent leur artillerie.

Dans le Canada-Ouest on emploie un certain nombre d'étalons percherons et l'on croise beaucoup les clydesdales avec des animaux de pur sang ou très près du sang. Les produits de ces derniers accouplements sont grands et *lourds*, mais beaucoup ont de la charpente et des lignes. Ceux qui proviennent de ces mêmes étalons " clyde " et de juments chargées de graisse sont au contraire, pour la plupart, d'énormes et informes amas de viande, n'ayant pour eux que la masse et la force qu'elle donne, pour déplacer un pesant fardeau.

Enfin, on voit dans l'Ontario des *poneys* très-résistants, trapus, près de terre, et qui se rapprochent de ceux des environs de Montréal.

Quant aux chevaux de *selle* dont nous avons parlé plus haut, les meilleurs et les plus nombreux sont ceux de taille moyenne (de 1m. 52 à 1m. 58).

Dans cette province, de beaucoup la plus riche comme nombre et qualité de la population chevaline, on fait peu le " park horse, " le cheval de luxe en un mot, avec un modèle remarquable, de la substance, des longueurs et de hautes actions. Cela tient à une double tendance du public qui cherche trop à obtenir pour la voiture légère le trotteur le *plus vite* possible et pour le trait l'animal le *plus énorme*. La production locale obéit donc à deux influences diamétralement opposées : d'un côté la recherche de la vitesse qui pousse à *amincir*, à allonger en hauteur et en longueur, au détriment de la résistance et des membres ; et de l'autre la recherche de la masse, qui tend à *grossir* à épaissir outre mesure, aux dépens de la trempe, de la vigueur, du sang et de l'allure.

Dans les deux voies on s'éloigne *du cheval de luxe* ; et les croisements inévitables des dérivés de ces deux types si dissemblables ne peuvent donner que des produits en dehors des lois de la nature, des " monstres " en un mot.

C'est en attachant plus d'importance au modèle, au coffre et aux lignes du trotteur, et en demandant moins de poids mais plus de régularité plus d'énergie et plus d'allure au cheval de trait, qu'on arrivera progressivement à diminuer la dissemblance qui sépare ces deux extrêmes ; de manière que des deux côtés puisse à la volonté du propriétaire, sortir un cheval de luxe, un " park horse. " par un simple croisement avec un étalon d'une race distinguée, un norfolk ou un demi sang anglo-normand, par exemple.

La " commission agricole de l'Ontario " composée d'hommes très-experts et très-instruits pour la question chevaline, semble du reste comprendre l'importance qu'il y a pour le Canada à faire le " park horse " qui est encore plus rare aux Etats-Unis. En effet l'Angleterre et la France qui en sont les principaux pays de production et de vente, s'épuisent en ressources chevalines et le moment n'est peut-être pas éloigné où ce serait pour l'Europe une bonne fortune de trouver au Canada un " grenier d'abondance " en fait de chevaux de luxe.

Déjà des éleveurs intelligents en ont obtenu dans le " Canada-West. " Près de London (Ontario), M. John Coote a pu nous montrer un superbe attelage alezan de 1m. 63 ou 64, parfaitement appareillé comme robe, modèle, longueurs et actions. La jument surtout est une perfection. Il est impossible de voir un type plus réussi comme élégance, proportions, port de tête et de queue ; et pour l'aisance, la hauteur et la légèreté des mouvements.

Enfin la " commission agricole " de la province, parait disposée à en arriver au système des étalons *approuvés*. Elle délivrerait des brevets à ceux qu'elle jugerait utiles à la reproduction, et des primes aux meilleurs d'entre eux. Cette mesure excellente produirait des résultats d'autant plus appréciables, que le paysan dans l'Ontario suit volontiers les conseils des gens qu'il sait être plus éclairés que lui.

Dans la *Province de Québec* on trouve aux environs de Montréal une espèce de chevaux de trait, d'un modèle et d'un type particuliers. Ce sont les descendants des anciens *bretons* importés par nos pères. Ils ont conservé une certaine ressemblance avec les chevaux actuels de la Bretagne française. C'est surtout dans la tête, l'encoulure un peu courte et la crinière, qu'on retrouve chez eux, comme un cachet de parenté avec ces derniers. De plus ils sont un peu communs d'aspect, surtout au repos mais très forts, courts de partout, très solidement charpentés et membrés, et un peu " cassés en deux " dans leurs dos : Mais ils ont de la prestesse dans leurs mouvements, sont vites au trot et infatigables, parait-il. On assure qu'attelés ils peuvent faire aisément 50, 60 et jusqu'à 80 milles (128 kilomètres) dans les 24 heures, et continuer ce service pendant longtemps sans interruption.

Ils sont généralement de robes sombres. S'il manquent quelquefois de taille, un assez grand nombre d'entre eux arrivent cependant à 1m. 54 ou même 1m. 56.

Sur la rive droite du Saint-Laurent, vers Richmond et surtout vers Sherbrooke, dans la partie de la province de Québec qui se rapproche des Etats-Unis, il se fait d'excellents produits, forts, trapus, remplis de sang. Ce sont des descendants des premiers chevaux amenés par les Français dans cette région fertile, accidentée, couverte de superbes prairies, et qui ont été croisés plus tard avec des étalons de pur sang ou des trotteurs célèbres, tels que *Morgan* et *Black Hawk*. Ils ont beaucoup de rapport comme types et comme qualités avec leurs voisins les chevaux du Vermont et leur écoulement se fait plutôt par cet état que par le Canada.

En se rapprochant de Québec, la production chevaline diminue rapidement, comme taille et comme valeur et, au-delà, on ne rencontre plus guère, jusqu'à la mer, que les *poneys* du Bas-Canada, très-petits mais résistants, qui ont beaucoup perdu de leur bonté primitive par suite du peu de soin apporté aux accouplements et des mauvais croisements auxquels on les a soumis.

Dans le nord-est des Etats-Unis, on ne fait guère que le cheval " de harnais, " c'est-à-dire que si tous les produits sont dès leur jeune âge dressés à tirer, ils ne sont montés que pour aller à l'abreuvoir, ou à la promenade. Mais ils ont cependant l'habitude de porter l'homme, et comme ils sont doux, faciles, et d'un bon caractère, leur éducation à la selle se fait d'autant plus vite, si besoin est, que beaucoup d'entre eux y sont propres par leur conformation.

Le voisinage du Canada, et le séjour prolongé des anglais dans la Nouvelle-Angleterre, ont infusé dans les espèces locales des trois états du nord-est, (Maine, New-Hampshire et Vermont,) une proportion considérable de sang anglais. De plus, les excellents étalons qui y ont fait la monte à diverses époques, depuis un siècle environ, y ont créé des *familles* dirigées par le nom du reproducteur célèbre dont elles possèdent et perpétuent certaines qualités distinctives.

C'est ainsi que dans le Maine, les fils ou descendants de *Knox* sont cités comme les meilleurs chevaux du pays : dans le New-Hampshire, ce sont ceux de *Taggart* (nom du propriétaire), et *Abdallah* ; dans le Vermont les *Morgan* sont les plus estimés avec les *Black Hawk* et les *Lambert*. Black Hawk était un descendant de Morgan et vient de mourir à Montréal à l'âge de 38 ans.

Les chevaux du Maine n'ont pas de type unique. Les uns sont très grands et lourds, ont un devant généralement satisfaisant, de la branche, de la profondeur de poitrine les coudes bien ouverts et d'assez bons membres antérieurs, avec un rein peu musclé et mal attaché, une croupe courte et avalée, et une arrière-main commune manquant de puissance. Mais c'est le petit nombre.

Les autres—en majorité—sont plutôt petits ; (1m. 50 à 55), forts, résistants, et sont tous faits au harnais dès leur plus jeune âge. Ils sont bien roulés ont un bon devant, de belles épaules, l'encolure bien greffée ; mais ils pèchent aussi par la croupe et par le rein, quoique ces défectuosités y soient moins sensibles que chez les grands.

Il y a dans le Maine un nombre assez considérable de chevaux noirs ou bai-bruns et aussi beaucoup de rouans ou de gris ; mais ces deux dernières robes sont souvent foncées.

Le New Hampshire produit peu et les chevaux qui y naissent tiennent comme conformation de leurs voisins du Maine et de ceux du Vermont. Il n'y a donc pas lieu d'en donner une description particulière.

Dans le Vermont, il se fait beaucoup *d'excellents* chevaux, rustiques, infatigables, et c'est, parait-il, vers le nord de cet état que sont les meilleurs. Il s'y rencontre plusieurs types différents. Un certain nombre d'entre eux se *rapprochent* comme conformation des mauvais trotteurs à " sang froid. " Ils sont assez grands, enlevés, un peu étroits de partout, plongés, avec un rein trop long et mal attaché et des jarrets clos, mais il n'en ont pas moins de l'énergie et des allures. La plupart sont au contraire assez petits (1m. 50 à 55), près de terre, un peu courts d'encolure, mais bien ouverts, puissants dans leur croupe ; ils ont de bonnes épaules, des membres et des allures. La ligne de dessus est assez pure quoique un peu plongée, mais il y a du muscle partout. Les *Morgan* se rapprochent de ce type Quant aux *Lambert*, ils ont des lignes plus longues, et accusent plus de sang, tout en ayant de bons membres et de la résistance. Ils sont plus faits en chevaux de selle que les autres. Mais on dit que les *Morgan* croisés avec les *Black Hawk* font les meilleurs produits de cette région.

Dans l'état de New-York on rencontre aussi beaucoup de bons chevaux, mais c'est plutot vers le nord-ouest et l'ouest. Parmi les meilleurs on distingue les *Champion*, dont les croisements avec les *Morgan*, forment d'excellents produits. Tout en étant fort rustiques et fort résistants, les chevaux de cette dernière région sont, quelquefois plus près du sang que ceux des trois états du nord. Ils ont alors plus de longueurs que dans le Vermont et plus de taille.

La Pennsylvanie est très-riche en chevaux, et c'est dans la vallée, et le voisinage de la rivière Allèghany, que se trouvent les mieux appropriés au service de la selle. Ils ont du gros et sont très-résistants. Mais ils sont en général communs et manquent d'espèce. Ils ont de bons pieds parceque, n'étant presque jamais ferrés chez les fermiers, leur corne acquiert ainsi une grande dureté.

Dans l'Ohio, le Michigan et l'Indiana, la production se ressemble beaucoup, quoique dans l'Indiana elle soit plutôt inférieure comme qualité à ce qu'elle est dans les deux autres états. Il s'y trouve cependant une famille estimée, celle des *Blue bull* (près de Rushville).

FAVEROT DE KERBRECH.

*(A continuer.)*

## Un prince-saltimbanque.

On raconte une amusante anecdote dont le Prince Paul Demidoff, en sa jeunesse, fut le héros :

Un été, au mois de juillet, par une très forte chaleur, il affréta pour son compte un grand bateau à vapeur qui faisait le service sur la Seine, de Paris au Havre. A l'heure dite, ses compagnons de voyage embarquèrent. Il fut convenu qu'on ferait escale à Mantes, aux Andelys et à Rouen avec séjour. On ne s'embarquait pas sans biscuits. Il y avait à bord des vins fins et des liqueurs, puis des victuailles de toute sorte, deux cuisiniers et quatre valets de pied.

On commença par déjeuner. Le repas fut très gai...

Mais dans ce bateau il faisait une chaleur atroce. Quelques-uns des passagers, n'y tenant plus, s'avisèrent de piquer des têtes dans la Seine. Ce bruit réveilla en sursaut ceux qui dormaient et qui furent un instant effrayés.

On se remit en marche, et le voyage s'effectua sans incident. Mais il ne devait pas en être ainsi à l'entrée dans le port du Havre.

Au moment de l'arrivée, le bateau salua de quelques coups de canon le pavillon de la jetée, et tous les passagers se groupèrent sur le pont. Au milieu d'eux se trouvait Demidoff, qui avait eu l'idée d'endosser un magnifique costume de chef circassien orné de galons d'or et de fourrures. Il produisit beaucoup d'effet sur la population du Havre, qui s'assemblait sur les quais.

Quand il voulut mettre pied à terre, un bon gendarme lui demanda ses papiers, le prenant pour un saltimbanque venant avec sa troupe de la foire de Caen. Il le sommait de montrer sa permission. Aussitôt un des passagers courut à la sous-préfecture expliquer ce malentendu à M. le vicomte Lepic, alors sous-préfet du Havre, qui était précisément l'ami de ces prétendus saltimbanques. Le vicomte Lepic rassura le gendarme, et Demidoff fut libre. On se répandit dans la ville, et on s'y amusa si peu que le lendemain tout le monde partit par un train spécial pour Paris.

## QUESTIONS ET REPONSES.

M. ALFRED, B., à OTTAWA.—Il est nécessaire, absolument, que vous consultiez un avocat à propos de l'affaire dont vous nous entretenez.

Q.—N'est-il pas vrai que dans la haute société, en France ou du moins à Paris, on a l'habitude de ne faire des invitations que pour la signature d'un contrat de mariage ? quel est le cérémonial en usage pour la signature du contrat ?

R.—C'est devenu, en effet, un usage, de donner le soir de la signature du contrat, la fête que l'on réservait pour le jour du mariage ; c'est un usage agréable pour les jeunes mariés, qui sont ainsi délivrés d'une véritable corvée. Au repas qui suit, sont invités le notaire, les témoins et les familles des deux côtés ; il y a aussi parfois un petit bal qui n'est qu'un motif à présentations réciproques. Le jour de la célébration à l'église, il n'y a pas d'autre fête que la cérémonie religieuse.

Le contrat, préparé à l'avance, est lu après le dîner par les notaires, les parents et les futurs époux qui passent à cet effet dans une pièce voisine. Puis, ils reviennent au salon pour le signer. Le jeune homme se lève, s'incline devant sa fiancée et signe ; puis, il lui offre la plume que celle-ci passe à sa future belle-mère, laquelle la passe à son tour à la mère de la fiancée ; les pères signent ensuite et enfin toutes les personnes présentes par rang d'âge. S'il y a bal, la jeune fille danse d'abord avec son fiancé ; mais sa seconde danse, un quadrille d'ordinaire, appartient de droit au notaire, sans doute pour remplacer l'ancien usage qui l'autorisait à embrasser la fiancée après la signature du contrat. Quelques notaires parisiens peu soucieux des privilèges de la corporation, semblent, en effet, avoir abandonné, un usage, que nos notaires canadiens ne laisseront pas, eux, tombé en désuétude.

Q.—Quel est l'âge de M. Grévy, et à quelle date doit-il cesser d'être Président de la République française ?

R.—M. Grévy a 78 ans et ses fonctions prennent fin en janvier 1886. Il peut être réélu.

Q.—Dans quel ordre les divers membres de la famille doivent-ils figurer dans les lettres de faire part et d'invitation à un enterrement ?

R.—On énumère les parents vivants dans l'ordre suivant : la veuve, les enfants, les pères et mères, aïeuls, frères et sœurs, et beaux-frères et belles-sœurs par alliance, avec leurs enfants, puis oncles et tantes, neveux et nièces, cousins et cousines.

Q.—Les Français habitant le Canada, sont-ils tenu d'aller faire leur service militaire en France ?

R.—La loi sur le recrutement est formelle à cet égard, et ne souffre aucune exception ; s'ils ne se présentent pas, ils sont déclarés insoumis, et, comme tels, passibles des peines édictées par le code militaire.

Mais l'application de cette loi est tempérée par des amnisties, ou des grâces accordées individuellement.

Plusieurs chambres de commerce, invoquant la nécessité de favoriser l'établissement des Français à l'étranger, se sont efforcées à plusieurs reprises, et notamment l'année dernière, de faire dispenser des obligations militaires les jeunes gens fixés depuis longtemps dans des pays situés hors de l'Europe. Mais leurs demandes ont toujours été repoussées par le ministre de la guerre et le parlement.

Toutefois, il n'y a pas d'exemple que la loi ait été appliquée dans toute sa rigueur, aux insoumis de cette catégorie qui ont adressé des demandes d'amnistie appuyées de raisons valables.

Nous savons même que l'année dernière, un Français établi au Canada, qui avait été arrêté comme insoumis à Paris, fut l'objet d'une mise en liberté, accordée à titre exceptionnel, à la demande du représentant du Canada.

## LES HEURES DE LOISIRS.

AVIS IMPORTANT—*Prière d'adresser les solutions et envois relatifs à cette colonne comme suit : " Les Heures de Loisir," bureau de* LA PRESSE, *rue Notre-Dame, Montréal.*

### No. 167.—RÉCRÉATION MUSICALE.

*(Sonnet)*

J'écris ces vers au pied d'un castel vermoulu :
" Sept notes de musique ; on ajoute à chacune
Une lettre et l'on a sept mots sans peine aucune,
Ces lettres font de Perse un livre beaucoup lu."

Là, j'écoute chanter le moineau franc goulu,
S'il se tait, l'alouette abrège la lacune,
Et loin des tourbillons je pense, sans rancune,
A celle que j'aimais et qui n'a pas voulu..,

Ma rêverie alors, prenant des ailes grises
Passe sur les grands bois témoins des sourdes crises
Du chêne ce géant, du zéphir ce lutin,

Et, légère, montant vers quelque cime alpestre,
Va retrouver aux cieux un souvenir lointain !
"Hein, comme c'est tapé, dirait Armand Silvestre."

### No. 168.—MÉTAGRAMME-DEVINETTE

Pauvre petite fleur que ce matin l'aurore
A fait éclore
XXXXXXXX
Ce soir, le crépuscule, en glaçant l'atmosphère,
Viendra te faire
XXXXXXXX !
Ainsi mon espérance à chaque aube naissante
Resplandissante
Et mon cœur est
Et vers chaque déclin, par un triste mystère,
Pâlit, s'altère
Et disparait.

### No. 169.—PROBLÈME AMUSANT.

Au temps joyeux de mon enfance,
Un digne magister, fort savant, sur ma foi,
Voulant éprouver ma science
Me posa ce problème en simple prose, et moi
Je vais, fort de ma souvenance,
Vous le narrer en vers : Prenez un escargot
Prêt à gravir une muraille.
(Le dit mur mesurant quinze mètres de haut.)
Lentement l'animal travaille
A grimper au sommet. Il monte chaque jour
Trois mètres, puis (sot qui le raille !)
Il en redescend deux : ce qui, sans nul détour,
Dit assez qu'il ne fait qu'un mètre !
Ceci posé, combien de temps lui faudra-t-il
Ou mieux, que de jours doit-il mettre
Pour parvenir au faite ? A ton esprit subtil
J'ai voulu, cher lecteur, soumettre
Sans piège, ce calcul ; Sache en trouver le fil !

M. S. T.

### No. 170.—ANAGRAMME.

Si du pitre de la foire
Je n'étais l'affublement,
Je serais, veuillez m'en croire,
D'un potage l'élément.
Donc, lecteur, par un costume
Instruit de mon premier nom,
Tu devras par un légume
T'assurer de mon second.

M. ROY.

### No 171.—CHARADES.

On trouve mon Premier, lecteur, dans la musique,
Mon Deuxième, souvent signifie un refus,
Mon Entier, composé de différents tissus,
Sert, quand il officie, à l'ecclésiastique.

### No 172.

Le Premier, qu'a prôné plus d'un docteur habile,
N'est pas tant un spectacle admirable à nos yeux,
Que pour les gens d'une santé débile,
Un excellent moyen pour obtenir le Deux.
Le Tout, si l'on en croit la fable,
Etait chargé de maintes missions ;
On l'employait souvent à des commissions
Qui n'avaient pas un but bien avouable.

### No. 173.—DEVINETTE.

Dans une chambre, quatre chats ; dans chaque coin, un chat ; en face de chaque chat, un chat ; sur chaque queue de chat, un chat.
Combien en tout ?

### No. 174.—ENIGME-SONNET.

Sans avoir de l'éclair les lignes magistrales,
Je creuse comme lui de sinistre sillons :
Sur tout être vivant, homme, bête, oisillons,
Je fais avec fracas des rafles sépulcrales.

Parfois me contournant en savantes spirales
Je deviens tour à tour arbre, fleur, papillons,
Et sous l'habile effort d'artistes tâtillons
J'encadre du passé les dates sculpturales,

Vous connaissez enfin sous un nom virginal,
Lecteurs, ce grand esprit, ce sphinx original
Dont les mâles accents nous laissent si perplexes !

Si je pouvais un jour sans paraître indiscret
Connaître son vrai nom !.. Bah ! qu'importent les sexes !
C'est notre maître à tous, voilà tout le secret.

### No. 175.—MOT CARRÉ DOUBLE.

Mon Premier est un lent poison.
Jadis mon Deux fut un grand maître.
Mon Troisième est pour la maison
Le verbe qui la fera naître.

Evitez les entraînements
De la Bourse et mon Quatrième.
Je vous préviens que mon Cinquième
Est un de nos départements.

Mais je n'étonnerai personne
En disant qu'un second carré
Près de ce carré-ci vous donne
Cinq termes, nombre consacré :

Aux marais salants nécessaire.
Immense cri réprobateur.
Ville ancienne. Discours flatteur
Et qui, dès lors, sait toujours plaire.

Puis ce que les cochers ont tous...
Une croix enfin reste à lire :
Les lectrices sauront nous dire
Lecteurs, que ça n'est pas pour nous.

UN ASTRE.

### SOLUTIONS

*Des problèmes qui ont paru le 14 février :*

No. 156.—

```
          F R A I
E         R O I
N E       A I
E V E     I
S E N É   C H A L E
          H   F I L
        J E     F A
      J E U       H
    H E U R
```

No. 157.—Les mots sont : Chaine et Haine.
No. 158.—Le mot est : Vol-age.
No. 159.—Le mot est : Thé-âtre.
No. 160.—Les mots sont : Tranche et Chantre.
No. 161.—Le mot est : Pipe.
No. 162.—Les mots sont : Elan, Merlan et Milan.
No. 163.—La lune.
No. 164.—Un nombre impair.
No. 165.—Le mot est : Gaz-elle.
No. 166.—

| | |
|---|---|
| Siaste.......... | Maitresse. |
| Gite.......... | Magister. |
| Ame.......... | Marasme. |
| Case.......... | Massacre. |
| Mais.......... | Ramassis. |
| Oie.......... | Armoise. |
| Net.......... | Sarment. |
| Quine.......... | Marasquin. |
| Adele.......... | Esméralda. |

### Ont Deviné :

J. Belleau, Saint-Hyacinthe ; Mlle A. Govette, Montréal ; S. Turcot, Sainte-Anne ; Sphinx, Montréal ; H. Saucisse, Winnipeg ; Arthur Lemieux, Saint-Henri ; Mlle Laura Duveau, Montréal ; Dame Antoine Grandjon, Montréal ; Edouard Lavallée, Sherbrooke ; Isaie Francœur, Montréal.

# L'ECHO
—DU—
# COMMERCE

REVUE HEBDOMADAIRE

—DU—

Commerce, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances

MONTRÉAL 21 FÉVRIER 1885.

## Les Agences Mercantiles.

Les agences mercantiles sont généralement inutiles et on peut dire avec raison qu'elles sont souvent dangereuses. Elles sont inutiles parce que les renseignements qu'elles donnent reposent, la plupart du temps, sur des bases erronnées et que ces renseignements, même lorsqu'ils sont exacts à une certaine époque, sont presque toujours complètement faux au lendemain du jour où ils ont été fournis.

Les cotes commerciales ne peuvent être obtenues qu'avec l'aide du commerçant coté. On se rend chez lui, on l'interroge, on lui demande quelques indications sur sa solvabilité, sa position, son chiffre d'affaires, son capital, et ces données fournies par les intéressés mêmes, sont celles qui servent de bases aux livres qui sont distribués aux abonnés, pour leur plus grand malheur.

Franchement que peut-on attendre d'un tel système? Rien, et il faut reconnaître que les commerçants, les industriels et les banquiers qui basent la plus petite de leurs opérations sur de telles références sont plus à blâmer qu'à plaindre lorsqu'ils en sont victimes.

Les négociants honnêtes, qui font loyalement, leurs affaires qui sont sûrs de leur position, ne permettent jamais à ces agences d'intervenir dans leurs opérations. Ils refusent carrément et avec indignation toutes demandes de renseignement et se soucient fort peu et de la manière dont ils sont cotés et de celle dont leurs clients le sont.

Restent les autres ; c'est-à-dire ceux qui ont besoin d'inspirer la confiance, ceux qui n'ayant ni le capital ni l'habilité nécessaires à l'établissement d'une bonne maison de commerce ont besoin que d'autres chantent leur mérite et leur force près de leurs créanciers.

Si les agences mercantiles pouvaient prévenir les faillites, avertir les commerçants des chûtes prochaines, renseigner en temps les vendeurs sur la position des acheteurs, nous comprendrions la nécessité de leur existence. Mais, comme elles ne remplissent aucune de ces conditions, et qu'elles ne peuvent que créer et entretenir une confiance factice et dangereuse, nous ne pouvons nous expliquer leur utilité et le soutien qu'elles trouvent près de nos maisons de gros et de nos banques.

En dehors d'une statistique plus ou moins juste du nombre des faillites, en dehors des renseignements concernant le passif et l'actif de ces faillites, nous ne voyons pas quels services ces agences ont rendus et peuvent rendre aux commerçants.

Ces statistiques mêmes sont leur condamnation ; car 99 fois sur 100 les faillis sont cotés d'une manière très avantageuse par les agences.

Mais cette inutilité des agences mercantiles constitue le coté le moins dangereux de leurs opérations. Si certaines agences se contentent de fournir à leurs clients des renseignements sans valeur, mais obtenus avec une certaine bonne foi et fournis de même, il faut reconnaître que d'autres ont laissé de côté toute bonne foi possible et n'opèrent qu'avec le cynisme le plus révoltant, en vue des bénéfices qu'elles peuvent retirer du chantage le plus éhonté qui ait encore été pratiqué parmi nous.

Ce que nous avançons là, n'est une nouveauté pour personne. Les maisons de gros, les fabricants, les banques savent parfaitement bien comment et à quels prix s'obtiennent certaines cotes. Ils savent que grâce a un abonnement plus élevé, on entre dans la classe des *abonnés privilégiés*, c'est-à-dire de ceux que l'on cote comme ils le désirent, sur lesquels on fournit les renseignements les plus satisfaisants, dont on vante et l'habilité et l'honnêteté et les ressources, jusqu'au jour où on enrégistre, sans la moindre honte leur chûte, leur faillite et leurs agissements frauduleux.

Par contre ces agences qui sont tout à la disposition de ceux qui les paient pour les soutenir, sont sans merci pour ceux qui ont assez de force et assez de dignité pour refuser leurs services.

Les détaillants qui ne veulent on ne peuvent souscrire aux conditions onéreuses faites par ces officines de délation, sont en butte a toutes les calomnies possibles. On fournit sur eux les renseignements les plus décourageants ; on leur fait fermer tout crédit ; on crée autour d'eux une méfiance sous laquelle ils sont forcés de succomber.

Le but de ces institutions malfaisantes—nous parlons de celles qui espèrent comme nous venons de le dire—est de faire accorder du crédit aux gens qui n'en sont pas dignes et d'en ruiner d'autres qui, sans elles, auraient pu réussir et prospérer.

Le mal est facile à détruire, il suffit pour le faire disparaître que nos commerçants et nos banques suppriment tout support a ces agences et n'ajoutent aucune foi à leurs renseignements.

Ces agences disparues on verra diminuer le nombre des faillites et celui de ces marchands qui ne s'établissent qu'en vue de ce que peut rapporter une banqueroute bien préparée ; et on constatera l'augmentation des négociants honnêtes et prudents pour lesquels une suspension de paiement est toujours un malheur quand ce n'est pas un déshonneur.

## Les droits sur la farine.

Une des questions les plus importantes qui doivent être étudiées et résolues par la Chambre fédérale est certainement celle se rapportant aux droits de douane, imposés sur la farine américaine.

Malheureusement il est à craindre que cette question ne soit traitée au point de vue politique au bien de l'être purement et simplement au point de vue économique.

On cherche à déplacer cette question et a la porter sur le terrain des intérêts particulières des différentes provinces, au lieu d'envisager l'intérêt général du pays.

Faire miroiter aux yeux du public et des électeurs les chiffres provenant de telle ou telle importation; baser des raisonnements sur les sommes payées sur tel ou tel produit par telle ou telle province, c'est poser à nouveau, au point de vue économique, la question de la fédération canadienne.

Les intérêts des diverses parties d'un pays comme le nôtre, allant de l'Atlantique au Pacifique, sont évidemment différents et ne peuvent se concilier qu'au moyen de concessions mutuelles.

Si les Provinces Maritimes se plaignent des droits qu'elles ont à payer sur la farine, elles donnent le droit aux autres provinces de réclamer contre le droit imposé sur les charbons bitumineux. Si la province de Québec se plaint également de ces droits, elle autorisera la province d'Ontario à protester contre les droits imposés sur le porc et les viandes, par exemple, sous prétexte que cette province a importé, en 1883-84, pour une valeur de $685,062 de ces produits, alors que Québec n'en a importé que pour $267,012.

Le tarif ne peut être établi qu'au point de vue des intérêts généraux du pays ; et il est évident que chaque province peut y trouver matière à critique, si elle ne veut examiner que les côtés qui lui sont défavorables, en laissant dans l'ombre tous les avantages qu'elle peut en tirer.

La question soulevée par les meuniers est bien simple ; ils disent : les droits imposés sur le blé et sur la farine ne sont pas en harmonie, et alors que chaque baril de farine importé paie 50c, nous devons payer 75c de droits sur la quantité de blé nécessaire à produire ce même baril de farine.

Il faut donc, pour rétablir la balance, augmenter les droits sur la farine ou diminuer ceux sur le blé.

Cette dernière mesure, qui semble la plus logique, est pourtant pleine de menaces pour l'avenir.

Il faut bien se persuader que nous ne sommes pas dans nos relations commerciales avec les Etats-Unis, dans les conditions économiques ordinaires, et que les raisonnements, bons avec les autres pays, n'ont aucune valeur lorsqu'ils sont appliqués à nos voisins.

Les Américains, grâce à leur tarif élevé, se sont créés un marché intérieur leur donnant des profits considérables et leur permettant de jeter leur surplus sur les marchés étrangers à des prix contre lesquels les fabricants étrangers ne peuvent lutter.

C'est contre cette tendance que le tarif actuel tend à réagir, en imposant les droits non sur la valeur facturée des produits américains importés, mais bien sur la valeur réelle de ces produits sur les marchés des Etats-Unis.

L'augmentation des importations de la farine américaine au Canada, pendant ces dernières années, est le résultat d'une pareille politique. Les meuniers américains tirent des deux tiers de leurs blés une farine supérieure "Patents," qu'ils placent facilement, avec de beaux bénéfices, sur leurs marchés intérieurs, et ils écoulent n'importe àquel prix, au Canada, n'en n'ayant pas le placement aux Etats-Unis, les farines de basse qualité produites avec le tiers restant de la mouture.

A ces conditions défavorables, viennent s'ajouter les différences du frêt, qui est d'autant plus avantageux pour l'expéditeur que les distances sont plus grandes, et n'est imposé, que sur 196 lbs. de farine, alors qu'il porte sur 300 lbs. de grains.

Pour nous, la question est bien simple ; il faut abandonner le système actuel et protéger d'une manière quelconque les meuniers et les cultivateurs.

Si l'on consulte le tableau suivant, donnant le mouvement des importations de farines américaines au Canada, et celui des exportations de farines faites par les ports canadiens, on se convaincra du mal causé par les dispositions actuelles du tarif douanier :

| | IMPORTATIONS. | EXPORTATIONS. Produits du Canada. | Produits américains. |
|---|---|---|---|
| | Barils. | Barils. | Barils. |
| 1879 | 22,000 | 574,947 | 5,829 |
| 1880 | 111,000 | 544,597 | 16,863 |
| 1881 | 234,000 | 439,728 | 61,727 |
| 1882 | 198,000 | 409,739 | 31,380 |
| 1883 | 299,000 | 489,046 | 37,294 |
| 1884 | 563,000 | 197,389 | 87,115 |

Si l'on prend les chiffres des deux années extrêmes, on trouvera que nos importations se sont élevées de 22,000 barils à 563,000 et que nos exportations ont baissé de 574,947 à 197,889, soit une différence de production, pour le pays de 917,548 de barils, représentant environ 4,500,000 de minots de blé, ou a peu près une quantité égale à celle exportée pendant les meilleures années.

Une preuve à ajouter a celle que nous venons de donner de la démoralisation dans laquelle se trouve l'industrie de la meunerie, c'est que l'exportation, en transit, de la farine américaine qui était en 1879 de 1 p. c. des quantités canadiennes exportées, a presque constamment augmenté alors que la notre diminuait, et qu'en 1884 le transit américain représentait 45 p. c., de l'exportation des produits du Canada.

L'importation des farines américaines menace réellement les agriculteurs canadiens, c'est-à-dire l'une des forces vives du pays, et à ce point de vue seul, elle doit être entravée sinon arrêtée.

Quand à la crainte émise par quelques journaux, de voir hausser le prix du pain, nous croyons fermement qu'elle est exagérée. La concurrence que se feront les meuniers sera suffisante pour maintenir les prix à des cours réguliers ; Au surplus, le pain n'est pas actuellement à meilleur marché qu'il était, lorsque la farine valait de 50 c. à $1 de plus qu'aujourd'hui

## Ventes par les Shérifs dans la province de Québec.

DURANT LE MOIS DE MARS 1885.

2 mars.—Michel Agen vs Thomas Agen.—Une terre avec bâtisses et dépendances, Côte Saint Amédée dans la province de Ste Angélique comté d'Ottawa. Vente à Ste Angélique le 2 à 10 heures.

—Charles Brown Wright vs John Black.—Des emplacements avec bâtisses à Hull. Vente à Hull le 2 à 11 heures.

3.—John O'Farrell vs John Simskinss.—Un lot de terre au township de Leeds, comté de Mégantic. Vente à Inverness le 3 à 10 heures.

—Alexander Baptiste vs Thomas Guimond.—Un terrain à Saint Etienne des Grès comté de Saint Maurice. Vente à Trois-Rivières le 3 à 10 heures.

4.—Pierre Charles Robert Lindsay vs Frederic Lavoie. Un lot de terre au Canton de Signay district de Chicoutimi. Vente a Chicoutimi le 4 à 10 heures.

—Les syndics de la paroisse de Notre Dame des sept douleurs vs Maxime Marquis. Un lot de terre avec bâtisses à Notre Dame des Sept Douleurs district de Kamouraska. Vente à Notre-Dame des Sept-Douleurs le 4 à 11 heures.

—La cité de Montréal vs George S. Cook. Un lot de terre avec bâtisses, rue Saint Antoine, quartier Saint-Antoine. Vente à Montréal, le 4, à 10 heures.

—Dame Henriette C. Chaffers vs Janvier Lamoureux. Un lot de terre avec maison, boutique de forge, rue Wolfe, quartier St. Jacques. Vente à Montréal, le 4, à 11 heures.

—Dame Ann Shaw Low vs Dame Ann Bain. Cinq lots de terre, avec une maison et une boutique de charpentier rues Sainte Catherine, Sherbrooke, Crescent, Lamontagne, Montréal. Vente à Montréal, le 4, à 2 heures.

—La corporation de la cité de Québec vs Alexandre Baribeau. Un lot de terre, rue Prince-Edouard, quartier Saint-Roch, en la cité de Québec. Vente a Québec, le 4, à 10 heures.

—George Reed vs Eugène Lemieux. Trois lots de terre, au canton de Bolton. Vente à Knowlton, le 4, à 11 heures.

5—Dame Ann Rebecca Gale.—Des lots de terre à Hochelaga. Vente à Montréal le 5, à 10 heures.

—L'honorable Henri Gustave Joly vs Léon Boisvert.—Un lot de terre à Saint-Edouard de Lotbinière. Vente a Saint-Edouard de Lotbinière le 5, à 10 heures.

—La corporation de la cité de Québec vs Margaret Gilloran.—Vingt lots de terre avec bâtisses et quais, rue Saint-Paul, Sous le Cap, Leadenhall et Saint-Pierre et Sault au Matelot, Québec. Vente à Québec le 5, à 10 heures.

—Elie Viger et John Viger vs Léandre Foisy.—Une terre avec bâtisses à Saint-Pie, district de Saint-Hyacinthe. Vente à Saint-Pie le 5, à 1 heure.

6—Damase Pageot vs le Révérend James Neville.—Deux lots de terre avec maisons, etc., à Saint Sylvestre, district de Québec. Vente é Saint Sylvestre le 6, à 10 heures.

—Hiram Davis vs Herbert A. Standish.—Deux lots de terre avec bâtisses et améliorations faites au canton de Barnston, district de Saint-François. Vente à Stanstead Plain, le 6 à 11 heures.

7.—La corporation de la cité de Québec vs Gabriel Blouin.—Un lot de terre avec bâtisses, ruelle Parke, quartier Saint-Roch, Québec. Vente à Québec, le 7 à 10 heures.

8.—Peter Paterson et al vs Siméon Mercier.—Un lot de terre au township de Stanfold. Vente à Arthabaskaville, le 8 à 10 heures.

—La corporation de la cité de Québec vs Achille Terriol Fleury.—Un lot de terre avec bâtisses, rue Saint-Jean, quartier Saint Louis, Québec. Vente à Québec, le 8 à 10 heures.

10—Louis Hébert vs George Hébert.—Une terre avec maison, grange, etc., à Ste Marie de la Beauce. Vente à Sainte-Marie de Beauce, le 10 à 11 heures.

11.—Pierre Celestin Dumontier vs Leger Veuilleux. — Une terre au township de Tring, comté de Beauce. Vente à Saint-François de la Beauce le 11 à 11 heures.

—Jean Baptiste Rivard vs Henri Roy dit Desjardins.—Un demi lot avec bâtisse au township Demers, comté de Timis-couta. Vente à l'Isle Verte le 11 à 10 heures.

—Eugène U. Piché vs George Demers.—Une terre en bois debout à Saint Bruno. Vente à Saint Bruno le 11 à 11 heures.

—Messieurs Girouard et McGibbon vs Joseph Lapointe.—Un lot de terre avec une maison en bois à deux étages en la ville de Saint Henri. Vente à Montréal le 11 à 10 heures.

—Patrick Moynaugh vs Dame Jessie Kerby.—Un lot de terre dans le quartier Ouest de la cité de Montréal, le dit lot formant le coin nord des rues McGill et St. Paul, avec un magasin en pierre de taille à trois étages sur la rue St. Paul, une maison à deux étages sur la rue St. Paul, deux petits magasins et une maison double, à trois étages sur la rue McGill, connue l'Hôtel Albion. Vente à Montréal le 11 à 11 heures.

—La compagnie de dépôt et de prêt du Canada vs Joseph Lemaitre.—Deux lots de terre avec maison et autres bâtisses à Saint Thomas de Pierreville. Vente à Saint-Thomas de Pierreville, le 11 à 11 heures.

—Lindor Ethier vs Emond alias Edmond Rouillard.—Un emplacement avec maison, une boutique et autres bâtisses à Saint-Thomas de Pierreville.—Vente à Saint-Thomas de Pierreville, le 11 à 10 heures.

—Basile Dufour vs Joseph Dufour.—Une terre avec bâtisses à Saint-Fidèle, district du Saguenay. Vente à Saint-Fidèle, le 11 à 10 heures.

—Thomas Morey, vs Weston T. Milliken.—Des lots de terre aux cantons de Weedon, Lingwick et Winslow, comté de Wolfe. Ventes à Ham Sud, le 11 à 11 h. et à Cookshire, le 13, à 11 heures.

12.—Robert McGinnins vs. — L'institut Canadien d'Iberville. Vente à Saint-Athanase, le 12 à 11 heures.

14.—Narcisse Papineau vs J. J. Kelly.—Un emplacement avec bâtisses en la ville de Sallaberry de Valleyfield. Vente à Sainte-Cécile le 14 à 1 heure.

—Octave Laurin vs Honoré de Repentigny et Louis Bertrand.—Un emplacement avec maison en briques et autres bâtisses à Saint-Stanislas de Kostka. Vente à Sainte-Cécile, le 14 à midi.

17.—La Banque Nationale vs la fabrique de tricot de Stanbridge.—Un lopin de terre au township de Stanbridge, district de Bedford. Vente à Bedford le 17 à 11 heures.

18.—La Banque du Peuple vs Armand Prévost.— Un emplacement avec maison dans le quartier Saint-Jacques, rue Berri, Montréal. Vente à Montréal, le 18 à 2 heures.

—Révérend Messire l'abbé Louis Etienne Avila Valois vs Esdras Hyacinthe Merrill et William Henry Merrill.—Un lot de terre avec maison, rue Notre-Dame, Montréal. Vente à Montréal le 18 à 10 heures.

—Les ecclésiastiques du séminaire de Saint-Sulpice de Montréal, réquérants la vente. Un morceau de terre à la Côte Saint-Luc, paroisse de Montréal. Vente à Montréal, le 18, à 11 heures.

—Dame Flora Gragie Topp Fisher vs David Douglass Young et Alexander Edgley. Deux lots de terre avec bâtisses à la petite rivière Saint-Charles, paroisse de Saint-Sauveur, Québec. Vente à Québec le 18, à 10 heures.

—Jules Chevalier vs James Allen. Un terrain avec un moulin à farine et à scie mû par la vapeur et par l'eau, avec engin et machineries, une maison et autres bâtisses à Saint-Robert, district de Richelieu, concession de la deuxième rivière du Pot-au-Beurre. Vente a Saint-Robert le 18, à 10 heures.

—Pierre Paul Martin vs O. Trottier. Un lot de terre avec maison, à Saint-Olivier de Garthby, district de Saint-François. Vente a Ham Sud le 18, à 11 heures.

—John Henry Wilson vs Napoléon Bertrand. Un lopin de terre avec maison, boutique et autres bâtisses, à Sainte-Marie de Monnoir. Vente à Sainte-Marie de Monnoir le 18, à 11 heures.

19—Joseph Mathieu vs Henry Bitter.—Un lot de terre avec bâtisse, rue Latourelle, quartier Saint Jean, Québec. Vente à Québec, le 19 à à 10 heures.

—Paul Chevalier vs Charles Coutu—Deux terrains avec maison et autre bâtisses, rues Saint Henri et William en la ville de Berthier. Vente à Berthier le 19 à 10 heures.

20—La Banque Union du Bas-Canada vs J. B. O. Dumond.—Un emplacement rue Bonaventure Trois-Rivières. Vente à Trois-Rivières, le 20 à 10 heures.

—Patrick Irish vs James Shea et Dame Anasthasia Irish—Un lot de terre avec bâtisses, paroisse Sainte Catherine comté de Portneuf. Vente à Sainte Catherine le 20 à 11 heures.

27—La corporation de la Cité de Québec vs Pierre Laroche—Un lot de terre avec maison rue Richmond quartier Saint Jean Québec. Vente à Québec le 27 à 10 heures.

—Edward Baring et Bertram W. Currie vs Noé Barbeau.—Un lot de terre avec bâtisses a la côte Saint Paul. Vente à Montréal le 27 à 10½ heures.

—Edward Baring et Bertram W. Currie, Napoléon Labonte, vs Sir Alexander T. Galt.—Un lot de terre en la paroisse Saint-Paul, rue Galt. Vente à Montréal le 27, à 10 heures.

— Laurent Gélineau vs Dame Mélanie Glenney.—Un emplacement avec une maison et autres bâtisses, rue Saint-André, Longueuil. Vente à Longueuil le 27, à 10 heures.

—Peters Cavers vs Samuel Moffat.—Une terre avec bâtisses à Saint-Jean-Chrysostôme.—Vente à Saint-Jean-Chrysostôme le 27, à 11½ heures.

28.—John Turner vs. Moïse Bérubé.—Deux lots de terre avec bâtisses, aux townships de Withworth et Armand, district de Kamouraska. Vente à Saint-Honoré, le 28, a dix heures.

30.—Bazile Carrière vs. Denis Paquette.—Deux lots de terre avec deux maisons, au canton de Hincks. Vente à Hull, le 30, à 10 heures.

—Romual Têtu vs Hypolite Morin.—Deux terres et un circuit de terre avec bâtisses à Saint François, district de Montmagny. Vente à Saint François de la Rivière du Sud le 30 à 10 heures et à 2 heures.

—Joseph Guillaume Paradis vs Joseph Auclaire et al.—4 lots de terre avec bâtisses à Saint Ambroise et à Charlesbourg, district de Québec. Vente à Charlesbourg le 30 à 10 heures et à Saint Ambroise le 30 à 2 heures.

## NOTES COMMERCIALES

—La Chambre de commerce de Winnipeg proteste dans son rapport pour l'année 1884 contre les taux de fret accordés par le Pacifique Canadien aux commerçants de l'Est qui expédient des marchandises à l'ouest de Winnipeg. Ce rapport traite aussi de plusieurs questions locales, et demande de l'adoption du système Torrens pour l'enregistrement des terres. Le rapport constate que de centre d'importations, Winnipeg devient rapidement un port d'exportations : Le mouvement du commerce a été comme suit en

| | 1883. | 1884. |
|---|---|---|
| Importations | $4,469,844 | $2,239,611 |
| Exportations | $ 584,049 | $ 979,719 |
| Nombre des faillites | 101 | 42 |
| Passif do | $1,750,000 | $ 504,758 |

Pendant l'année 1884, le Pacifique a transporté aux stations de la division Ouest 3,000,000 de minots de blé, 1,500,000 minots d'orge et d'avoine et 320,000 sacs de farine ; le Pacifique a également transporté pour l'exportation 1,200,000 minots de blé, 550,000 sacs d'orge et d'avoine et 50,000 sacs de farine.

—Les fabricants de chaussures de Québec sont très occupés et ont augmenté le le nombre ordinaire de leurs ouvriers.

—La *Commercial List*, de Boston dit avoir reçu des rapports indiquant une diminution dans le volume des transactions. Cette diminution est attribuée à l'état de la température et la confiance dans l'avenir de la saison est toujours aussi forte qu'il y a quelques semaines.

—Les députations se suivent à Ottawa.

Les épiciers en gros demandent que l'acte sur les boites de conserves ne soit pas appliqué aux importations européennes et que les réglements s'appliquant aux conserves canadiennes et américaines soient plus sévères.

Les marchands de ferronneries demandent également que la classification des produits fabriqués du fer, soit amendée, de façon à prévenir les évaluations inégales faites dans les différents ports du Canada.

Une députation a demandé au ministre des finances d'imposer un droit extra sur les produits importés fabriqués dans les prisons, spécialement en ce qui concerne la coutellerie et quincaillerie, et de permettre l'entrée en franchise des tôles d'acier importées pour la fabrication de la coutellerie au Canada.

## CHANGEMENTS COMMERCIAUX.

Messrs D. Nicholson et Cie., couvreurs à Montréal, ont dissous leur société ; les affaires seront continuées sous la même raison sociale par Helen Wright.

—Messrs Emile Poliwka et Cie., ont admis M. T. Bertrand en société ; les affaires seront continuées sous la même raison sociale.

—Messrs W. et R. Reardon, fabricants de balais, à Ottawa, ont dissous leur société, M. W. Reardon, continuera seul les affaires.

—Messrs McNaught & Lowe, bijoutiers en gros à Toronto, ont dissous leur société, M. W. K. McNaught se retire et les affaires seront continuées par M. W. G. H. Lowe, sous la raison sociale de W. G. H. Lowe & Co.

## DIFFICULTES COMMERCIALES.

—Godard & Elgie, fabricants et marchands de meubles à Toronto, offrent 55c., dans la piastre, à leurs créanciers.

—Stewart et Quinlan, contracteurs, Belleville, sont en difficultés.

—M. T. A. Bourke, marchand de nouveautés en détail à Windsor, Ontario, a suspendu ses paiements. Passif $14,000 : actif $12,000.

—F. Gatien, pharmacien à Granby, P. Q., offre 15 c., dans la piastre à ses créanciers.

—Wiggett brothers, brasseurs à Sherbrooke, P. Q., dont nous avons déjà annoncé la faillite, accusent un passif de $35,000 contre un actif d'environ $40,000.

—MM. Sicard et Lanthier, marchands de nouveautés, en détail, à Montréal, ont compromis avec leurs créanciers à 60 c. dans la piastre payables en 12 mois, sans garantie M. Lanthier s'est retiré de la société et M. J. B. Sicard, continue seul.

—MM. Turgeon et Labelle, marchands de nouveautés au village Saint-Jean-Baptiste ont dissous leur société ; M. T. Turgeon continue seul les affaires et a obtenu des créanciers de l'ancienne société une extension de temps de 12 mois.

—M. C. Lamoureux fabricant et marchand de meubles à Coaticook et Montréal a fait faillite. Cette faillite est causé dit-on par le récent incendie qui a eu lieu dans les magasins de Montréal, occupés par ce fabricant.

—M. Z. Simard, marchand général à Rimouski, a obtenu de ses créanciers une composition de 75c dans la piastre payable en 12 mois.

—M. Denis M. Charlebois, épicier d'Ottawa, est toujours en prison, sous capias; les affaires de ce monsieur paraissent assez embrouillées et passablement irregulières si on en juge d'après les allegations des créanciers qui l'ont fait arrêter.

—MM. J. L. Marcou & Cie, chapeliers à Montréal, sont en faillite.

—MM. R. Ramson & Cie, épiciers à Montréal ont fait cession de leurs biens, pour le bénéfice de leurs créanciers.

## REVUE DE LA SEMAINE.

### Finance.

Les opérations financières de la semaine n'offrent absolument rien d'intéressant à signaler. Le seul sujet qui ait préoccupé nos financiers a été la situation des banques au 31 janvier, publiée par la *Gazette Officielle* et dont nous donnons ci dessous un résumé :

Tableau comparé de la situation des banques au 31 Décembre 1884 et 31 Janvier 1885.

| PASSIF. | Janv. 1885. | Dec. 1884. |
|---|---|---|
| Billets en circulation | $29,680,046 | $31,935,933 |
| Dépôts du gouvernement fédéral | 3,557,128 | 4,625,625 |
| Dépôts en garantie | 585,424 | 705,114 |
| Dépôts du gouvernement provincial | 3,761,592 | 2,593,610 |
| Dépôts publics | 91,607,355 | 92,309,871 |
| Prêts des banques | 1,370,416 | 1,423,516 |
| Dû aux banques canadiennes | 1,371,034 | 1,074,534 |
| Dû aux banques aux Etats-Unis | 140,523 | 60,104 |
| Dû aux banques dans le Royaume-Uni | 659,829 | 339,654 |
| Autres dettes | 204,350 | 306,977 |
| Total du passif | $133,012,703 | $135,374,333 |
| **ACTIF.** | | |
| Espèces | 7,620,850 | 7,469,757 |
| Billets de la Puissance | 11,923,661 | 11,007,629 |
| Billets d'autres banques | 4,603,216 | 6,100,270 |
| Dû par banques canadiennes | 2,672,558 | 2,331,317 |
| Dû par banques aux Etats-Unis | 11,905,904 | 12,411,218 |
| Dû par banque dans le R. U | 4,061,046 | 5,118,914 |
| Bons du gouvernement fédéral | 1,198,805 | 1,405,436 |
| Valeurs étrangères | 1,781,574 | 1,612,986 |
| Prêts aux gouvernements | 2,287,423 | 2,368,331 |
| Prêts sur valeurs publiques | 11,310,296 | 11,929,656 |
| Prêts aux corporations municipales | 1,170,873 | 1,331,802 |
| Prêts aux corporations industrielles | 15,342,665 | 15,878,352 |
| Prêts à d'autres banques | 788,845 | 493,894 |
| Escomptes | 122,395,531 | 122,109,496 |
| do en souffrance non garantis | 3,536,565 | 3,091,519 |
| do garantis | 3,027,144 | 3,345,542 |
| Hypothèques, etc | 2,090,228 | 834,360 |
| Edifices de la banque | 3,198,559 | 3,188,745 |
| Autres actifs | 2,173,060 | 2,291,199 |
| Total | 213,088,903 | $215,787,512 |

Cette situation n'est pas des plus encourageantes, et elle indique une contraction de plus en plus grande du volume des transactions commerciales.

La circulation en dépit des sommes mises en mouvement par le Pacifique Canadien a encore diminué de décembre 1884 à janvier 1885, de $2,300,000. Pourtant il ne faut pas perdre de vue que cette circulation en janvier 1885 n'est que de $340,000 au-dessous de celle de janvier 1884, et que si l'on prend en considération la diminution de valeur de tous les produits bruts au manufacturiers en arrivera à conclure que cette circulation est réellement plus forte, au point de vue commercial, en 1885 qu'à la même époque en 1884.

Les réductions les plus saillantes et les plus regrettables ont eu lieu sur les dépôts publics, à demande ou à temps, qui pendant le dernier mois ont perdu $700,000 et sont environ de $6,000,000 au-dessous de janvier 1884. Les escomptes pendant les deux derniers mois ont peu varié, mais comparés à ceux de janvier 1884, ils ont diminué de $7,400,000. Les dettes en souffrance qui s'élèvent au 31 janvier 1885 à $6,530,000, offrent par contre une augmentations de $126,000 sur Decembre 1884 et une augmentation de $2,076,000 sur Janvier 1884.

La position n'est donc pas changée et nous pourrions répeter, pour la qualifier, nos observations des mois passés. De mois en mois, nous constatons une diminution de la circulation, des escomptes, de la balance en notre faveur à l'étranger et des dépôts, et cela avec une augmentation des dettes en souffrance et des capitaux disponibles et inoccupés. Il est certain qu'en dehors du malaise général dont le commerce souffre sur tous les marchés, nous sommes sous l'influence d'éléments dangereux qui nuisent à notre développement et à notre prospérité, et que le plus important de ces éléments est surement l'absence d'une loi de faillite.

La Bourse est toujours peu active et sans grand changement et les taux d'intérêts, d'escompte et de change, sans variations notables.

### Commerce.

Malgré le mauvais temps et l'arrêt des chemins de fer pendant quelques jours, la semaine a été assez active et on peut dire que le chiffre des affaires faites aujourd'hui pour la saison du printemps, est à peu près équivalent à celui fait l'an dernier, à pareille époque. La confiance dans la saison est assez bonne et les négociants étant toujours prudents, il faut espérer que notre commerce va enfin sortir de la gène et de l'inactivité dans lesquelles il se trouve depuis de si longs mois.

Les changements de prix ont été peu nombreux et on les trouvera en consultant nos prix courant.

EPICERIES.—Le marché est à peu près stationnaire, quant aux sucres, mais avec une légère tendance à la hausse. Les thés sont fermes, les Japon étant cotés de 18 à 20c. Les melasses, sirops et autres articles sont sans changements.

MARCHANDISES SÈCHES.—Les voyageurs sont revenus de leur tournée, avec des ordres assez satisfaisants, les cotons sont calmes mais soutenus et les paiements peu encourageants.

CUIRS, PEAUX, ETC. — Les stocks en cuirs et en peaux sont faibles, les réceptions peu abondantes et la demande étant assez active, les prix sont fermes et soutenues.

Les fabriques de chaussures sont en plein travail pour la plupart, et la saison de printemps se présente bien pour cette industrie.

FERS ET FERRONNERIES. — Les fers en gueuse sont toujours en demande et des ordres à livrer sont constamment reçus.

Les fers blancs sont actifs et quelques lots très importants de I. C. Charbon, ont été vendus de $4.20 à $4.25, livrés à Montréal.

Les autres branches du commerce, tout en montrant une reprise assez sérieuse des affaires, n'offrent rien de particulier à signaler.

### Marché aux vaches laitières.

Environ 30 vaches laitières ont été offertes, hier, au marché Viger, sur ce nombre un quart à peine pouvaient être classées comme animaux de choix. Les acheteurs étaient nombreux, mais les prix demandés étant assez élevés les ventes ont été lentes.

Une demi-douzaine de vaches, des meilleures, ont été vendues de $50 à $56 chacune une douzaine d'autres ont atteint de $35 à $45, et la balance de ce qui a été vendu a varié entre $28 à $30.

### Marché aux bestiaux.

La demande pour les animaux d'exportation est presque nulle, les prix sont cependant stationnaires de 4½ à 5½ la lb.

Au marché Viger, il a été reçu environ 200 bêtes à cornes, pour lesquelles la demande à été assez lourde. Les prix, poids vivants, ont été comme suit :

Animaux extra, 4½ à 4¾c ; do de bonne qualité, 4 à 4¼c ; do communs, 3 à 3½c ; Veaux, la pièce suivant la qualité, $2 à $8 ; Moutons, la lb., 3¾ à 4¼c ; Porcs, la lb., 5 à 5¾c.

### Marché au foin.

Les arrivages ayant été faibles par suite des récentes bourrasque, les prix sont devenus fermes et ont légerement haussé ; nous cotons suivant qualité de $6 à $9 par 100 bottes.

La paille est sans changement de $4 à $5 les 100 bottes.

## PRIX COURANT EN GROS

| ARTICLES | Prix en gros $ cts | $ cts |
|---|---|---|
| **Alcalis** | | |
| Potasse 1ère par 100 lbs | 3 55 | 3 60 |
| " 2eme " | 3 00 | 0 00 |
| Perlasse 1ère " | 5 00 | 0 00 |
| **Drogues et produits chimiques** | | |
| Alun .....p. 100 lbs. | 1 90 | 2 00 |
| Sel de soude " | 1 15 | 1 25 |
| Soda Ash " | 1 65 | 1 85 |
| Bic. de soude " | 2 50 | 2 60 |
| Soude caustique " | 2 62½ | 2 75 |
| Chir. de chaux " | 2 75 | 3 50 |
| Sel d'Epsom " | 1 25 | 1 40 |
| Couperose " | 1 00 | 1 10 |
| Souffre en canon " | 2 50 | 2 60 |
| Salpêtre .....par keg | 9 00 | 9 25 |
| Borax raffiné .....par lb. | 0 14 | 0 15 |
| Camphre améric " | 0 33 | 0 36 |
| Crême de tarte, xtls " | 0 36 | 0 38 |
| Crême " poudre " | 0 35 | 0 38 |
| Garance " | 0 11½ | 0 13 |
| Indigo madras " | 0 90 | 0 95 |
| Gomme arabique " | 0 30 | 0 50 |
| " adragante " | 0 50 | 0 80 |
| Ext de B. Campêche " | 0 09 | 0 10 |
| " " en boîte | 0 12½ | 0 14 |
| Suif. de cuivre .....par lb | 0 06 | 0 7½ |
| Pâte de réglisse " | 0 19 | 0 26 |
| Savon b. Marseilles " | 0 10 | 0 15 |
| Savon marbré " | 0 09 | 0 00 |
| Huile de ricin " | 0 09½ | 0 10 |
| **Combustibles** (Dans les clos) | | |
| Stove .....par 2000 lbs. | 6 00 | 0 00 |
| Nut " | 6 00 | 0 00 |
| Egg " | 5 75 | 0 00 |
| Furnace " | 5 75 | 0 00 |
| Scotch Grate " | 6 00 | 6 00 |
| " Steam par 2240 lbs | 5 25 | 5 40 |
| Lower Ports Steam " | 4 00 | 4 50 |
| Lump Lehigh " | 8 25 | 8 50 |
| Blacksmiths par 2000 " | 6 00 | 6 50 |
| Erable longue, par corde | 7 00 | 7 50 |
| Merisier " | 6 50 | 7 00 |
| Hêtre " | 6 00 | 6 50 |
| Erable tendre " | 6 50 | 7 00 |
| Tamarac " | 5 30 | 6 00 |
| Erable tendre " | 5 50 | 6 00 |
| mélangée | 3 30 | 4 50 |
| **Couleurs** | | |
| Blanc de Pl'b p. key 25 lbs | 1 75 | 2 00 |
| " No. 1 " | 1 50 | 1 75 |
| " No. 2 " | 1 25 | 1 50 |
| Blanc de Pl'b sec p. 100 lbs. | 5 50 | 6 00 |
| Litharge et minium " | 4 75 | 5 00 |
| Rouge de Vénise " | 1 25 | 2 00 |
| Ocre jaune " | 1 50 | 1 75 |
| Blanc Céruse " | 0 65 | 0 70 |
| Terre de Pipe " | 0 60 | 0 95 |
| Mastique " | 2 25 | 2 75 |
| **Cuirs et peaux** | | |
| Cuir à sem. No.1 B.A. p. lb. | 0 25 | 0 26 |
| Cuir à sem. No.2 B.A. " | 0 22 | 0 23 |
| Cuir Buffalo No. 1 .. p. lb. | 0 22 | 0 23 |
| Cuir Buffalo No. 2 " | 0 20 | 0 21 |
| Slaughter No 1 " | 0 25 | 0 27 |
| Harnais " | 0 27 | 0 33 |
| Vache cirée mince " | 0 35 | 0 36 |
| " forte " | 0 32 | 0 33 |
| Vache sur le grain " | 0 35 | 0 37 |
| " grain écossais " | 0 35 | 0 37 |
| Taure française " | 0 85 | 0 95 |
| " anglaise " | 0 60 | 0 75 |
| " canadienne " | 0 45 | 0 60 |
| Veau canadien " | 0 65 | 0 75 |
| " français " | 1 10 | 1 40 |
| Vache fendue moy " | 0 24 | 0 30 |
| " " forte " | 0 22 | 0 25 |
| " " petite " | 0 20 | 0 23 |
| Car ton cuir canadien " | 0 12 | 0 14 |
| Cuir verni grainé p. pied | 0 16 | 0 18 |
| " " uni " | 0 15 | 0 17 |
| Cuir grainé " | 0 12 | 0 15 |
| Kid brillant " | 0 14 | 0 16 |
| Mouton mince " | 0 35 | 0 45 |
| " épais " | 0 35 | 0 40 |
| Buff " | 0 12½ | 0 15½ |
| PRIX PAYÉS AUX BOUCHERS | | |
| Peaux vertes No. 1 p. 100 lb. | 0 00 | 0 08½ |
| Peaux vertes No. 2 " | 0 00 | 0 07½ |
| " No. 3 " | 0 00 | 0 06½ |
| Peaux de moutons p. pièce | 0 00 | 1 00 |
| " tondus | 0 25 | 0 00 |
| " agneau, | 0 00 | 0 75 |
| Peaux de veau .....per lb. | 0 12 | 0 00 |
| **Epiceries** | | |
| Amandes | 0 13 | 0 15 |
| Avelines | 0 07 | 0 09 |
| Canelle en branche | 0 00 | 0 12 |
| Clous de girofle non moulus | 0 00 | 0 18 |
| Clous poivre | 0 00 | 0 12 |
| Café vert, Java | 0 18 | 0 19 |
| Café vert, Maracaibo | 0 16 | 0 17 |
| Café vert, Ceylon | 0 15 | 0 00 |
| Café Java, rôti | 0 29 | 0 22 |
| Café Maracaibo, rôti | 0 18 | 0 00 |
| Café Ceylon rôti | 0 16 | 0 00 |
| Dandelion en paquet 1 lb. | 0 15 | 0 00 |
| Epingle à linge 5 grosses | 0 00 | 0 85 |
| Homard | 1 50 | 1 60 |
| Indigo madras | 0 75 | 0 80 |
| Macaroni en quarts | 0 06 | 0 00 |
| Macaroni en boîtes | 0 65 | 0 70 |
| Macaroni, boîte extra, 20 lbs chaque | 2 40 | 0 00 |
| (Vermicelle en quarts) | 0 06 | 0 00 |
| (Vermicelle en boîtes) | 0 65 | 0 70 |
| (Vermicelle, bte extra) | 2 40 | 0 00 |
| Melasse Barbare | 0 32 | 0 33 |
| Melasse do Descastro | 0 00 | 0 00 |
| Melasse Portorico | 0 30 | 0 30 |
| Melasse Trinidad | 0 27 | 0 29 |
| Melasse St. Tite | 0 27 | 0 29 |
| Melasse Antigua | 0 25½ | 0 27½ |
| Muscade | 0 75 | 0 80 |
| Mine plomb Martin | 2 00 | 0 00 |
| Mine plomb Lepierre | 2 00 | 0 00 |
| Mine plomb (Sun beams) | 0 40 | 0 00 |
| Mil anglais | 0 05½ | 0 00 |
| Noir à souliers franç's $2 | 0 28 | 0 00 |
| Noir à souliers franç's $3 | 0 38 | 0 00 |
| Noir à souliers franç's $3 | 0 48 | 0 00 |
| Noir à souliers franç's $5 | 0 73 | 0 00 |
| Noix du Brésil Pecan | 0 10 | 0 00 |
| Noix Bordeaux | 0 09 | 0 00 |
| Pipes en boîtes, 2 grosses | 1 10 | 0 00 |
| Pipes en boîtes, 3 grosses | 1 90 | 0 00 |
| Poivre rond noir | 0 18 | 0 19 |
| Poivre rond blanc | 0 30 | 0 00 |
| Poudre, condition commune | 0 75 | 0 00 |
| Poudre, condition Harvell | 1 20 | 1 25 |
| Pommes sèches | 0 07 | 0 08 |
| Riz Patna | 0 00 | 0 00 |
| Riz Rangoon | 3 25 | 3 40 |

| ARTICLES | Prix en gros $ cts | $ cts |
|---|---|---|
| **Epiceries** (Suite) | | |
| Ris Rangoon | 3 25 | 3 40 |
| Rizene par 280 lbs | 3 25 | 3 40 |
| Raisin Valence (vieux) | 0 06 | 0 06½ |
| Raisin Valence (frais) | 0 00 | 0 00 |
| Raisin London Layers | 2 10 | 0 00 |
| Raisin Black Basket | 0 00 | 0 00 |
| Raisin 3 Crowns | 0 00 | 0 00 |
| Raisin Loose Muscatel | 2 20 | 0 00 |
| Sel gros | 0 50 | 0 50 |
| Sel fin | 1 20 | 1 25 |
| Sel en jarres, 2 doz. chaque | 1 25 | 0 00 |
| Soda à laver | 0 00 | 0 95 |
| Soda à pâte | 2 20 | 2 25 |
| Sirop assorti, 1 doz chaque | 3 50 | 0 00 |
| Sirop citron | 1 20 | 0 00 |
| Séné | 0 15 | 0 20 |
| Sel Epsom | 0 03 | 0 00 |
| Saumon en boîtes | 1 55 | 1 60 |
| Sardines ¼ boîtes | 0 22 | 0 00 |
| Sardines ½ boîtes | 0 10 | 0 11 |
| Sucre raffiné | 0 04½ | 0 05½ |
| Sucre raffiné | 0 04½ | 0 00 |
| Sucre raffiné | 0 05½ | 0 06 |
| Sucre raffiné | 0 00 | 0 00 |
| Sucre granulé | 0 06½ | 0 07 |
| Sucre Portorico | 0 00 | 0 05 |
| Sucre Muscovado | 0 00 | 0 05½ |
| Thé Japon, commun | 0 18 | 0 25 |
| Thé Japon, moyen | 0 25 | 0 30 |
| Thé Japon, bon | 0 30 | 0 35 |
| Thé Japon, extra | 0 37½ | 0 45 |
| The Japon, de choix | 0 50 | 0 55 |
| Thé vert, commun | 0 00 | 0 00 |
| Thé vert, moyen | 0 20 | 0 25 |
| Thé vert, bon | 0 30 | 0 35 |
| Thé vert, extra | 0 40 | 0 50 |
| Thé vert, de choix | 0 50 | 0 60 |
| Thé vert Gunpowder | 0 50 | 0 60 |
| Thé vert, Impérial | 0 50 | 0 60 |
| Thé noir commun à bon | 0 25 | 0 50 |
| Thé Oolong bon | 0 00 | 0 40 |
| Tomates en boîtes 3 lbs | 1 30 | 1 40 |
| Tapioca | 0 05 | 0 00 |
| Vinaigre White Wine XXX | 0 30 | 0 00 |
| Vinaigre White Wine XX | 0 25 | 0 00 |
| Vinaigre en dame-jeanne | 1 75 | 1 80 |
| Vinaigre en dame-jeanne | 1 90 | 0 00 |
| **Ferronnerie et Quincaillerie** | | |
| Fer à cheval: | | |
| Ordinaires .....p. 100 lbs. | 3 80 | 3 90 |
| En acier | 7 00 | 7 50 |
| Fers à Repasser p. 100 lbs. | 3 75 | 4 00 |
| Fiches: Coupées, toutes dimensions, p. 100 lbs. | 3 15 | 0 00 |
| Pressées, do. ¼ " | 3 00 | 3 15 |
| " 7-16 " | 3 00 | 3 15 |
| " ⅜ " | 3 25 | 3 40 |
| " 5-16 " | 3 30 | 3 65 |
| " ¼ " | 3 75 | 3 90 |
| Fil de Fer: | | |
| Poli, de No. 0 à No. 6, par 100 lbs | 2 60 | 2 70 |
| 20 cents en plus par No. jusqu'au No. 14. | | |
| Passé au feu, de No. 0 à No. 6 par 100 lbs | 2 60 | 2 70 |
| 20 cents en plus par No. jusqu'au No. 14. | | |
| Galvanisé, de No. 0 à No. 6 par 100 lbs | 3 70 | 3 89 |
| 20 cents en plus par No. jusqu'au No. 14. | | |
| A tisser, No 16 .....p. lb. | 0 05½ | 0 06 |
| ½ cent en plus par No jusqu'au No 36. | | |
| A tuyau de poêle, No. 18, par lb | 0 07½ | 0 08 |
| A clôture, 'Barbed' p. lb. Comptant. | 0 06½ | 0 00 |
| Fil de Laiton, à collets p. lb. | 0 35½ | 0 40 |
| Fontes Malléables p. lb. | 0 10 | 0 11 |
| Enclumes | 0 11½ | 0 11½ |
| Babbit Métal: | | |
| Ordinaire .....p lb. | 0 08 | 0 09 |
| Extra | 0 20 | 0 22 |
| Charnières: | | |
| T. et "Strap" .....p. lb. | 0 05½ | 0 05½ |
| "Strap" et Gonds filetés | 0 03½ | 0 04½ |
| Clous et clous coupés Can. Pattern. | | |
| De 3 à 6 pouces p. 100 lbs. | 2 40 | 0 00 |
| De 2½ à 2¾ " | 2 65 | 0 00 |
| De 2 à 1¾ " | 2 90 | 0 00 |
| De 1½ à 1¾ .....p. 100 lbs. | 3 15 | 0 00 |
| De 1¼ pce. | 3 90 | 0 00 |
| Clous coupés à froid: | | |
| De 1½ à 1¾ pces p. 100 lbs. | 2 90 | 0 00 |
| De 1½ pce | 0 40 | 0 00 |
| Clous à river par livre: Escompte: 30 à 35 | | |
| Clous à finir par 100 livres: | | |
| 1 pouce | 5 05 | 0 00 |
| 1¼ " | 4 30 | 0 00 |
| 2½ " | 4 46 | 0 00 |
| 1¾ " | 3 80 | 0 00 |
| 2 " | 3 30 | 0 00 |
| Clous à quart par 100 livres: | | |
| ¾ pouces | 4 80 | 0 00 |
| 1 " | 4 40 | 0 00 |
| 1½ " | 4 10 | 0 00 |
| Clous à cheval: Esc. 45 à 50 | | |
| Clous à caisse à tabac: | | |
| 1¼ pouce, par 100 lbs. | 4 45 | 0 00 |
| 1½ " | 3 50 | 0 00 |
| Escompte: 45 à 50 | 0 00 | 0 00 |
| Pointés et finis liste. | | |
| 7 lbs. .....liste | 0 24 | 0 00 |
| 8 " .....liste | 0 23 | 0 00 |
| 9 " .....esc'pte | 0 22 | 0 00 |
| 1½ à 2 pces. p. 100 lbs | 3 90 | 0 00 |
| 2¼ | 3 65 | 0 00 |
| 2½ | 3 40 | 0 00 |
| 2¾ à 3 | 3 15 | 0 00 |
| Clous et broquettes à soulier escompte | Par cent. | |
| Broquettes, Pointes, etc.: | | |
| En paquets .....escompte | 25 à 27½ | |
| A la livre " | 25 à 27½ | |
| Boulons: | | |
| A voiture, .....escompte | 72½ à 75 | |
| A têtes fraisées " | 65 à 70 | |
| A charrue " | 30 à 35 | |
| A poêle " | 35 à 40 | |
| Filières et Coussinets: liste .....Espte | 25%o | |
| Tarauds-mères, (Taper Taps) .....Escompte | 15 à 20 | |
| Limes, Râpes et Tierspoints | | |
| 1ère qualité .....escompte | 13 à 17½ | |
| 2de qualité " | 30 à 35 | |
| Mèches de Tarières .....escpte | 45 à 47½ | |
| Tarières " | 35 à 37½ | |
| Vis, Têtes fraisées .....escpte | 47½ à 50 | |
| **Fournitures de navires** | | |
| Goudron (coal tart) .....p. brl. | 3 25 | 3 50 |
| Goudron Wilmington " | 3 50 | 4 00 |
| Pine Pitch | 2 75 | 0 00 |
| Résine épurée .....p. 280 lbs. | 2 75 | 0 00 |
| " No 2 " | 4 00 | 4 50 |
| " pâle et No. 1 | 5 50 | 7 00 |
| Huile de théréb .....p. gall. | 0 49 | 0 54 |
| Etoupe (navy) .....p. lb. | 0 07 | 0 08 |

| ARTICLES | Prix en gros $ cts | $ cts |
|---|---|---|
| **Fourrures** | | |
| Les prix ci-dessous sont pour Peaux, 1ère qualité: | | |
| Castor d'automne .....par lb. | 2 60 | 0 00 |
| Castor de l'hiver " | 2 50 | 0 00 |
| Ours noir grandes p. pièce | 8 00 | 12 00 |
| " petites " | 4 00 | 7 00 |
| Pécan " | 4 00 | 7 00 |
| Renard argenté " | 20 00 | 50 00 |
| " croisé " | 3 40 | 5 00 |
| Renard rouge " | 1 00 | 1 20 |
| Loup cervier " | 2 50 | 3 50 |
| Martre foncée " | 1 00 | 1 00 |
| Martre claire " | 0 75 | 0 00 |
| Vison foncé " | 0 75 | 0 00 |
| " clair " | 0 25 | 0 50 |
| Loutre | 8 00 | 10 00 |
| Rat musqué d'hiver pièce | 0 08 | 0 08 |
| " " du print'ps " | 0 00 | 0 12½ |
| Chat sauvage " | 0 25 | 0 50 |
| Bête puante " | 0 25 | 0 50 |
| **Huiles** | | |
| Huile de morue T. N. p. gl | 0 62½ | 0 65 |
| " Tanneurs " | 0 55 | 0 57½ |
| Huile Loup-marin raf. " | 0 70 | 0 75 |
| Huile blanche ord " | 0 67 | 0 67½ |
| " de Morue " | 0 00 | 0 00 |
| " Paille " | 0 60 | 0 65 |
| " de Lard, extra " | 0 90 | 0 00 |
| " " No. 1 " | 0 85 | 0 90 |
| " d'olive pr mach. " | 1 15 | 1 20 |
| " " à bouche " | 1 25 | 1 50 |
| Huile de Palme .....p. lb. | 0 08 | 0 00 |
| " de Lin crue .....p. gl. | 0 50 | 0 00 |
| " de Lin bouillie p. gl. | 0 63 | 0 00 |
| " de Baleine " | 0 00 | 2 25 |
| " de Pétrole .....p. char | 0 17½ | 0 00 |
| " " par lot | 0 18½ | 0 00 |
| " " par br. | 0 19 | 0 00 |
| " " amér. p. gl. | 0 25 | 0 32 |
| **Laines** | | |
| Toison du Canada par lb | 0 19 | 0 20 |
| Arrachée " | 0 20 | 0 22 |
| A Extra super " | 0 26 | 0 28 |
| B Supérieure " | 0 22 | 0 23 |
| Noire " | 0 21 | 0 22 |
| Cap de B. E. " | 0 16 | 0 17 |
| Australie " | 0 30 | 0 33 |
| **Matériaux de Construction** | | |
| Bois:— | | |
| Frêne 1 à 4 pe .....p. m. | 19 00 | 25 00 |
| Bois carré, pin, p. pd cube | 0 15 | 0 35 |
| " blanc .....p. m. | 10 00 | 15 00 |
| " " 1 pc. " | 12 00 | 16 00 |
| Noyer noirs, culls " | 50 00 | 60 00 |
| " " 2 qual. " | 75 00 | 90 00 |
| " " 1 qual. " | 95 00 | 110 00 |
| Cèdre rond .....p pd. | 0 07 | 0 09 |
| " plat " | 0 05 | 0 08 |
| " carré " | 0 11 | 0 12 |
| Orme tendre 1re qual. p.m. | 24 00 | 28 00 |
| Orme dur, 1re qual " | 35 00 | 40 00 |
| Pruche 1 à 3 pc. " | 9 00 | 9 25 |
| Chêne rouge " | 35 00 | 40 00 |
| Pin clair 1re qual " | 30 00 | 37 50 |
| " 2me " | 22 00 | 27 00 |
| " 3me " | 14 00 | 16 00 |
| Shipping culls .....p. m. | 14 50 | 15 00 |
| Epinette marchande " | 11 00 | 12 50 |
| " culls " | 9 00 | 10 00 |
| Chaepente, Pin " | 20 00 | 25 00 |
| " Pruche " | 17 00 | 18 00 |
| " Epinette " | 18 00 | 22 00 |
| Lattes " | 1 75 | 1 00 |
| Bardeaux Pin No 1 " | 3 25 | 0 00 |
| " " No 2 " | 1 85 | 0 00 |
| Bardeaux Cèdre No.1 p.m. | 3 00 | 3 25 |
| " " No. 2 " | 2 40 | 0 00 |
| " " No. 3 " | 1 40 | 0 00 |
| Briques, 1re qualité p. 1000 | 7 00 | 0 00 |
| " 2me " | 6 50 | 0 00 |
| Chaux, maçonne p. 100 lb. | 0 35 | 0 00 |
| Ciment, Portland .....p. brl. | 3 00 | 3 50 |
| Briques à feu .....p.m. | 35 00 | 40 00 |
| **Métaux** | | |
| Cuivre, Lingots .....p. lb. | 0 14 | 0 15 |
| " en feuille " | 0 22 | 0 24 |
| Etain, lingots " | 0 21½ | 0 22 |
| " barres " | 0 22½ | 0 23 |
| Plomb: | | |
| Saumons .....p. lb. | 0 03½ | 0 04 |
| Barres " | 0 04½ | 0 06 |
| Feuilles " | 0 05 | 0 05½ |
| De chasse " | 0 05 | 0 06 |
| Zinc: | | |
| Lingots, "Spelter" p. lb. | 0 04 | 0 04½ |
| Feuilles, No. 8 " | 0 03 | 0 05½ |
| Acier: | | |
| A ressort .....p. lb. | 0 03½ | 0 03½ |
| A lisse " | 0 02½ | 0 02½ |
| Américain " | 0 05½ | 0 06 |
| A bandage " | 0 03½ | 0 03½ |
| A pince " | 0 03½ | 0 03½ |
| Fondu " | 0 11½ | 0 13 |
| Poule, ordinaire " | 0 06½ | 0 07 |
| De mécanicien " | 0 05½ | 0 06 |
| Fer en Gueuse .....p. ton. | | |
| Siemens " | 21 00 | 00 00 |
| Coltness " | 21 75 | 22 00 |
| Langloan " | 21 22 | 21 50 |
| Summerlee " | 20 50 | 20 75 |
| Glengarnock " | 22 50 | 24 00 |
| Carnbroe " | 22 50 | 23 00 |
| Eglinton " | 18 25 | 00 00 |
| Fer en barres: | | |
| Ordinaire .....p.100 lbs. | 1 70 | 1 75 |
| Affiné " | 2 15 | 2 25 |
| De Suède " | 4 25 | 4 50 |
| De Norvège " | 4 25 | 4 50 |
| Lowmoor " | 5 75 | 6 00 |
| " En verge " | 8 00 | 8 50 |
| Tôle: | | |
| Noire, Nos. 10 à 20 p. lb | 2 25 | 2 35 |
| " Nos. 21 à 24 " | 2 80 | 2 90 |
| Noire Nos. 25 à 27 p. lb. | 3 30 | 3 49 |
| " No. 28 " | 3 80 | 3 99 |
| Galvanisée, No. 24 " | 0 06½ | 0 07 |
| " No. 26 " | 0 06½ | 0 07½ |
| " No. 28 " | 7 00 | 0 07½ |
| Etamée, | | |
| No. 24, 72 x 30 " | 0 07½ | 0 08 |
| No. 26, 72 x 30 " | 0 08 | 0 08 |
| No. 24, 84 x 36 " | 0 07½ | 0 08½ |
| No. 26, 84 x 36 " | 0 08 | 0 08½ |
| De Russie, Nos. 8, 9 et 10 " | 0 11 | 0 12 |
| Du Canada .....p. boîte | 2 90 | 3 00 |
| Ferblanc: | | |
| Coke I C .....p. boîte | 4 25 | 4 50 |
| Charbon de bois I C. " | 4 50 | 4 75 |
| " " I X. " | 5 75 | 6 00 |
| Pour chaque X additionnel, extra " | 1 75 | 0 00 |
| Charbon de bois D C " | 4 60 | 4 75 |
| Feuillard à cercler p.100 lb. | 2 30 | 2 40 |
| Double " | | |
| **Platre pour la terre** | | |
| Plâtre par 5 barils .....p. brl. | 1 20 | 0 00 |
| " par 10 barils | 1 15 | 0 00 |
| " par 20 à 25 barils | 1 10 | 0 00 |
| " par 50 barils | 1 05 | 0 00 |
| " par 70 à 100 barils | 1 00 | 0 00 |
| Prix net à 30 jours. | | |

| ARTICLES | Prix en gros $ cts | $ ct |
|---|---|---|
| **Tabacs** | | |
| Tabac Gladstone 5s | 0 40 | 0 60 |
| Tabac Gladstone 11s | 0 40 | 0 00 |
| Tabac Royal George 5s | 0 50 | 0 00 |
| Tabac Bright Navy / Tabac Ry'l twins, 3 ou 6s. | 0 45 | 0 00 |
| Tabac Kentucks Slabs, en ½ lb. | 0 32 | 0 00 |
| Tabac Kentucky Slabs, en 2½ lbs | 0 35½ | 0 06 |
| Tabac à chiquer Prince of Wales 10 | 0 35½ | 0 00 |
| Navy 10 | 0 35½ | 0 00 |
| Navy figs 68 | 0 40 | 0 00 |
| Tabac poudre x | 0 30 | 0 00 |
| Tabac poudre Rose | 0 32 | 0 00 |
| **Verres à vitres** (Par 50 p.) | | |
| 6¼ x 7½ à 10 x 15 | 2 00 | 0 00 |
| 10 x 10 à 18 x 22 | 2 10 | 0 00 |
| 18 x 24 à 20 x 30 | 2 00 | 2 50 |
| 20 x 32 à 24 x 36 | 2 60 | 0 00 |
| **Vins et liqueurs** | | |
| Sherries: Domecq | 1 90 | 7 00 |
| " Misa | 1 90 | 6 00 |
| Ports: Par gall. Impérial. | | |
| T. G. Sandeman & Sons | 0 30 | 6 00 |
| Cockburn Smithes | 2 25 | 5 50 |
| Paul Emile Thomas | 1 30 | 0 00 |
| Clarets: Cruze Fils & Co | 5 00 | 18 00 |
| Cunliffe Dobson & Co. | 6 00 | 24 00 |
| Champion's St Julien | 3 50 | 0 00 |
| Brandies: Hennessy p. gl. | 5 50 | 6 50 |
| " caisse | 11 50 | 98 00 |
| Martell .....p. gal. | 5 00 | 6 00 |
| Pinet Castillon & Co p g. | 11 00 | 17 00 |
| " caisse | 3 50 | 4 50 |
| .....caisse | 8 50 | 15 00 |
| Bisquit Duboubhe p. gl. | 3 49 | 4 00 |
| Quantin & Co. | 3 25 | 3 50 |
| " caisse | 8 00 | 10 00 |
| Otard Dupuy & Co. p. gl. | 4 59 | 5 00 |
| " caisse | 10 50 | 16 00 |
| Esprits: p. wagon complet | | |
| 65 O.P. Entpt p.gl. | 1 04 | 1 05 |
| 50 " " | 0 94 | 0 95 |
| 25 U. P. " " | 0 57 | 0 60 |
| Rye " | 0 56 | 0 57 |
| Gin de Kuyper cse rge " | 7 75 | 8 00 |
| " cse vte " | 4 10 | 4 25 |
| " en futs " | 2 10 | 2 15 |
| A. C. A. Nolét Gin, cse r'ge | 7 40 | 7 60 |
| " cse vte | 3 75 | 3 85 |
| " en futs | 2 05 | 2 10 |
| Ale, Basse .....qts | 2 35 | 2 45 |
| " .....pts | 1 60 | 1 65 |
| Porter Guinness .....qts | 2 35 | 2 45 |
| " .....pts | 1 55 | 1 60 |
| Whiskeys importés: | | |
| Hay, Fairman & Co(Seth) | 2 60 | 3 00 |
| " caisse | 6 50 | 7 50 |
| Sheriffs .....p. gal. | 3 00 | 3 10 |
| Watson .....p. gal. | 2 79 | 2 90 |
| .....caisse | 6 25 | 7 00 |
| Dunville & Co (Irish) gal. | 3 00 | 3 25 |
| " " caisse | 6 21 | 6 59 |
| **Grains et Farines** | | |
| Blés par 60 lbs: | | |
| Canada blanc d'hiver | 0 90 | 0 91 |
| " No. 3 | 0 00 | 0 00 |
| de Printemps | 0 90 | 0 91 |
| Canada Roux d'hiver | 0 92 | 0 93 |
| Détroit No. 1 blanc | 0 00 | 0 00 |
| Toledo roux No. 2 | 0 00 | 0 00 |
| Avoine No. 2 p. 32 lbs | 0 32 | 0 00 |
| Orge .....p. 48 lbs | 0 50 | 0 60 |
| Seigle .....p. 56 lbs | 0 60 | 0 62 |
| Maïs | 0 53 | 0 56 |
| Pois par 66 lbs | 0 72 | 0 73 |
| Sarrazin | 0 00 | 0 00 |
| Farines par baril: | | |
| Patente .....p. brl. | 4 25 | 4 75 |
| Extra supérieure " | 0 00 | 4 15 |
| Extra superfine " | 0 00 | 4 00 |
| Fancy " | 0 00 | 3 75 |
| Extr. de Printemps " | 3 70 | 3 75 |
| Superfine " | 3 45 | 3 55 |
| Farine de boulanger " | 4 20 | 4 40 |
| Américain " | 4 50 | 5 00 |
| Fine " | 3 20 | 3 30 |
| Middlings " | 2 95 | 3 90 |
| Pollards " | 2 80 | 2 00 |
| En sacs Ont. p. 100 lbs. | 1 75 | 2 10 |
| De la ville déliv. | 2 35 | 2 40 |
| Farine d'avoine ordn. " | 2 25 | 0 00 |
| " granulée " | 0 00 | 0 00 |
| de maïs " | 0 00 | 0 00 |
| de sarrazin " | 0 00 | 0 00 |
| Son .....p. tonne | 16 00 | 0 00 |
| Moulée " | 23 00 | 0 00 |
| Gru " | 18 00 | 0 00 |
| **Poissons** | | |
| Harengs Labrador, No. 1, | 5 00 | 0 00 |
| par Brl | 5 00 | 0 00 |
| Harengs No. 2 .....p.brl | 4 00 | 5 00 |
| Harengs Cap-Breton " | 4 60 | 0 00 |
| Morue sèche .....p.cwt | 4 00 | 4 25 |
| Morue verte No. 1 .....p. brl | 4 00 | 4 00 |
| " No. 2 " | 2 50 | 0 00 |
| " large .....p.draft | 0 75 | 0 00 |
| Poisson bl. Lac Sup. p. brl | 0 00 | 0 00 |
| Truite saumonée, Lac Supérieur p. ½ brl | 4 50 | 0 00 |
| Saumon No 1 .....p. brl | 13 00 | 0 00 |
| " No 2 " | 10 00 | 0 00 |
| " No 3 " | 08 00 | 0 00 |
| Maquereau No 1 " | 14 00 | 0 00 |
| Saumon Bristish Columbia | 13 00 | 0 00 |
| **Produits du Porc etc** | | |
| Bœuf salé mess .....p. brl | 15 25 | 15 75 |
| Lard salé mess Chi'go " | 15 30 | 15 75 |
| " canadien " | 00 00 | 0 00 |
| Lard Thin mess " | 16 25 | 16 50 |
| Saindoux en baril " | 0 09½ | 0 10 |
| " en seaux " | 0 10½ | 0 10 |
| " en tinettes p lb | 0 00 | 0 09½ |
| Jambons salés | 0 12½ | 0 12½ |
| Jambons fumés | 0 14 | 0 15 |
| Porcs abattus .....p 100 lbs | 0 00 | 0 00 |
| Suif en baril .....p lb | 0 09 | 0 09½ |
| **Produits de la ferme** | | |
| Beurre: | | |
| Crêmeries " | 0 21 | 0 21½ |
| Morrisburg " | 0 15 | 0 17 |
| Brockville " | 0 15 | 0 17 |
| De l'ouest " | 0 13 | 0 16 |
| Kamouraska " | 0 15 | 0 16 |
| Fromage fin 1er choix p. lb | 0 12½ | 0 13 |
| " moyen " | 0 00 | 0 12½ |
| Œufs frais .....en caisse | 0 17 | 0 18 |
| " .....en baril | 0 14½ | 0 15 |
| Sucre d'érable .....p lb | 0 08 | 0 08½ |
| Sirop " .....p g | 0 80 | 0 90 |

### Marchés de la ville.

Peu de fermiers sur nos marchés, et, par conséquent, prix fermes et en hausse. Les avoines ont haussé, ainsi que les légumes, spécialement les oignons qui sont en demande. Les choux sont également très recherchés, et la demande pour les Etats-Unis serait bonne si le froid n'était pas si grand. Les pommes de terre sont également en hausse et plusieurs wagons ont été vendus pour les Etats-Unis à 35c le sac ; à ce prix, cependant, les vendeurs ne sont pas anxieux de pousser la vente.

Les autres articles sont sans variation ; le poisson est abondant avec une tendance à la hausse.

Nous cotons :

| | | |
|---|---|---|
| Farine par 100 lbs | $1 80 | à $2 50 |
| Farine de sarrazin | 1 80 | 2 50 |
| Farine d'avoine | 2 25 | 2 60 |
| Farine de maïs | 1 60 | 1 80 |
| Moulée | 1 20 | 1 40 |
| Son | 0 90 | 0 90 |
| Avoine par sac | 0 80 | 0 90 |
| Pois, par minot | 0 75 | 0 85 |
| Feves, do | 1 50 | 1 50 |
| Sarrazin, par sac | 1 50 | 1 75 |
| Maïs | 0 85 | 0 90 |
| Graines de lin | 0 90 | 1 00 |

Pommes de terre, 35 à 50c le sac.
Oignons du Canada, $100 le minot.
Carottes navets et betteraves, 50c à 60c le minot.
Choux, 40c la douzaine.

| | | |
|---|---|---|
| Beurre frais en pains | $0 35 | à $0 40 |
| do en tinettes | 0 19 | 0 21 |
| Fromage la livre | 0 15 | 0 18 |
| Œufs frais au panier | 0 40 | 0 00 |
| do conserves | 0 20 | 0 22 |
| Pommes le baril | 1 50 | 3 00 |
| Citrons la boite | 2 50 | 3 00 |
| do la caisse | 4 00 | 0 00 |
| Oranges, Jamaïque, baril | 8 00 | 9 00 |
| Do Floride | 0 00 | 6 00 |
| Poules la paire | 0 65 | 0 90 |
| Canards do | 1 00 | 1 25 |
| Poulets do | 0 75 | 1 00 |
| Dindes do | 1 80 | 3 50 |
| Oies do | 1 20 | 3 50 |
| Porcs abattus, par 100 lbs | 6 50 | 7 00 |
| Bœufs abattus, la lb | 0 04 | 0 08 |
| Moutons do | 0 06 | 0 7½ |
| Pigeons, la douzaine | 1 50 | 1 70 |
| Morue, la livre | 0 04 | 0 08 |
| Haddock do | 0 06 | 0 08 |
| Flétan do | 0 15 | 0 00 |
| Doré do | 0 12 | 0 13 |
| Saumon gelé do | 0 25 | 0 00 |
| Harengs do doz | 0 15 | 0 25 |
| Meriuche le quart de minot | 0 00 | 0 30 |

### REVUE DE BOSTON.

(De notre correspondant spécial.)

Boston, 20 février 1885.

Le marché aux farines est sans grande activité avec prix à peu près stationnaires. Les avoines sont fermes avec une demande assez bonne, mais facile à satisfaire.

En produits, le beurre est soutenu et les œufs fermes avec une légère hausse ; les haricots sont tranquilles aux anciens prix, et les pommes de terre assez faciles avec demande faible.

Le foin est toujours très ferme sans changement de prix.

Nous cotons :

| | | |
|---|---|---|
| Avoines blanches No. 1 | 40½ | à 41 |
| do 2 | 38¼ | à 40 |
| do 3 | 38 | à 00 |
| Avoines mélangées | 37 | à 38½ |
| Orge du Canada No 1 | 93 | à 95 |
| do 1, 6 rangs | 88 | à 90 |
| do 2, 6 do | 79 | à 81 |
| do 3, 6 do | 78 | à 79 |

Beurre—

| | |
|---|---|
| Crêmeries du Nord | 28c à 30c |
| do de l'Ouest | 32c à 35c |
| Fermes de N.-Y. et Vt | 23c à 25c |
| do de l'Ouest | 17c à 18c |

Œufs—

Canada, 21 à 24½c. ; Nouveau-Brunswick et Nouvelle-Ecosse, 22 à 23 c.

Fromage—

De choix, 12½ à 13c ; première qualité, 11 à 12c ; commune, 9 à 10½c.

FOIN ET PAILLE.

| | | |
|---|---|---|
| Foin de choix | $18.00 à $19.00 | la tonne. |
| do moyen à bon | 16.00 à 17.00 | do |
| do pauvre | 13.00 à 15.00 | do |
| do endommagé | 10.00 à 11.00 | do |
| Paille de seigle | 19.00 à 19.50 | do |
| do d'avoine | 9.00 à 11.00 | do |

HARICOTS.

| | | |
|---|---|---|
| Peas | $1.60 à $1.80 | minot |
| Médiums | 1.25 à 1.35 | do |
| Yellow Eyes | 2.00 à 2.20 | do |
| Red Kidneys | 2.10 à 2.20 | do |

POIS.

| | |
|---|---|
| Pois du Canada de choix | $0.90 à $1.00 |
| do communs | 0.75 à 0.80 |
| Pois verts | 1.00 à 1.30 |

LÉGUMES.

| | |
|---|---|
| Pommes de terre | 0.55 à 0.60 |
| Oignons par bri | $2.50 à $3.75 |
| Choux par 100 | 3.00 à 5.00 |
| Navets par brl | 1.00 à 1.25 |

### MARCHES AMERICAINS.

| | New-York | Chicago |
|---|---|---|
| Blé—Février | 90½ | 78 |
| " Mars | 91¼ | 78¾ |
| " Mai | 97¾ | 83½ |
| Maïs—Février | 55¼ | 37¾ |
| " Mars | 49¾ | 37¾ |
| " Mai | 49½ | 41½ |
| Avoines—Février | 37½ | 27½ |
| " Mars | 37 | 27¾ |
| " Mai | 36¾ | 30¾ |
| Porc—Février | .... | 12.95 |
| " Mars | .... | 13.05 |
| " Mai | .... | 13.15 |
| Saindoux—Févri. | .... | 7.00 |
| " Mars | .... | 7.07½ |
| " Mai | .... | 7.15 |

COURS DU CHANGE

| | Entre B'qs | C'ptant | A New-York. Affiche | Actuels |
|---|---|---|---|---|
| New-York | 1-10 @ ½ | ¼ @ 0 | | |
| Stg 60 jours | 8¾ @ 15-16 | 9 @ 0 | | 4 83 @ ½ |
| Do à vue | 9 7-16 @ 9-16 | 9¾ @ ½ | 4 84 | 4 86 @ ½ |
| Do par cable | | 9¾ @ 10 | 4 87½ | 4 87 @ |

BOURSE DE NEW-YORK

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| W. U. Tel. | 58½ | .... | Reading | .... | .... |
| Lake Shore | 63½ | .... | Kansas & T. | .... | .... |
| Pacific Mail | 55 | .... | Chesh. & O. | .... | .... |
| Erie | 12½ | .... | Can. South. | .... | .... |
| Erie 2nd | 54¼ | .... | St Paul & O. | .... | .... |
| Erie pref. | | .... | St Paul pref | .... | .... |
| Ohio & Miss. | | .... | Den. & Rio | .... | .... |
| N. W. | 92½ | .... | Nor. Pacific | .... | .... |
| N. W. pref | | .... | Nor. Pac. pref. | 40 | .... |
| St Paul | 72¾ | .... | Ont. & West | .... | .... |
| St Paul pref. | | .... | Ohio & Cent | .... | .... |
| Mich. Central | | .... | Erie et West | .... | .... |
| N. J. Central | 36 | .... | Mob. & Ohio | .... | .... |
| N. Y. C. | 91¼ | .... | Louis & N. | 22½ | .... |
| D., L. & W. | 95½ | .... | C. C. C. & I. | .... | .... |
| D. & Hudson | 72½ | .... | Texas Pacific | .... | .... |
| Rock Island | | .... | Central Pac. | 30 | .... |
| Ill. Cen. | 121¼ | .... | Mo. Pac. | 93¾ | .... |
| C. B. Q. | 121¼ | .... | St. P & M | .... | .... |
| C. C. & I. C. | | .... | Pullman Car | .... | .... |
| Wabash | | .... | Or. Trans | .... | .... |
| Wabash pref. | | .... | West S. Bds | .... | .... |
| U. Pacific | 49 | .... | Can. Pac. xd | .... | .... |
| H. T. | | .... | Exchange | 484 | .... |
| Man. Elv. | | .... | Money | .... | .... |


# KENT & TURCOTTE

Comptables, Auditeurs et Commissaires

No 7 PLACE D'ARMES

*Au dessus de la Banque Jacques-Cartier*

—SPECIALITE—

**Règlement des affaires de faillite**

A. L. KENT A. TURCOTTE

78

# DERNIERE EDITION

## LE FILS DE GABRIELLE.

Ce magnifique volume est en vente depuis samedi, et déjà plus de la moitie de l'edition est vendue. Ceux qui n'ont pas encore donné leurs commandes devront le faire au plus tôt, car le premier tirage de 10,000 sera écoulé avant la fin de la semaine, et ceux qui voudront alors s'en procurer devront attendre que la deuxième édition soit prête. Ce volume, qui vaut $2.00 en librairie, se vend 25c au public et 15c aux lecteurs de LA PRESSE.

Les dépôts de journaux peuvent profiter du privilège, pour autant de copies, qu'ils vendent de numéros de LA PRESSE.

Pendant qu'on discute sur les meilleures manières de régler ses dettes, on pourrait étudier le systéme du mahdi; il a pendu son créancier, c'est encore plus simple que la division des biens entre tous les réclamants.

Une heureuse maison, c'est celle qui porte le No. 129, rue du Faubourg-du-Temple, à Paris. Cent quatre-vingt-neuf ménages, pas un de moins, vivent heureux, quoique serrés, dans ce phalanstère.

La maison s'appelle: la *Grâce de Dieu*, ayant été construite par Moreau Mayer, directeur de la Gaité, à l'époque du succès obtenu par le mélodrame qui porte ce titre. Les locataires se réunissent chaque année et, au suffrage universel, élisent un concierge responsable.

Bienheureux ménages qui n'ont pas eu encore l'idée de demander l'autonomie de leur immeuble! Cela viendra.

On écrit de Madrid:

"On parait certain ici que le traité de commerce hispano-américain sera pour le moment ajourné par les chambres américaines, et qu'il ne sera même approuvé l'hiver prochain par M. Cleveland et par les démocrates qui arriveront au pouvoir le 4 mars, que si le gouvernement de Madrid consent à se contenter de réductions moins importantes dans les droits sur les tabacs ornés et bruts et sur les sucres. Seulement, les sucres jusqu'au No. 13 seront admis en franchise aux Etats-Unis, et point jusqu'au No. 10, comme il avait été stipulé dans la convention Foster-Albacete, en novembre 1884. De plus, les Etats-Unis exigeront des réductions plus grandes des droits sur les farines de blé et céréales dans les Antilles Espagnoles."

Le *London Times*, parlant de la politique de la France au Cambodge et à Siam, et des négociations engagées avec la Birmanie, s'exprime ainsi:

"Bien que les criminels excès du roi Thébau ne nous obligent pas absolument à intervenir, le cas devient tout différent dès que ce souverain, qui professe ouvertement sa haine pour l'Angleterre, cherche à se placer sous la protection d'une autre puissance; cela ne saurait être autorisé. Il en est de même en ce qui concerne le royaume de Siam."

Le *Times* ajoute:

"Il est désirable pour la France comme pour l'Angleterre qu'une sorte de tampon sépare les champs de leurs intérêts respectifs dans l'Indo-Chine. La méthode de colonisation de la France et son systéme commercial sont si différents de ceux des Anglais que tout contact de leur zône d'action serait fatale aux bonnes relations des deux peuples."

Nous empruntons au *Canadien* la dépêche spéciale suivante d'Ottawa:

"Le bill de M. Landry pour restreindre la jurisdiction de la Cour Suprême a été rejeté par une très grande majorité, à cause de la maladresse de son auteur, qui au lieu de le faire applicable à la province de Quebec seule, a commis la bévue de l'étendre à la puissance entière. C'était le moyen d'arriver à une défaite certaine en obligeant les députés du Bas-Canada à voter seuls.

"On a beaucoup remarqué ici l'insistance de M. Landry, à essayer de mettre sir Hector en contradiction avec lui-même.

"Le discours du député de Montmagny a été un flasco complet et le vote eut été insignifiant sans l'intervention de MM. Ouimet, Amyot et Coursol, qui ont posé la question sur un terrain qui rendait le vote possible; la députation est très irritée contre M. Landry qui par son étourderie gâte les meilleures causes.

"Il se fait un mouvement parmi les députés qui appartiennent au barreau en faveur de l'augmentation depuis longtemps demandée du salaire des juges."

Voici l'état du vote qui a été donné à la séance d'hier sur la seconde lecture du bill de M. Landry, de Montmagny:

POUR: Messieurs Amyot, Bain (Soulanges), Béchard, Bellcau, Benoit, Bergeron, Blondean, Bourassa, Coursol, Désaulniers (Maskinongé), Désaulniers (Saint-Maurice), Desjardins, Dugas, Dupont, Fortin, Gagné, Gaudet, Gigault, Girouard, Grandbois, Guilbault, Kaulbach, Landry (Montmagny), McMillan (Vaudreuil), Montplaisir, Ouimet, Pinsonneault, Rinfret, Riopel, Royal, Taschereau, Tassé Vanasse et Wallace (York).—34.

CONTRE: Messieurs Allison, Armstrong, Auger, Bain Wentworth), Baker (Victoria), Barnard, Beaty, Bell, Benson, Blake, Bowell, Bryson, Burns, Burpee (Sunbury), Cameron (Huron), Cameron (Middlesex), Campbell (Renfrew), Carling, Cartwright, Casey, Casgrain, Catudal, Chapleau, Charlton, Cimon, Cochrane, Colby, Coughlin, Curran, Davies, Dawson, De Saint-George, Dickinson, Dodd, Dundas, Edgar, Fairbank, Farrow, Ferguson (Leeds et Grenville), Fleming, Forbes, Foster, Geoffrion, Gilmor, Gordon, Guillet, Gunn, Hackett, Hall, Harley, Hay, Hesson, Hickey, Hilliard, Holton, Homer, Innes, Irvine, Ives, Jackson, Jamieson, Jenkins, King, Kinney, Kirk, Cranz, Landerkin, Landry (Kent), Langelier, Langevin, Laurier, Lister, Livingstone, Macdonald (King), Macdonald (Sir John), Macmaster, Macmillan (Middlesex), McCarthy, McCraney, McDougall (Pictou), McDougall (Cap Breton), McGreevy, McIsaac, McMullen, McNeil, Mills, Mitchell, Moffatt, Mulock, O'Brien, Orton, Paint, Paterson (Brant) Platt, Pope, Pruyn, Ray, Reid, Robertson (Hastings), Robertson (Shelbourne), Scriver, Shakespeare, Small, Somerville (Brant), Somerville (Bruce), Springer, Sproule, Stairs, Taylor, Townsend, Trow, Tyrwhitt, Vail, Wallace (Albert), Watson, Wells, White (Cardwell), White (Hastings), Wigle, Williams, Wilson, Wood (Brockville), Wood (Westmoreland), Woodworth et Yeo.—125.

### L'Exposition Indienne.

Une assemblée du comité exécutif de l'exposition indienne a eu lieu, mercredi soir, à Caughnawaga. M. McLea Walbank occupait le fauteuil.

Etaient présents: MM. Williams, Kanatsiohoie, Sactakenra, Big Baptiste, Bellefeuille, Paquette, Soionwse et Akwirontoukwas.

Le trésorier, M. Williams, soumit son rapport, démontrant une balance de $202.00 Il ajouta que les bâtiments de l'exposition étaient assurés pour une somme de $2,000 pour trois ans. Le rapport fut trouvé très satisfaisant.

### Le dernier canon.

La *Chronicle* de Québec rapporte que *La Vérité*, journal rédigé par un castor pelé nommé Tardivel, déclare *n'être pas mécontente* de voir l'Angleterre recevoir au Soudan *une terrible leçon*, et notre confrère ajoute: Que devient alors ce *dernier canon* que les Canadiens Français, au dire de sir E.-P. Taché, doivent tirer au profit d'Albion!

Cette réflexion de notre confrère anglais n'est pas sérieuse. Il a voulu seulement prouver que, dans la presse française, il y a un toqué. *La Vérité* nous force à reconnaître que sa preuve est complete.

### Union Saint-Joseph.

Cette société se prépare à célébrer sa fête patronale le 19 mars prochain. La grand'messe, cette année, sera chantée à l'église Saint-Jacques, et le soir il y aura séance dramatique et musicale à l'Académie de Musique. La Société dramatique canadienne-française y jouera une bonne comédie en renom: "La Cagnotte," en 5 actes. Nous donnerons des détails plus tard. On doit se presser de se procurer de bons siéges.

### Affaire judiciaire.

M. Church, avocat, s'est présenté, hier, matin, devant les honorables juges Monk et Cross, de la cour d'appel, et a demandé permission d'en appeler à la cour Suprême d'une décision rendue par la cour d'Appel dans la cause de Stanton vs le "Canada Atlantic Ry" (bref d'injonction).

Les juges ont refusé d'accéder à cette demande, disant que la décision en question n'était qu'un jugement interlocutoire et non un jugement final.

M. Jos Duhamel occupait pour le "Canada Atlantic."

### Procession des cochers.

L'association des cochers de place a décidé de faire, samedi, 28 courant, une grande procession au bénéfice de l'Hôpital-Général et de celui de Notre-Dame.

Elle compte actuellement 320 membres et elle peut exhiber au-delà de sept cents traineaux.

La marche que suivra la procession n'est pas encore tout à fait déterminée, mais il est probable qu'elle traversera à Longueuil et reviendra à la ville en passant par Saint-Lambert, et ira ensuite à l'ile Sainte-Hélène; à son retour elle traversera la montagne jusqu'à la rivière des Prairies et Lachine.

On fixera dans quelques jours d'une manière définitive la marche de la procession.

### Judiciaire.

La cause maintenant célèbre de McGreevy vs McDougall pour la vente de $100,000 d'actions du chemin de fer du Nord a été plaidée hier à Québec. Le demandeur réclame $200,000 et le défendeur conteste absolument cette prétention et prétend ne lui rien devoir. L'Hon. G. Irvine occupe pour le demandeur et M. B. Globensky, C. R. occupe pour le défendeur.

La cause de Duncan McDonald constructeur de la section ouest du chemin de fer de Q. M. O.&O. a été également plaidée devant la même cour.

On se rappelle des différends survenus entre M. McDonald et l'ingénieur du gouvernement M. Peterson; la cause fut plaidé devant des arbitres qui accordèrent $160,000 à M. McDonald pour ouvrage extra et pour compenser les pertes qu'il avait subies par la négligence et l'incapacité de l'ingénieur. C'est de cette décision que M. McDonald appelle. L'Hon. G. Irvine représentait le demandeur et M. J. G. Bossé, C. R. occupait pour le Gouvernement.

## THEATRES ET AMUSEMENTS.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.

Le public n'oubliera pas que c'est lundi prochain que M. T. J. Morris, le célèbre acteur bien connu à Montréal, commence une série de représentations du grand drame "Les pavés de Paris," à l'Académie de Musique. Ce drame est parfaitement connu et il suffit de dire que M. Morris lui-même en a fait la traduction anglaise pour être sur qu'il sera parfaitement bien interprété.

La troupe qui nous arrive est composée d'artistes de première classe et l'Académie de Musique devra nécessairement avoir, la semaine prochaine, un fort patronage.

THÉATRE ROYAL.

Pour faire suite à la comédie populaire "Fun on the Bristol", les directeurs du Théâtre Royal, ont engagé, pour la semaine prochaine, la célèbre troupe de pantomime "Miaco.' Les artistes qui font partie de cette troupe ont déjà visité Montréal et leur succès antérieur est une garantie qu'ils auront salle comble à chacune de leurs représentations, la semaine prochaine.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Il y a eu foule chaque après-midi et chaque soir, cette semaine, aux représentations données au Théâtre des Variétés.

Il devait nécessairement en être ainsi avec une excellente troupe, ayant à sa tête M. Gilmour. Les mêmes artistes sont retenus pour la semaine prochaine et ils joueront chaque après-midi et chaque soir, le grand drame irlandais "The Shaughraun." Nous pouvons prédire un grand succès à cette excellente représentation.

## ELECTIONS MUNICIPALES.

QUARTIER SAINTE-MARIE

Nous publions ci-après une lettre de M. J. U. Emard, adressée au Dr Demers, le candidat adversaire du Dr Mount. Comme nos lecteurs pourront le voir, cette lettre met fin au compromis dont nous avons déjà parlé:

Montréal, 20 février 1885.

A messieurs Louis A. Demers, candidat, et Joseph Poupart, représentant.

Messieurs,

Dans l'entrevue que nous avons eue, ce matin, il a été convenu que nous nous réunirions, ce soir, pour choisir le troisième arbitre, lequel avec M. Poupart et moi devait former le bureau pour tenir un poil, et avoir par ce moyen, l'opinion de la paroisse de Saint-Vincent de Paul, sur l'élection présente; cette votation anticipée devant avoir pour résultat la résignation de l'adversaire de celui qui réunirait le plus de votes, le tout suivant le compromis proposé et accepté par les candidats le jour de la nomination.

Le renvoi à ce soir a été considéré nécessaire par les deux parties, vû que M. Poupart lui-même n'était pas prêt à accepter le nom de celui que j'ai proposé.

Or, voici que je constate maintenant de la manière la plus positive possible que l'adversaire du Dr J. W. Mount est déqualifié, ne peut être légalement élu échevin et prendre son siége; et ce, pour plusieurs raisons: la principale c'est qu'au moment de sa mise en nomination, il était endetté envers la cité pour taxes.

Je me suis depuis demandé si, dans les circonstances, je devais continuer à agir pour l'exécution du compromis, ou si je ne devais pas plutôt, en justice pour le candidat que je supporte et pour les électeurs du quartier, considérer ce compromis comme non avenu. J'ai donc dû consulter des amis qui tous ont été d'opinion d'adopter la dernière alternative. Et voici pourquoi:

Lorsque le compromis en question a été proposé par l'échevin Roy, le Dr J. W. Mount a de suite accepté, mais il comptait, comme il avait raison de compter, avoir affaire à un adversaire qualifié comme tel; or, voici qu'il se trouve que l'adversaire qui lui est suscité n'a pas les qualifications requises, ce qui met le Dr Mount en droit de réclamer le siége, étant virtuellement élu par acclamation; est-il juste alors d'invoquer encore ce compromis, obliger le Dr Mount et ses amis à faire de l'organisation et même le forcer à renoncer au droit qu'il a de reprendre son siége, en faisant déclarer qu'il est élu par acclamation, droit dont il ne connaissait pas l'existence lors de la nomination.

Pour ces raisons, je croirais être injuste envers le Dr Mount en reconnaissant ce compromis plus longtemps, et je croirais être injuste envers ses amis en les obligeant à faire un travail inutile d'organisation.

J'ai cru devoir vous communiquer ma détermination aussitôt prise; car je suis convaincu que reconnaissant vous-mêmes que M. Demers est déqualifié, vous n'insisterez pas à faire une lutte illusoire pour la forme, mais si toutefois vous désiriez me rencontrer ce soir tel que convenu, je serai chez moi et vous y attendrai jusqu'à huit heures.

J'ai l'honneur d'être,
Votre etc., etc.,
J. U. EMARD.

## LES VOYAGEURS CANADIENS.

Pressentant que je suis à la veille de terminer ma correspondance sur la terre des Pharaons, permettez-moi de n'en rien perdre et de glaner de ci de là à l'instar de Butz et de Booz... Je vais donc continuer d'écrire sur mes genoux en plein soleil, rôti par lui, aveuglé par le sable, à côté d'un officier anglais dont j'ai fait connaissance, et qui, lui, écrit son *dairy* à sa femme... "*Je vois, me dit-il, écrire mon diarrhée à mon femme.*"

—Comment! lui dis-je, vous écrivez ces choses-là à votre dame! Mais cela va la peiner... Après explication, il avait prononcé le mot *dairy* en lui donnant la vraie prononciation française du mot diarrhée... De là mon erreur... et mes excuses... Je continue... Décidemment l'existence que nous menons ici est remplie d'incidents, incidents de peu d'intérêt mais qui remplissent une correspondance et font passer le temps au lecteur...

***

Voyez plutôt... Après bien des brisements de pateaux et de santés délabrées parmi les nôtres, ce qui nous oblige à nous arrêter trop souvent, nous en sommes réduits à user de tous les moyens de locomotion qu'offre le pays. Hier, nous quittons un camp, et quel camp! grands dieux! pestiféré de saletés, d'ordures, de miasmes délétères et de soldats égyptiens. C'est un nid de fièvres! Cela s'explique quand on sait que toutes les troupes, depuis le premier soldat arrivé ici, ont toutes campé là, ce qu'elles font aussi sur tout le parcours. Choisies dès le début pour cet objet, toutes les troupes de passage en profitent, car le terrain y est battu, l'emplacement des feux indiqué, mais par contre, des détritus de toute sorte jonchent le sol. Cela ressemble assez à un emplacement de chasse où la curée aurait eu lieu. C'est un tort, car propres dès le début, ces camps sont aujourd'hui de vraies boites de Pandore.

Tous les maux en peuvent sortir depuis le plus petit jusqu'au plus grand depuis les maladies parasitaires jusqu'à l'éléphantiasis.

Les hôpitaux sont là pour répondre. L'hygiène sanitaire a été négligée, comme beaucoup d'autres choses, comme les vivres ou intendance militaire. Non qu'il y ait manque de toutes ces choses, au contraire elles abondent, mais il y a manque de sage et intelligente administration. Aussi, au point de vue des vivres, on a tout importé d'Angleterre, sucre, biscuits, riz, patates, etc.... et le transport en a coûté fort cher, alors qu'on aurait pu trouver ici beaucoup de ces choses en quantité et à meilleur prix, si elles avaient été accaparées. En effet, n'est-ce pas le premier soin de l'intendant que de se procurer les produits que produit le pays? Et cela est d'autant plus nécessaire que les produits d'un pays sont généralement assortis et conviennent mieux aux tempéramments, vivant dans le climat. Raisonnons: Dans les pays chauds on supporte peu la viande, surtout la viande de salée, ce qui occasionne toujours des affections scorbutiques ou de la peau.

Et le nombre en est déjà grand et je crains malheureusement qu'il augmente. Donc si on avait accaparé ici les lentilles, les haricots, le riz, nourriture des gens du pays, la santé des troupes serait meilleure, il y aurait eu plus de commodité et de régularité pour le service de l'"intendance, et, grande question, comme on en trouve dans toutes les parties de l'Egypte et du Soudan on pourrait entrevoir sans frayeur les langueurs indéfinies de la campagne, sans crainte de manquer de vivres. Celles qui nous viennent d'Angleterre peuvent être enlevées, détériorées et le transport en coûte fort cher. Espérons qu'à ce point de vue on fera mieux pour la prochaine expédition!....

***

Je vous parlais de mes moyens de locomotion. Jugez en. Au grand nombre de bateaux jonchant les rives du Nil,—la rumeur va même jusqu'à dire qu'on les brise exprès,—nous devons continuer notre route tantôt à pied, à chameau, à dos de mulets. C'est ce dernier voyage que je voudrais plutôt dessiner que décrire. Il faudrait pour cela le crayon de Cham ou du Punch. Voici l'ordre du convoi. Un grand chameau maigre, tout dépenaillé, morveux, et dévoré par des mouches qui se repaissaient de sa maigreur familique. Il portait nos bagages. Venait ensuite le docteur Neilson, monté sur un mulet gris, enfin notre serviteur, en casaque rouge, sur un mulet noir. Deux conducteurs égyptiens suivaient.

Vous dire ce que cette caravane lilliputienne avait de comique m'est impossible. Nous avions l'air de pauvres hères allant à quelque pèlerinage, ou de bandits espagnols, ou mieux encore de Don Quichotte et de Sancho Panco. Je me rappellerai cette scène toute ma vie. Quant à monter à chameau, c'est horriblement fatiguant et éreintant. Les pas larges de cet animal obligent le corps du voygeur à une oscillation continuelle d'avant en arrière, ce qui obligerait même l'homme le plus mal élevé à saluer continuellement. C'est un vrai supplice.

Nous quittons nos montures pour prendre une barque égyptienne. Nouveau genre de supplice.

Elle est menée par des gens sales, lâches et paresseux. J'y trouve toutefois une compensation en faisant la connaissance d'un médecin militaire égyptien qui a fait ses études à Paris et à Montpellier. C'est un homme intelligent et ce n'est pas une bonne fortune. Il conduit une compagnie d'infirmiers égyptiens, gens de sac et de corde, me dit-il, pris parmi les plus mauvaises têtes des régiments. Ils ont tous subi une condamnation. Quelle garantie pour nos pauvres malades et quelle douceur ils ont pour eux! ajoute-t-il. En effet, quoique à tout péché il y ait miséricorde, j'aime mieux un infirmier sorti des Frères de St Viateur qu'un reliquat venu du pénitencier St Vincent de Paul. Ce jeune médecin a des vues larges et très avancées, et d'après lui, je crois qu'on peut juger de la jeunesse bronzée de l'Egypte, son avenir, sa garantie et sa gloire future... Quoiqu'il parlât on se confiât avec beaucoup de prudence, il nous disait que Son Altesse le Kédive était l'homme qu'il fallait à l'Egypte pour la relever, mais qu'il était débordé par son entourage.

Nous avons des hommes capables de le seconder, de le supporter dans ses sages entreprises de civilisation et de morale, mais malheureusement ces gens-là ne sont pas fils de grands ou *pachas* eux-mêmes. Ils sont obscurs et rejetés parcequ'ils sont petits, mais vienne le moment, *et nous n'aurons besoin de personne*, et nous nous relèverons nous-mêmes. C'est une affaire de temps. Et Arabi pacha? lui demandai-je, qu'en pensez-vous?... Il a beaucoup de partisans, mais c'est un homme qui a oublié que Dieu a mis six jours à créer le monde. Arabi a voulu aller trop vite. Vous voyez que c'est toujours et partout la même histoire: influence des grands sur la destinée d'un pays, trop souvent par la routine, l'ignorance ou le despotisme!... Cette conversation aussi instructive qu'intéressante se fait au milieu de périls imminents.

***

En effet, plus nous avançons, plus nous courons de dangers. Par la baisse quotidienne des eaux, de nouvelles cataractes se forment là où il n'y en avait pas la veille, et des crocodiles de vingt pieds de longs semblent nous guetter au passage... On tire dessus, mais ils se contentent de nous montrer leur effroyable mâchoire. Quel moulin à chair humaine! J'en ai encore la chair de poule!.... Nous nous quittons après une cordiale poignée de main, et je lui affirme que l'un des meilleurs souvenirs de cette campagne sera pour moi d'avoir rencontré un cœur, et une intelligence si française en plein Soudan. Non content des victoires déjà trop nombreuses que le climat, les malades et les accidents font ici, nous avons chaque jour, de tristes nouvelles à enrégistrer.

Hier encore, l'un des nôtres, le nommé Armstrong, jeune homme que chacun estimait, est mort de la dyssenterie, et plusieurs officiers et soldats anglais se sont suicidés.. Oui, suicidés!.. Je connaissais deux de ces derniers. L'un, un officier supérieur, surmené dit-on par le travail, s'est fait sauter la cervelle; l'autre, un sergent, en apprenant cette nouvelle, a dit qu'il avait bien fait, et il a suivi l'exemple de son chef. Ayant pressenti les idées lugubres du sergent, j'ai fait tout mon possible pour relever son moral, mais le lendemain il se tirait un coup de révolver.

Je veux croire que la haute température prédispose à cette triste fin et que ces gens là sont inconscients de leurs actes, mais à en juger par ce que je vois et j'entends, je crois qu'il y a beaucoup trop de préoccupation morale. La tête éclate!....Que sera-ce donc dans les grandes chaleurs d'avril et mai! Espérons que l'expédition sera terminée, quoique cela en prenne guère la tour nure.... Elle l'est pour beaucoup de nos voyageurs canadiens........ Leur ayant demandé un nouvel engagement de six mois à partir du neuf mars, la majeure partie a refusé, et on les renvoie dans leurs foyers. Le premier convoi est parti. Quelques-uns les blâment. Je ne vois pas pourquoi, car ils ont tenu leur premier engagement de six mois et ils sont libres. Vous voyez donc que ce nouvel appel à leur dévouement est un prolongement de l'expédition. On m'a demandé moi-même de rester six mois de plus, chose que je ferais bien si j'étais libre, mais j'appartiens au corps des voyageurs canadiens et je dois les suivre.... La question n'est toutefois pas tranchée, et, en vrai sergent d'hôpital, j'attends l'ordre....., scalpel en mains.

GASTON P. LABAT.

Sarkamento, Soudan, 20 janv. 1885.

### Les drames de la neige en Italie.

Entre Cantoir et Chialamberto, en Piémont, s'est abattue une avalanche qui mesure un kilomètre et demi de longueur. Sur certains points, la neige atteint une hauteur de dix à douze mètres.

Dans une maison du hameau de Groscavallo, vivait avec sa femme et sa petite fille un ancien maréchal des logis. La femme gardait le lit étant malade, l'enfant était avec son père dans la pièce voisine quand survint l'avalanche et fit écrouler la maison. Une grosse poutre qui soutenait la toiture tua le père, et la petite eut la jambe prise entre deux poutrelles.

La mère s'était trouvée protégée dans son lit par la grosse poutre qui formait arcade au-dessus du lit; mais elle ne pouvait bouger, toute issue lui étant fermée. L'enfant criait: "Maman, si tu ne peux pas me donner autre chose, donne moi au moins un oreiller pour mettre sous ma tête; ma tête me fait si mal." Les cris de l'enfant se continuaient déchirants, désespérés; la pauvrette s'arrachait les cheveux, folle de douleur. Cette horrible scène dura trente heures; enfin le silence se fit, la petite était morte à bout de souffrance.

Le lendemain, la mère était au moment de perdre elle-même connaissance faute de nourriture, quand le hasard voulût qu'elle s'aperçut qu'une poule était blottie sur le lit à portée de sa main. Elle la saisit, l'étrangla et la débarrassa avec ses dents des plumes dont la neige avait fait une sorte de carapace, et c'est en mangeant cette poule qu'elle pût attendre les secours. Ce ne fut que cinquante-huit heures après qu'on parvint à se frayer un passage pour arriver à elle.

### Grives empoisonnées.

Il y a quelques jours, un camionneur, de Pertuis (Vaucluse), trouva sur son fourgon un tout petit paquet soigneusement ficelé, à l'adresse de M. le docteur Tournatoire, et qu'il déposa au logis de ce dernier.

Le paquet contenait quatre grives; les grives contenaient du poison.

M. Tournatoire ne vit rien d'anormal dans l'envoi anonyme des quatre grives et il ordonna qu'elles seraient plumées et mises à la broche. Un ami fut, invité. Mais il se trouva que le diner copieusement servi avait vaincu tous les appétits avant l'apparition du rôti. Mme Tournatoire, seule toucha aux grives fallacieuses.

Une heure après, elle était folle, folle à lier. Elle entassait extravagances sur extravagances, au point que le docteur se mit en mesure de la conduire à sa famille, qui habite La Tour-d'Aigues.

Le matin, ce fut le tour de la bonne. La bonne devint folle. On sut alors qu'elle avait, le matin, mangé la deuxième grive. La justice fut prévenue, les deux grives restantes furent soigneusement étudiées, et on conclut à une tentative d'empoisonnement.

L'opinion publique désigna aussitôt comme auteur de ce crime le docteur Estachy, habitant la même commune, et qui depuis longtemps nourrissait contre son confrère Tournatoire une haine des plus vives.

M. Estachy, mandé à Apt, y a été interrogé contradictoirement avec la cuisinière. Et il est résulté de cet interrogatoire que le docteur Estachy, chevalier de la Légion d'honneur, est en ce moment sur la paille humide du cachot.

## NOUVELLES RELIGIEUSES.

Lundi dernier, Mlle Eugénie Cimon, fille du notaire Cléophe Cimon, de la Malbaie, a prononcé ses derniers vœux au couvent des Ursulines, à Notre-Dame du lac Saint-Jean.

M. l'abbé Guilmet, ancien curé de Saint-Luce de Rimouski, est mort, le 15, à l'Islet, et a succombé à une inflammation des poumons qu'il a contractée en faisant une visite à un de ses neveux malade, M. Bernier, cultivateur, de l'Islet.

M. Guilmet est né, le 17 août 1830, à Beauport, fils de Siméon Guilmet et de Catherine Lefebure. Il fut ordonné prêtre à Québec, le 20 septembre 1856, et nommé vicaire à la cathédrale.

En 1857, il devint missionnaire du Percé. On le voit plus tard curé à Sainte-Luce pendant plusieurs années. En dernier lieu, il résidait à l'évêché de Rimouski.

M. l'abbé Guilmet était un excellent prédicateur et avait parfois des mouvements d'éloquence qui enthousiasmaient l'assistance. Le défunt était estimé de tout le monde.

Son service et sa sépulture ont eu lieu aux Trois Pistoles.

—Une dépêche annonce que l'évêque de Vilna a été envoyé en exil, à Jaroslaw, avec une escorte de la police russe, par suite de démêlés avec le gouverneur militaire de Vilna. On parle de l'intervention du pape.

OFFICES EXTRAORDINAIRES.

Cathédrale.—Mardi, 24, ordination, à 6 h; mercredi, 25, à 7 h., grand'messe pour les bienfaiteurs de l'évêché; jeudi, 26, à 7 h. p. m., exposition solennelle des saintes reliques; vendredi, 27, grand'messe, en l'honheur des saintes reliques; indulgence plénière.

Lundi prochain, 28 du courant, il y aura une ordination, dans l'église de la paroisse Sait-Henri de Montréal.

Asile Saint-Jean de Dieu.—Lundi, 23, bénédiction de l'aile neuve, par Mgr de Montréal.

Par décision de Sa Grandeur Mgr de Montréal, ont été nommés: MM. P. Chatillon, chapelain de la chapelle de Saint Thomas-d'Aquin; J. Désaulniers, vicaire à Notre-Dame.

—Nous apprenons qu'on se prépare à St Hyacinthe à célébrer les noces d'or de Mgr Joseph Larocque, le 15 mars, jour de la fête de son saint Patron.

—*La Semaine Religieuse.*

—Un service solennel a été chanté jeudi matin, en l'église de la Congrégation de la Haute-Ville, Québec, pour le repos de l'âme du R. P. Braun, décédé récemment. Mgr l'Archevêque officiait lui-même.

### Machine infernale.

Jersey City, 21—Une machine infernale, remplie de fulmi-coton, a été envoyée, hier, à Joseph Warren, agent d'immeubles.

### Talmage et la législature du New-Jersey.

Brooklyn, 21—Le Rev. Dr. Talmage a adressé une lettre à la législature du New-Jersey, en réponse aux attaques qui ont été faites ces jours derniers contre lui. Il cite des extraits des débats de ce corps, pour prouver que l'orateur se sert librement d'un langage profane. Talmage exprime le plus profond mépris pour les membres de la législature qui ont "exhibé leur ânerie," mardi dernier et dit qu'ils seraient une disgrâce pour les muletiers du canal Raritan.

### Pillage d'un train de charbon.

Saybrooke, Ill., 21—Les habitants de cette ville, sont exaspérés par le manque de combustible, résultat du blocus de neige. Un train du chemin de fer Lake Erie and Western, comprenant six wagons de charbon destiné à diverses compagnies de l'Est, étant arrivé ici, une quarantaine de citoyens ont requis les employés du train de garer deux des wagons chargés de charbon, et cette requête ayant été repoussée le train a été pris d'assaut et une quarantaine de tonnes de charbon ont été déchargées en un clin d'œil. Le bruit court que les citoyens ont offert de payer le charbon dont ils venaient de s'emparer de vive force, mais il parait que cette offre, en supposant qu'elle ait été faite, n'a pas été acceptée par l'agent de la compagnie.

## LA GUERRE DE CHINE.

Paris, 21—L'amiral Courbet télégraphie que dans le dernier engagement avec les canonnières chinoises, les chaloupes à vapeur ont essuyé un feu violent de mousqueterie et d'artillerie. Les torpilleurs français ouvrirent les flancs des frégates chinoises, et les vagues se précipitant dans les chambres des engins, les navires sombrèrent en quelques minutes. Ces navires qui étaient en bois, avaient été construits en 1874.

## LA GUERRE DU SOUDAN.

Londres, 21—Le message de la Reine n'appelle pas les réserves sous les armes, mais il ordonne aux soldats qui sont actuellement de service et qui, autrement, auraient le droit de se retirer dans les réserves, de rester dans le service actif jusqu'à nouvel ordre.

Deux batteries d'artillerie et six régiments d'infanterie de la milice, dont l'un irlandais, seront enrolés. On pense qu'une partie de la milice sera mise en garnison à Londres.

La police a supprimé hier la vente de gravures chez les libraires, représentant Gladstone comme un "sandwich man", ayant sur ses planches l'inscription suivante: "Massacres exécutés sans responsabilité."

M. Morley, radical, proposera en amendement à la motion de censure de M. Northcote, qu'il est nécessaire d'évacuer le Soudan sans délai.

Le lord-maire présidera à une grande assemblée qui aura lieu à Londres, dans le but de s'organiser pour élever un monument à la memoire de Gordon.

### Meurtre au Mexique.

Morlia, Mex., 21—Gonzalez, rédacteur de l'*Explorador*, a été assassiné par cinq soldats déguisés en civiliens.

### Le cabinet de M. Cleveland.

Topeka, Ks., 21—Le gouverneur Glick, du Kansas, a été mandé immédiatement auprès du président élu. Il est actuellement en route pour Albany.

### Le Cabinet Gladstone.

Londres, 21—Le *News* nie que le médecin de M. Gladstone, lui ait conseillé d'abandonner les rênes du gouvernement.

Le marquis de Hartington, sera sans doute le successeur de M. Gladstone, si celui-ci résigne.

### Mariages entre noirs blanches.

Chatanooga, 21—Un prédicant de couleur a conseillé à sa congrégation il y a quelque temps, de se marier à des filles blanches. Trente nègres de cette ville ont maintenant des femmes blanches. Les autorités vont les poursuivre.

### Les féniens.

Paris, 21—James Stephens dément le rapport d'une assemblée fénienne, publiée dans *L'Evénement*. Il refuse d'assister à la convention des 13 parce qu'il pense qu'elle entrainera des troubles.

Dublin, 21—Le gouvernement sait que depuis une année les rangs de la fraternité fénienne se sont grossis considérablement.

### Mort d'un millionnaire.

Brooklyn, 21—Wm C. Kingsley, l'un des promoteurs de l'entreprise du pont de Brooklyn, est mort ce matin, d'une pneumonie et d'une inflammation des intestins. Il laisse une succession de plusieurs millions. C'était un *self-made man*.

### Incendie et pertes de vies.

Raleigh, C. N., 21—La maison d'une négresse dans le comté de Buncombe, a été réduite en cendres hier, et trois enfants qui y avaient été enfermés ont péri dans les flammes. On dit qu'au delà d'une centaine de petits négrillons ont péri de la même manière depuis le mois d'octobre dernier.

### Le cabinet Gladstone.

Londres, 21—Les Parnellistes voteront avec le gouvernement, sur la motion de censure, à moins que le gouvernement ne s'engage à renoncer au renouvellement de l'acte des crimes. Les whips du gouvernement comptent sur une majorité de 20 sans les Parnellistes.

### Un protecteur sérieux.

Gibson City, Ill., 21—Un résidant de cette ville, M. George Scott, âgé de 70 ans, a payé de sa vie son dévouement à une toute jeune personne d'excellente famille, avec laquelle il vivait maritalement. Les vêtements de la jeune miss s'étant enflammés au contact d'un poêle rouge, le barbon l'a prise entre ses bras, emportée rapidement hors de la maison et roulée sur la neige. Les flammes ont été éteintes avant qu'elle eût été brûlée sérieusement, mais M. Scott avait reçu lui-même, en sauvant sa compagne, d'horribles brûlures auxquelles il a succombé après quelques heures d'une cruelle agonie.

### Procès entre rois du bétail.

Dellas, Texas, 21—La cour fédérale siégeant en cette ville, vient de commencer le jugement d'un procès intenté par plusieurs capitalistes de Boston représentés par William Wyatt contre Hallsell et autres, de Decatur, en recouvrement d'une somme de $200,000 sur un contrat à l'occasion duquel les plaignants disent qu'on leur a filouté 18,000 têtes de bétail par de fausses représentations. Indépendamment du chiffre de $200,000 auquel est estimé le dommage subi, les demandeurs réclament "$500,000 à titre de dommages-intérêts pour l'exemple." Le procès implique donc une somme totale de $700,000, et son importance attire la respectueuse attention du public. Il y a une centaine de témoins, parmi lesquels plusieurs "rois du bétail."

### Accident dans Broadway.

New-York, 21—Un vieillard, M. Edward Gould, âgé de 71 ans, a été renversé, hier matin, dans Broadway, devant Park place, par un cheval que conduisait Julius Trojer, cocher de Louis Parrisetti, marchand de vins au No. 67, Première avenue. Le cheval a posé le pied sur la tête du vieillard, dont le visage a été horriblement mutilé et le crâne enfoncé. Les chirurgiens de l'hôpital de Chambers street, où une ambulance a porté le blessé, considèrent sa condition comme désespérée. Au dire des nombreux témoins de l'accident, il aurait pu facilement être évité par le cocher, mais celui-ci n'a rien fait pour ralentir l'allure de son cheval ou pour changer sa direction. Aussi les passants ont-ils témoigné une vive irritation. Le cris de: "Lynchons-le!" étaient poussés de tous côtés, et l'exécution aurait peut-être suivi la menace sans la promptitude avec laquelle deux policemen ont emmené Julius Trojer, qui a été écroué par ordre du juge Reilly, de la cour de police des Tombs.

## RESUME TELEGRAPHIQUE.

Il existe deux clubs anarchistes à Canton, Ohio, et ils comptent 125 membres.

Une autre violente tempête de neige sévit aujourd'hui, dans l'Iowa. La neige tombe en abondance.

Les chemins de fer de l'est commenceront à prendre des cargaisons de grains aujourd'hui, à Chicago, pour les ports océaniques de l'Est.

M. Edward Gould, longtemps attaché à la rédaction de l'*Evening Post*, de New-York, a publié plusieurs ouvrages sur la langue anglaise et un roman, ainsi qu'une traduction des "Voyages en Egypte," d'Alexandre Dumas et d'une portion des œuvres de Balzac.

—Authentique.

Deux jeunes gens visitent un navire dans le port de Brest. L'un d'eux, qui veut se donner des "airs" d'ingénieur compétent, interpelle le vieux loup de mer qui les accompagne.

—Dites donc, matelot, on dirait qu'il y a dans la construction de ce vaisseau un vice général....

A ces mots le "mathurin" devient vert-de-mer de colère.

—Un vice-général! Pas possible: n'a jamais porté que des vice-amiraux!

L'excellent Guibollard passe la soirée en tête-à-tête avec sa femme.

Tout en savourant une tasse de thé, il éreinte successivement tous ses amis avec autant d'entrain que de conviction.

—Ah! mon ami, s'écrie madame, tu es vraiment bien mauvaise langue....pour un homme!...

## LA BOURSE

MONTREAL, 21 FÉV. 1885.

| BANQUES | Clôture d'hier Dem. | Clôture d'hier Off. | Clôt. du jour Dem. | Clôt. du jour Off. |
|---|---|---|---|---|
| Montréal | 191¼ | 190¾ | 190½ | 190¾ |
| Ontario | 109½ | 108 | .... | 108 |
| Du Peuple | 55 | 45 | 55 | 45 |
| Molson | .... | 113 | .... | .... |
| Toronto | 180 | 178 | 180 | 178½ |
| Jacques Cartier | 61 | 55 | 61 | 55 |
| Marchands | 111¼ | 110½ | 111¼ | 110½ |
| Towns. de l'Est | 109 | 108 | .... | .... |
| Union | .... | .... | .... | .... |
| Commerce | 119½ | 118¼ | 119 | 118¼ |
| Ville-Marie | .... | .... | .. | .. |
| Hochelaga | .... | .... | .. | .. |
| Féderale | .... | 47 | .. | 46½ |
| *Divers* | | | | |
| Tel. de Montréal | 117 | 116½ | 116½ | 116 |
| Nav. Rich. & Ont. | 56 | 55½ | 55¼ | 54½ |
| Chars Urbains | 120½ | 118 | 118½ | 118 |
| Cie du Gaz | 183½ | 182½ | 183½ | 182½ |
| Cie Coton Hudon | 80 | 65 | 75 | 67½ |
| Cie Coton Canada | .... | 30 | .. | .. |
| Cie Coton Dundas | .... | 30 | .. | .. |
| Cie Coton Mont | 75 | .. | 75 | .. |
| Cie Terres du N-O | 42 | 40 | 42 | 40 |
| Pacifique Canad | 39 | 38½ | 39 | 38 |
| de Debentures | .. | .... | .. | .. |
| Déb. C. F. F. Can. | .... | .... | .. | .... |

DERNIERES VENTES
Banque de Montréal—50 à 190½, 30 à 190¾
Banque du Commerce—125 à 118¼

SOIERIES.

Un choix considérable de soies noires et de couleurs; Satin noir et de couleurs; Soies et Satins brochés; Soies de fantaisie, vendues à 40 cts DANS LA PIASTRE, par Dupuis Frères, à l'ancien magasin Merrill. 101—103

PONDEUSE AUTOMATIQUE.

M. Louis Larrivée de Montréal, propriétaire d'une ferme modèle à St Armand a fait l'achât de 100 Pondeuses automatique "Nonpareille" chez l'agent général de F. H. A. Sylvestre Laprairie.

La vente de cet appareil ingénieux prend de grandes proportions et nous sommes convaincus qu'il y va de l'intérêt de tous les éleveurs de volailles d'avoir dans leurs poulaillers de ces nids automatiques.

Voir l'annonce dans une autre colonne.

DIRECTION—Pour stimuler l'appétit, faciliter la digestion avec les "Amers Indigènes," on prend un verre-à-pied de l'infusion avant chaque repas. Pour purifier le sang, deux verres-à-pied en se couchant. L'effet est certain. 103

TROUVE ENFIN.

La maison N. Larivée et Nadeau a pris arrangement avec des modistes qu'ils font venir de New-York pour la confection des robes; ils sont pour recevoir un grand et bel assortiment d'étoffes à robe, qu'ils exposeront dans les vitrines la semaine prochaine.

N. LARIVÉE ET NADEAU,
2203 rue Notre-Dame.
Montréal.

AVIS SPECIAL.

Grande combinaison de fonds de banqueroute, se faisant maintenant au magasin de N. E. Hamilton et Cie.

1 A. W. Leitch, Haute-Ville, Québec.
2 P. F. Martin, Brockville.
3 J. B. Charbonneau, Montréal.

Nous avons l'intention de faire de cette vente, la plus grande qui ait été faite jusqu'à présent et de surpasser tous nos efforts faits précédemment, pour donner nos marchandises à des prix qui étonneront le public et sur lesquels il pourra se fier. Nous pouvons agir ainsi vu que nous avons acheté ces fonds de banqueroute à des prix excessivement bas et nous consentons à vendre les marchandises en ne faisant que de faibles profits afin de les écouler promptement.

Venez immédiatement et assistez à la vente et lorsque vous aurez examiné nos prix, vous serez convaincu que nous remplissons toutes les promesses faites dans son annonces.

N. E. HAMILTON & CIE,
1895 Rue Notre-Dame.

**N'oubliez pas de visiter cette semaine le Stock de Banqueroute de Empey, Bros. & Co., acheté à Hamilton par DUPUIS Frères, et transporté à l'ancien magasin Merrill, rue Notre-Dame.**


# Quartier EST.

COMITE DE

**JEREMIE PERREAULT**

1457

RUE NOTRE-DAME

RÉUNION TOUS LES SOIRS A 7-30 heures P. M.

Les électeurs favorables à la candidature de M. Perreault sont respectueusement invités. 101-9f

# Quartier Est

**COMITE DE M. F. X. MOISAN**

No 1434

RUE NOTRE-DAME

TOUS LES SOIRS A 7.30 HRS. P. M.

# Elections Municipales

QUARTIER EST

**Le comité de l'échevin BEAUCHAMP siége tous les soirs au No 1434 rue Notre-Dame, en face de l'Hopital Notre-Dame. Portes ouvertes sept heures et demie P. M.** 134

# AGENDAS!

—QUELQUE CHOSE DE NOUVEAU—

**Agenda et Livre de Caisse**

*Convenables pour chaque années avec endroits pour*

ADRESSES, ASSURANCES, BILLETS PROMISSOIRES ETC. ETC.

—QUATORZE SORTES DIFFERENTES—

**MORTON, PHILLIPS & BULMER**

LIBRAIRES ET FABRICANTS DE LIVRES BLANCS ET IMPRIMEURS

**1755, RUE NOTRE-DAME, 1755**

MONTREAL

# Hotel St. Louis

QUEBEC, CANADA.

Cet HOTEL SANS RIVAL A QUEBEC sous le rapport des proportions, du site et du service vient d'être restauré à neuf, modernisé, complètement transformé, muni des derniers systèmes de drainage et de ventilation, d'un ascenceur de lumière et de sonnerie électrique, etc.

De fait, on a mis en œuvre tout ce que le génie moderne et la science appliquée ont pu produire pour assurer le bien-être et la satisfaction des hôtes.

L'HOTEL SAINT-LOUIS est admirablement situé, à proximité immédiate des promenades les plus en vogue et en renom, le jardin du gouvernement, la Place d'Armes, la Terrace Dufferin et l'Esplanade, et peut contenir 500 personnes.

COMPAGNIE DE

**L'Hotel Chateau St. Louis**

PROPRIETAIRES.

Willis Russell, PRESIDENT 92 mi

# LE BAIN TURC

**Ou Bain Romain Moderne**

140 RUE STE MONIQUE

Au pied de l'Avenue du Collége McGill, Montréal

Etabli en 1869, reconstruit et agrandi en 1873. Remis à neuf et amelioré en 1884. Ce bain est le plus complet, le plus confortable et le mieux construit qu'il y ait en Amérique.

Heures pour Messieurs: de 6 a. m. à 8 hrs a.m. et de 2 p.m. à 9 p. m.

Pour les dames: De 10 heures a. m. à midi les lundi, mercredi et vendredi seulement.

41-a D. B. A. MACBEAN, M. D.

# J. B. ROY & CIE

Nos 448, 450 et 452

RUE SAINT-PATRICE

VILLAGE SAINT-GABRIEL, MONTREAL

FABRICANTS DE

**SUIF ET DE SAVONS**

SUIF DE BŒUF de première qualité,
CHANDELLES DE SUIF do do
SAVON A FOULER, fabriqué expressément pour les manufactures de laine.
SAVON A DEGRAISSER pour manufactures de lainages.
SAVON POUR L'USAGE DES FAMILLES.
SAVON "KINGS LAUNDRY"
SAVON "MAUD"

Notre manufacture s'est fait une spécialité dans ces divers articles et nous attirons l'attention des fabricants et du public sur nos produits. Qu'on en fasse l'essai et nous garantissons de donner satisfactio.

J. B. ROY & CIE

13-ino

# PRETS A L'ATTAQUE!

Comme nous sommes prêts à faire l'inventaire, nous avons choisi un grand assortiment de marchandises pour une vente sans réserve, à très bas prix. Ces meubles sont des vieux patrons et dépareillés, et à ceux qui auraient quelques meubles à appareiller, nous offrons de bons marchés, durant ce mois et jusqu'au 15 du mois prochain. Pendant ce temps, nous étalerons cette partie du stock à un étage du magasin préparé tout exprès, durant ce temps aussi, nous offrons un escompte de 10 pour cent sur nos prix déjà peu élevés, pour les deux stocks, le vieux et le neuf, trop long à détailler pour deux, mais dont le moins cher (moitié prix) se compose d'ameublements de salons, chambres à coucher et Salles à Diner, avec un grand assortiment de très belles chaises rustiques et perforés, légerement endommagees. Comme nous n'en voyons, cependant, jamais de marchandises à l'encan, nous mettons des prix tellement bas, que toute la vente se fera dans le temps susdit et ceci nous permettra d'annoncer et d'augmenter encore notre commerce et d'en faire le meilleur et le plus considérable commerce de meubles qui se soit vu chez

**Owen McGarvey & Fils**

1849, 1850 et 1853

COIN DES RUES NOTRE-DAME et McGILL

79-a

# VENTE D'IMMEUBLES

AUX ENCHERES OU DE GRÉ A GRÉ

Au commencement de la nouvelle année, époque où les ventes d'immeubles deviennent importantes, nous prenons la liberté d'appeler l'attention des propriétaires sur les facilités que nous avons pour vendre les immeubles à des conditions avantageuses. Nous nous occupons exclusivement de cette branche d'affaires, ce qui fait que nous pouvons diriger les ventes, soit aux enchères, soit de gré à gré, mieux que les personnes engagées dans une autre branche d'affaires et qui ne connaissent guère la valeur des propriétés. L'expérience que nous avons acquise, la connaissance parfaite que nous avons de la valeur des propriétés et le succès de nos ventes par le passé sont une garantie que nous pouvons satisfaire les personnes qui nous chargeront de vendre des propriétés. Du 1er janvier 1884 au 1er janvier 1885, nos ventes ont été plus nombreuses et elles ont réalisé un montant plus élevé que toutes celles qui ont été faites en cette ville. Cela dépend que nos annonces contiennent une description fidèle des propriétés offertes en vente. Jamais nous n'annonçons qu'une vente sera sans réserve, hormis que tel soit le cas, et nos conditions sont toujours des plus faciles.

Adressez-vous à nos bureaux et vous serez satisfaits.

PARENT FRERES,
Encanteurs et agents d'immeubles,
239 rue Saint-Jacques.

Nous nous chargeons de toutes transactions ayant rapport aux immeubles. Ventes publiques ou de gré à gré. Prêts négociés sur première hypothèque, à la ville ou à la campagne. Propriétés louées et perception des loyers pour le compte des successions. 105-j

*L'on peut acheter chez le soussigné à meilleur marché que partout ailleurs les*

**LITS LES MIEUX FAITS ET LES PLUS HYGIENIQUES**

Pour pensions, Colléges, Couvents. Canapés. Ameublements de chambre à coucher en frêne, 7 pièces, à partir de $18.00. Ameublements de salons garnis en crin ou autrement, à partir de $40.00.

# J. STEEL

1900 ET 1902 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL 40-1jan

Remede de Wight

POUR LA GUERISON DES

**CORS ET DES VERRUES**

Ce remède guérit radicalement les Cors et Verrues sans causer la moindre douleur. Il n'est pas corrosif, ne contenant aucun acide ou alcali, et ne blessera pas la peau la plus délicate. Des cors de 40 ans d'existence, qu'aucun remède n'avait pu faire disparaitre, ont été guéris par l'usage du Remède de Wight. On peut voir si on le désire chez le propriétaire des Cors qui ont été enlevés au moyen du Remède de Wight pour la guérison des Cors et des Verrues.

Prix, 50 cents la bouteille.
Faites en l'essai.

**M. WIGHT,**
PHARMACIEN,
**2449, NOTRE-DAME**

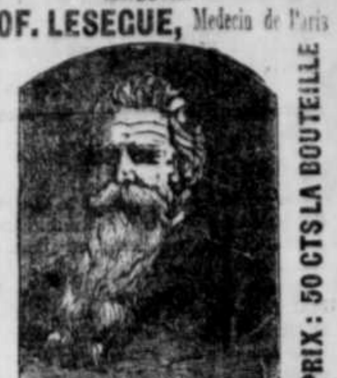
[Coin de la rue Richmond, Montréal, Canada, et en vente chez les principaux pharmaciens et coiffeurs. Expédié par la malle franc de port, sur reception du prix.]

BEAUTE et HYGIENE de la TETE

# EAU MAGIQUE

—DU—

**PROF. LESEGUE,** Medecin de Paris




**PLUS DE CHAUVES!**

L'EAU MAGIQUE DE LESEGUE fait pousser les cheveux et en arrête immédiatement la chute quelqu'en soit la cause, fortifie le cuir chevelu, enlève les pellicules et guérit les démangeaisons.

Ceux qui douteraient de l'efficacité de ce remède, n'ont qu'à se rendre à l'établissement du soussigné, qui leur en fera l'application GRATUITEMENT. Seul agent du Canada:

**A. E. RACICOT, Perruquier, 660 rue Ste Catherine**
MONTREAL. 92-a

# UNE DECOUVERTE!

*Guérison instantanée, radicale et infaillible, sans douleur des*

**HEMORROÏDES**

—PAR L'ELECTRICITÉ—

*Succes immédiat et toujours certain*

**DR O. MARTEL,—C. BAYER, Electricien**

**249—Rue St. Laurent—249**

Consultation gratuite pour les pauvres le samedi de 10 heures à midi. 58-3m

# HuitresSéchées

DE JOHNSTON

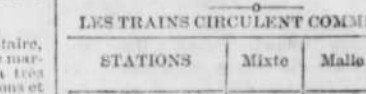
Pour faire de la soupe aux huitres, omelettes aux huitres, pâtés aux huitres, etc. Cette préparation délicieuse et tout à fait nouvelle, est la conserve alimentaire la plus utile et la meilleure qui ait jamais été introduite. On peut toujours la garder dans la maison et une soupe aux huitres ou une omelette aux huitres peut être faite dans quelques minutes.

Les directions donnant la manière de l'employer, se trouvent dans chaque paquet. Un seul paquet en contient assez pour faire six assiétées d'excellente soupe aux huitres. Fabriqué par la

**JOHNSTON FLUID BEEF COMP.**

BUREAU: 27 RUE ST. PIERRE
Montréal.

29 Demandez cette préparation à votre épicier.



# Chemin de Fer du Nord

LES TRAINS CIRCULENT COMME SUIT:

| STATIONS | Mixte | Malle | Express |
|---|---|---|---|
| Quitte Montreal pour Quebec | ......... | 3.00 P. M. | 10.00 P. M |
| Arrive à Québec | ......... | 9.50 P. M. | 6.30 A. M |
| Quitte Quebec pour Montreal | ......... | 9.15 A. M. | 10.00 P. M |
| Arrive à Montréal | ......... | 4.05 P. M. | 6.30 A. M |
| Quitte Montreal pour St Félix de Valois | 5.15 P. M. | ......... | ......... |
| Arrive à St. Félix de Valois | 8.20 P. M. | ......... | ......... |
| Quitte St Félix de Valois pour Montréal | 5.00 A. M. / 8.50 A. M. | ......... | ......... |

Magnifiques chars salons sur tous les trains du jour et magnifiques chars dortoirs sur tous les trains de nuit.

Les train du dimanche partent de Quebec et de Montreal à quatre heures P. M.

**BUREAU DES BILLETS:**

MONTRÉAL: No 143 RUE SAINT-JACQUES, HOTEL WINDSOR.
QUEBEC: VIS-A-VIS L'HOTEL SAINT-LOUIS.

A. DAVIS,
*Surintendant.*

# Chemin de Fer Grand-Tronc

**CANADA ATLANTIQUE**

La ligne la plus courte entre MONTREAL et OTTAWA. Connections à la gare Bonaventure avec tous les trains de Boston, New-York, Philadelphie, Halifax et Portland.

Magnifiques chars salons de Pullman attachés au train.

Le convoi quitte Montréal (gare Bonaventure) deux fois par jour, à **8.35 a. m.** et à **4.30 p. m.**, et arrive à Ottawa à **12.20 p. m.** et **8.00 p. m.**

Les billets sont en vente à l'hôtel Windsor, au No 143 rue Saint-Jacques et à la gare Bonaventure.

JOSEPH HICKSON,
GERANT-GENERAL.

37-a

# Cie. de Chemins de Fer et de Charbon

**DE CUMBERLAND**

Cette compagnie est maintenant prête à faire des contrats et à livrer, en toute saison, la houille fraiche provenant de leurs charbonnages à SPRINGHILL, de qualité supérieure, pour locomotives et bouilloires à vapeur.

Arrangements spéciaux pour la livraison par chars à toutes les stations du Grand-Tronc et de l'Intercolonial, donnant aux pratiques l'avantage de pouvoir s'approvisionner chaque semaine.

Commandes reçues et toutes informations données au bureau de la Compagnie.

Communications par téléphone.

**Nos 4 et 5 Chesterfield Chambers**

RUE SAINT-ALEXIS

56-j 1 mai J. R. COWANS, Secretaire

# Pondeuse Automatique "Nonpareille"

—DE—

**J. H. A. SYLVESTRE**

(Breveté en Février 1884)

*Diplome et haute recommandation à l'Exposition de Montreal en 1884.*



Cette "Pondeuse" nouvellement inventée, a la forme d'un nid ordinaire au fond duquel est fixé un œuf artificiel (nichet) de manière à laisser disparaitre l'œuf pondu qui tombe dans la boite, où le nid est placé, sur un plan incliné muni d'un coussin, et roule doucement vers le bord de la boite. De cette manière, plusieurs poules peuvent aller pondre l'une après l'autre dans le même nid, sans que les œufs ne soient exposés à se casser.

Les avantages de cette pondeuse sont nombreux: 1o Les poules ne peuvent pas manger leurs œufs; 2o Les œufs sont cueillis très propres, par conséquent ont plus de valeur sur le marché que les œufs lavés, car ceux-ci n'ont jamais l'air frais. Et enfin beaucoup d'autres avantages trop longs à enumérer.

AGENCE GENERALE: **Letourneux, Fils & Cie.**

**Nos 261, 263 et 265, RUE ST. PAUL, Montréal.**

# EXTRA

**POUR CE SOIR**

ROYAL THEATRE MUSEUM—Fun on the Bristol.

THÉATRE DE VARIÉTÉS DE MONTRÉAL—Youth.

## LES LICENCES.

Dès neuf heures et demie, la Cour de Police était trop étroite pour contenir la foule des hôteliers, restaurateurs, etc., dont le sort allait se décider.

Après une attente de plus d'une heure, MM. Desnoyers, Dugas et de Montigny, prennent leurs sièges et, au milieu d'un silence complet, M. Desnoyers prévient le public que les décisions prises par les commissaires des licences, allaient probablement froisser bien des intérêts et bien des personnes. Cependant leur rôle consiste seulement à appliquer la loi et si, depuis trois ans, ils ne l'ont pas rempli d'une manière aussi stricte qu'on aurait pu le désirer, c'est que la loi nouvelle mise à exécution brusquement et sans mesure de transition, aurait pu ruiner un grand nombre de personnes et mettre beaucoup de familles dans la misère.

Aujourd'hui la question est changée, les avis n'ont pas fait défaut et ceux dont les demandes sont refusées ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes de ce refus.

La loi ne permet d'accorder que deux sortes de licences, les licences d'hôtels et celles de restaurants. Il faut donc tenir un véritable hotel ou un restaurant sérieux pour avoir droit à une licence.

Les licences de buvettes n'existent pas dans le sens exact du mot. Il faut donner à manger et avoir un local permettant de le faire, à tout moment et à toute requête du public.

Les commissaires ont du être sévères cette année et ils l'ont été au risque de s'aliéner l'amitié même d'amis personnels mais toute considération d'ordre privé doit disparaitre devant l'intérêt général.

La société veut être protégée et elle a le droit de l'être.

C'est donc pour arriver à ce but qu'un grand nombre de licences ont été refusées.

Ceux que la décision qui va être donnée aura déçus dans leurs espérances, voudront probablement faire une tentative auprès des commissaires fédéraux pour obtenir une licence qui leur aura été refusée par les commissaires locaux, mais cette démarche, qu'on le sache bien, n'aura aucun succès. Le refus de leur accorder un certificat sera maintenu.

M. Dugas dit qu'il partage entièrement la manière de voir de M. Desnoyers et prévient en même temps les épiciers, que ceux d'entre eux qui ont commis l'année dernière quelque contravention à la loi des licences, ne peuvent pas espérer avoir de certificat cette année.

Quelques demandes de licences pour auberges ou restaurants n'ont pas été encore examinées, mais une décision sera donnée sous peu de jours.

Quand aux demandes refusées, il est inutile de revenir à la charge et d'essayer de changer la décision des commissaires car elle est finale.

Puis M. Sicotte Greffier de la Couronne procède à la lecture des noms des personnes, dont les licences ont été accordées ou suspendues.

LICENCES ACCORDÉES

Telesphore Lafontaine.
Cyprien Dumouchel.
Théodore Castonguay.
Alexandre Crête.
Amable Turcot.
Clément Lapointe.
Edwidge Langevin, Vve E. Fenlou.
Joseph Royer.
Auguste Renaud.
James Roley.
Louis Jetté.
Joseph St. Onge.
Pierre Labelle.
Modeste Piché.
Charles Moëkel.
Edmond Morrisseau
Angèle Cardinal.
Benjamin Jubinville.
Pierre Cavalho.
Gaspard Mathieu.
Adolphe Charretier.
Elie Maillé.
Arthur Jones.
François Sauvé.
Michel Martin.
James Murphy.
Thérèse Raber, ép. Ghldone.
Ephrem Martin.
Norbert Paquin.
Eugene Lavigne.
Gustave Lambert.
Pierre Cizol.
Louis Gagnon.
Léon Richard.
Louis A. Lafontaine.
Joseph Quevillon.
Antoine Décarie.
Antonio Molinari.
Charles Vezina.
Veuve J. Hamelin.
Catherine Cameron.
Gédéon Coupal.
Horm. Meloche.
George Sibley.
Hormidas Cloutier.
Damase Roy.
Edouard Clément.
François Gingras.
Alphonse A. Froet.
Adolphe Compain.
James Fahey.
Joseph Brière.
Edmond L. Ethier.
Léon Gagné.
Napoléon Richard.
John W. Mellin.
Thomas Rickett.
George Crossen.
Auguste Bronner.
Roger Dandurand.
James Martin.
Tancrède H. Leclerc.
Honoré Bonenfant.
Thomas Styles.
Patrick Kelly.
Arthur O. Gauthier.
J. B. Seers.
W. Lescarbeau.
Martine Barrette.
Alf. Laurin.
G. Carslake.
Jos. Meunier.
Aug. Martel.
Ol. Salvas.
M. Callaham.
Am. Lacombe.
Ch. Lamoureux.
Js. Dobeney.
J. Roberts.
F. Ricketts.
M. Guilbeault.
T. Gagnon.
Elizabeth Ferguson.
Louis Meunier.
G. B. Duncan.
A. Lanouette.
J. Fox.
J. Bermingham.
L. Payette.
L. S. Clayton.
M. Mansfield.
W. Walker.
G. Aubry.
H. Hogan.
J. Humphrey.
F. Upton.
A. Handfield.
B. Tansey.
W. C. Dunham.
G. E. Neville.
P. Meunier.
D. Corbeil.
J. O'Dea.
E. Gauvreau.
E. Richer, veuve Vogt.
E. H. Dunham.
Ellen Hayes.
M. A. McGarvey.
J. Driscoll.
B. A. Foley.
J. Lawlor.
J. Monette.
J. B. Arcand.
G. Deans.
D. Meunier.
Tho. W. Waddell.
J. Ryan.
E. Jarger.
W. Boyce.
L. J. Léonard.
O. St Charles.
L. Lasonde.
O. Tansey.
J. Main.
E. Cunningham.
Louis Lemieux.
George Maybank.
Wm Lane.
J. B. Terry.
V. Olivon.
O. Duperrouzel.
J. Scott.
C. W. Bolton.
A. Coutu.
Aug. Lalonde.
H. Dunn.
Chs. M. Murray.
T. Laganniere.
Chs. Sauvé.
W. Keans.
Ph. Vezinas.
N. Maillet.
J. Leclerc.
H. S. Lomas.
Ph. Scott.
J. Côté.
Chs. Larin.
E. Rabat.
Joseph Morache.
W. N. Kinne.
J. B. Giguière.
A. Freeman.
L. Lepage.
John Brothers.
W. Carson.
T. Burdette.
Ch. E. Dawson.
D. McClanaghan.
J. Goyette.
A. Turcot.
H. Leclaire.
Vve. C. Larin.
Isaac Durocher.
J. Béliveau.
W. Peardon.
Veuve Tessier.
Louis Larin.
M. O'Reilley.
G. Gareau.
Xavier Adelin.
William Anderson.
S. Léonard.
S. Gadoua.
T. Lanctot.
T. Quinn.
Ph. Désormeau.
Louis Dorais.
N. Desmaisons.
Chs. Larin.
O. Rivard.
J. Potts.
A. Allan, (Windsor.)
F. Larin.
W. Bogie.
Ed. Cunningham.

Aucune décision n'a été prise sur les demandes faites par les personnes dont les noms suivent, et les Commissaires doivent encore prendre des renseignements avant de rendre leur jugement :

E. W. Burgess.
A. Lafontaine.
E. H. Kennedy.
L. Flynn.
C. B. Greaves.
C. Brodeur.
E. Meunier.
E. Fortin.
A. Brennan.
M. Payette.
A. Major.
Isidore B. Durocher.
P. McEnroe.
A. Oskew.
N. Choffe.
Léon Vervais.
W. B. Hall.
Carmel Hudon.
A. Laurin.
P. Lefebvre.
W. Creamer.
J. McCarthy.
W. Kearney.
E. Doray.
G. A. Demers.
A. Bourgeois.
John H. Smith.
J. L. McCarthy.

Cent quatre-vingt demandes ont été refusées.

On voit par ce résultat que le nombre des licenses est de beaucoup diminué, cette année, et que le but que se proposait, l'an dernier, le Conseil-de-Ville, est presque atteint.

### La santé publique.

L'agitation se continue dans la ville au sujet de la santé publique. On se propose de convoquer différentes assemblées dans le courant du mois de mars.

Ce mouvement est de bonne augure et rendra certainement de grands services. Le comité nommé à l'assemblée tenue le 10 courant, et composé des Docteurs Hingston, Larocque, Godfrey, Fafard, Cameron, ainsi que de M. J. L. Archambault, avocat, se réunira pour discuter le bill de santé publique et les mesures internationales, provinciales et locales, pour la prévention du cholera dans le pays. Ces messieurs devront aussi organiser des sous-comités parmi les citoyens des différents quartiers afin d'aider les autorités sanitaires dans leur mission. Ainsi ces sous-comités se chargeront d'indiquer les premiers symptônes de la contagion au bureau central, qui, à son tour, en empêchera la propagation. Un médecin éminent de cette ville, nous déclarait ce matin, que ce système était pratiqué avec grand avantage dans les principaux centres américains.

Tout dernièrement encore, on prélevait à New-York, de larges souscriptions pour l'organisation définitive de semblables comités, au cas où il y aurait des symptômes de l'épidémie.

Le bureau de santé veut aussi organiser un système qui lui permettrait de recevoir des rapports fidèles, donnant une idée exacte du caractère et de l'étendne des maladies contagieuses qui prévalent dans certains quartiers, afin d'étudier plus facilement les causes de ces maladies, relativement au drainage public et privé, à la nature du sol, à la topographie des terrains et à la classe d'habitations.

Aussitôt ces rapports reçus au bureau de la société, seront addressés aux familles affligées par ces maladies, des circulaires leur renseignant ce qu'elles auront à faire pour ce qui a rapport à l'isolation des patients, à l'usage des désinfectants; ces circulaires les renseigneront enfin, sur tout ce qui peut les prévenir contre la contagion, et empêcher celle-ci de se répandre.

### Une fausse rumeur.

La rumeur circulait, aujourd'hui, que M. F. X. Beaudry, le riche propriétaire de Montréal, était mort subitement.

Un de nos reporters s'est rendu au bureau de ce Monsieur et l'a trouvé en excellente santé.

M. Beaudry dit que plusieurs de ses héritiers sont venus à son bureau, ce matin, dans l'espérance de le trouver mort, mais que cet empressement ne pourra que leur nuire.

### Accident fatal.

Nous regrettons d'apprendre que M. William Macfarlane, gendre de l'honorable M. Ferrier, est mort, ce matin, à la suite d'un accident qui lui est arrivé hier.

En sortant de l'église, hier soir, M. Macfarlane tomba sur le pavé et se fit une blessure à la tête. On le transporta chez lui et il mourut, de bonne heure, ce matin, des suites de cette blessure.

### Le Canada en France.

Les journaux de France qui nous parviennent, aujourd'hui, annoncent que l'honorable Hector Fabre, chevalier de la Légion d'honneur, commissaire-général du Canada, va faire une série de conférences en province. Il a dû partir, le 20 février, pour les départements du nord de la France.

On ne saurait trop louer M. Fabre de son activité et du zèle intelligent dont il fait preuve dans l'accomplissement de ses fonctions.

### Candidature de M. Drapeau.

Nous sommes autorisés à déclarer que M. L. A. Drapeau, candidat pour le quartier St Jacques en opposition a l'échevin Beausoleil, n'est pas retiré de la lutte comme quelques personnes ont voulu le faire croire. Lundi prochain, ses comités seront ouverts et ses amis sont invités à s'y rendre pour compléter l'organisation.

L'honorable Jean-Louis Beaudry et M. Drapeau tiendront leurs comités ensemble. Leur comité central s'ouvrira, ce soir, en la salle du club, rue Ontario, entre les rues Panet et Plessis. Plusieurs orateurs adresseront la parole.

### L'Hon. M. L. O. Taillon à Montréal.

L'Hon. M. Taillon, est arrivé cette après-midi, par le train de Québec. L'Honorable Monsieur doit passer quelques jours à Montréal, où il rencontrera aux bureaux du gouvernement plusieurs délégations entre autres, une composée des principaux fonctionnaires du Palais de justice pour amélioration et réparations à la Cour.

Une autre députation sera composée d'un comité nommé par le barreau pour l'adoption de plusieurs réformes judiciaires. Plusieurs médecins se proposent aussi de voir l'honorable Procureur-Général, afin de presser l'adoption du bill de santé publique.

### Mort de M. l'abbé Granjon.

Nous regrettons d'avoir à annoncer à nos lecteurs la mort du Rév. M. Granjon, arrivée, ce matin, à 6 heures.

Depuis plusieurs jours on s'attendait à ce triste dénouement, les médecins ayant déclaré, au commencement de la semaine, qu'il n'y avait aucun espoir de sauver la vie du vénérable vieillard.

M. Granjon a succombé à une violente attaque d'erysipèle.

Robert Marie Granjon naquit à Messeny, diocèse de Lyon, le 10 novembre 1807. Après avoir avoir fait un brillant cours d'études, il fut ordonné prêtre le 22 décembre 1832. Il arriva au Canada, le 23 septembre 1841, en compagnie de Monseigneur Bourget, qui revenait de son premier voyage à Rome.

M. Granjon fut d'abord attaché à la desserte de l'église Notre-Dame étant chargé, surtout, de la visite des familles du faubourg St Joseph.

Il fut ensuite directeur des frères des écoles chrétiennes, et, en 1846, devint directeur spirituel des sœurs de la congrégation, poste qu'il occupa jusqu'à l'année 1863. Subséquemment il fut chargé de la desserte de la paroisse de Notre-Dame de Grâces et devint ensuite curé de la paroisse St Joseph. Depuis quelques années, il avait repris son ancien poste de directeur des frères des écoles chrétiennes.

M. Granjon, était un des plus anciens membres du clergé de Montréal. Ses manières affables et sa profonde piété lui avaient gagné un grand nombre d'amis, qui regretteront vivement sa perte et garderont de lui le meilleur souvenir.

### ELECTIONS MUNICIPALES.

QUARTIER-EST.

*M. Louis Euclide Beauchamp.*

est né en 1836, à Varennes, il est fils de M. le capitaine Jean Louis Beauchamp et de Dame Euphrosine Léonard appartenant aux meilleures familles de cultivateurs du comté de Verchères, alliées aux Duvernay et aux Globensky.

Après avoir fait de solides études à l'école modèle de Varennes, sous la direction de M. Thalame: M. Beauchamp fit ses débuts dans le commerce chez M. Sénécal, marchand, à St. Marc, il y resta quatre ans et sentant la nécessité de connaitre l'anglais, cette langue essentiellement commerciale, il se rendit à Deanville dans les Townships de l'Est, chez MM. Farwell et Goohue, marchands. Deux ans plus tard il devint l'employé de confiance et le principal gérant de M. John Greenshields, entrepreneur d'une section du chemin de fer du Grand Tronc.

Mais il avait hâte de compléter ses connaissances commerciales et d'opérer dans un champ plus vaste et, comme son confrère et ami, M. Moisan, il vint à Montréal, chez MM. Préfontaine et Perrault qui venaient d'ouvrir leur magasin et dont il fut le premier employé.

En 1866 il s'établit à son tour dans la rue Notre-Dame, qu'il aime et n'a jamais quittée depuis, avec M. Wilderic Berthiaume.

Après être resté en société pendant deux ans il continua les affaires seul. Depuis cette époque la maison qu'il dirige a toujours été de succès en succès et s'est acquis un nom honorable dans le commerce de Montréal.

En 1870, M. Beauchamp épousa Mlle Agnès Moreau, de St. Luc, comté d'Iberville.

Des spéculations heureuses sur les immeubles lui opportèrent bientôt l'aisance et plus tard la fortune.

Les qualités d'homme d'affaires qui le distinguent devaient l'appeler à la représentation à l'Hotel-de-Ville et en 1881 les électeurs du quartier Est lui confièrent leurs intérêts.

L'année suivante il fut élu président du comité des marchés, position importante, puisque les recettes des marchés entrent pour un appoint sérieux dans les revenus de la cité.

C'est sous son administration intelligente que des réparations considérables et des améliorations sérieuses ont été faites aux marchés de Montréal et surtout au marché Bonsecours qui se trouve dans le Quartier qu'il représente. Les étaux et emplacements des bouchers et marchands ont été agrandis et on est heureux de constater que pendant les deux dernières années les recettes des marchés ont augmenté de près de $16,000.

C'est surtout à M. Beauchamp que l'on doit la conservation du Champ-de-Mars. En 1881 il était question de prolonger la place Jacques-Cartier jusqu'à la rue Craig et on procéda au vote le jour où il siégeait dans le conseil pour la première fois. Tout le monde avait voté et de sa voix, à lui, dernier arrivé, allait dépendre le sort du vieux Champ-de-Mars. On fut très surpris de le voir voter contre le projet qui fut rejeté par la voix prépondérante de M. Rivard, maire. Les électeurs l'ont vivement félicité de ce vote qui prouvait une indépendance de caractère assez rare.

C'était un bon début.

C'est M. Beauchamp qui, le premier, a proposé d'empêcher le passage des animaux dans les grandes rues de la ville, et Dieu sait le nombre d'accidents que l'on aurait évités si on avait mis son projet à exécution!

Les votes qu'il a donnés en plusieurs occasions ont parfois soulevé des tempêtes qui se sont vite apaisées avec le temps et la reflexion.

M. Beauchamp est entier dans ses idées, tant mieux, les hommes d'énergie sont assez rares pour qu'on puisse les apprécier. On lui reproche de faire des discours un peu longs, ceci s'explique par le soin qu'il veut apporter à faire bien comprendre ses idées et ses opinions, et cela vaut encore mieux que de s'en tenir à voter sans expliquer son vote et ne pas prendre part à la discussion.

Trois années d'expérience au Conseil de Ville sont une garantie de travail utile et ses électeurs le comprennent et si quelques-uns d'entre eux croient avoir à se plaindre de sa conduite dans le Conseil, il n'en est pas un qui ne reconnaisse qu'il est honnête homme et que la franchise est l'une de ses plus belles qualités.

### Incendie.

A 11 heures, ce matin, les pompiers ont été appelés pour un commencement d'incendie chez M. Beally, Ross et Cie, No 186 rue McGill.

Le feu s'était déclaré dans la cave, on ne sait trop comment, au milieu de ballots de marchandises. On parvint à éteindre les flammes, avec une machine " Babcock " et il y a peu de dommages.

### A qui le chapeau ?

Un chapeau de feutre a été laissé le 15 février courant, dans la voiture de Courville, cocher, en allant à Varennes.

Le propriétaire pourra s'adresser au chef de police, au poste central.

### Bazar de Laprairie.

Le bazar de Laprairie s'est terminé mardi dernier, et a été couronné d'un grand succès.

Il y eut élection entre MM. Alphonse Charlebois, Marchand et V. Barbeau, cultivateur. La lutte d'ailleurs très amicale, s'est terminée par la victoire de M. Barbeau, par une majorité de 600 voix.

Une magnifique montre en or a été présentée à l'heureux vainqueur. La soirée s'est terminée par un grand concert sous l'habile direction de M. Alphonse Sylvestre. Les recettes s'élèvent à la jolie somme de $759.00, et seront distribuées par les Révérendes Sœurs de la Providence aux pauvres du village.

### Collège Sainte-Marie.

Dimanche dernier, a eu lieu l'élection des officiers de l'académie du collège Sainte-Marie. Le Révd. Père Desjardins, S.J., directeur de l'académie, présidait à l'élection. Le vote donna le résultat suivant: Président, M. Théodule Cardinal; 1er vice-président, M. M. Filiatreault; 2nd vice-président, M. A. Dulude; secrétaire, M. E. Laberge. Nous devons dire que cette société littéraire donne lieu souvent à des débats très intéressants.

Jeudi dernier, on a aussi donné au collège le résultat des examens de janvier, qui ont été déclarés très satisfaisants pour des élèves. Dans les deux classes de philosophie, MM. T. Cardinal et Louis Demers ont conservé le plus grand nombre de points.

### Les concerts de musique classique.

C'est hier soir, qu'a eu lieu au Nordheimer l'inauguration des concerts de musique, que M. et Mme Pégou doivent donner dans le carême.

La salle n'était pas aussi comble qu'on l'aurait désiré ; cet inconvénient, qui disparaitra bientôt, lorsqu'on aura appris à connaître les éminents interprètes, que nous avons eu le plaisir d'entendre, était largement compensé par le public d'élite qui composait la salle.

M. Pégou, à diverses reprises, a tenu la salle sous le charme de ses savantes exécutions ; il s'est fait applaudir dans plusieurs romances qu'il a chantées avec goût et sentiment. "Plaisir d'amour" de Martini, a été bissé, et l'artiste a dû reparaitre et la donner une seconde fois toute entière.

Mme Pégou a tenu le piano.

Le " finale concerto," en mi B, de Weber, qu'elle a fait entendre, a été exécuté largement et d'une main de maître. Son jeu sûr, élégant et correct prouve la musicienne accomplie. Une circonstance imprévue nous a privés du plaisir de l'entendre chanter.

Le public s'est retiré avec une impression agréable de cette soirée, en se promettant bien d'y revenir.

### TRIBUNAUX

COUR DU RECORDER

21 Février.

Son Honneur le Recorder B. A. T. de Montigny, siégeant à la Cour de Police comme commissaire des licences, M. N. Bourgoin, l'a remplacé ce matin.

William Conway, 16 ans, vagabondage, $1 ou deux mois.

Adolphe Goulet, chiffonnier, 40 ans, ivre, rue Ontario, $2 ou un mois.

J. B. Tessier, 45 ans, ivresse, $2 ou un mois.

J. B. Paquette, 65 ans, ivresse, $2 ou un mois.

Godefroy Latreille, pour avoir conduit son cheval trop vite, $2 ou un mois.

Joseph Lasalle, colporteur sans licence, $1 ou huit jours.

SESSIONS SPÉCIALES.

Présidence de Son Honneur le juge Dugas.

Elizé Champagne, journalier, 41 ans, a pris une livre de fromage chez un épicier. Six heures de prison.

Adolphe Roberge, accusé de larcin. Trois ans à l'Ecole de Réforme.

## LA GUERRE DU SOUDAN.

### Départ des gardes Ecossaises.

Londres, 21—Les " Scotts Guards " sont partis aujourd'hui pour Suakim. Les rues étaient remplies d'une multitude enthousiaste. Au pont de Westminister, les gardes trouvèrent le Prince de Galles, qui était accompagné de sa fille, et qui les attendait pour leur faire ses adieux. Le prince portait l'uniforme des gardes. Il leur adressa quelques paroles, les encourageant à se conduire noblement et exprima l'espoir que leur absence serait de courte durée. Le Prince et sa fille restèrent à l'embarcadère jusqu'au départ du vapeur pour Gravesend. Les soldats sont pleins d'enthousiasme.

### Nouveau parti conservateur en Angleterre.

Londres, 21—Une assemblée a eu lieu en cette ville, hier soir, sur la convocation du comité parlementaire conservateur d'Ulster. Un grand nombre de conservateurs et un grand nombre d'Irlandais du nord de l'Irlande, y assistaient. A la suite d'une longue discussion, il fut décidé à l'unanimité de fonder un parti conservateur irlandais indépendant. Le but de ce parti est d'assurer les moyens d'exercer une pression sur les chefs conservateurs, dans le but de protéger et de promouvoir les intérêts des loyalistes en Irlande. Une autre assemblée aura lieu lundi, afin de décider quelle attitude le nouveau parti devra prendre au sujet de la motion de censure.

### Grande grève à Yonkers.

Yonkers, 21—Trois mille ouvriers employés à la fabrique de tapis de MM. Alex. Smith & Sons se sont mis en grève hier, sans en donner le moindre avis à leurs patrons. Ils se rendirent en procession à une salle publique et y discutèrent leurs griefs. L'assemblée a été strictement secrète. La manufacture en question comprend quatre grands édifices. L'édifice Moquette se trouve à deux milles des édifices principaux, mais tous les ouvriers se sont mis en grève simultanément.

On dit que cette grève est due à la conduite du surintendant Coyne, qui a congédié quelques ouvriers parce qu'ils appartenaient à l'Union ouvrière de New-York, ce que nie d'ailleurs le surintendant. Il dit que la première nouvelle qu'il eût de l'affaire fut lorsque les hommes quittèrent leur emploi. Les grévistes disent, de leur côté, que cette grève se préparait depuis longtemps, et résulte d'une réduction de 10 pour cent, lorsque les opérations furent suspendues il y a quelque temps. Ils affirment qu'ils tiendront bon tant que Coyne ne se sera pas engagé à ne plus congédier les membres de l'Union.

A quatre heures les rues avoisinant la fabrique étaient remplies d'une foule d'hommes et de femmes demandant leur paie à grands cris. Tous furent promptement payés, et se retirèrent dans leur famille à mesure qu'ils étaient payés. Comme Coyne traversait la foule, il fut assailli et dût réclamer la protection de la police. On pense que la grève est contrôlée par l'union ouvrière de New-York, dont plusieurs membres ont été vus toute la journée mêles aux grévistes.

La fabrique fait vivre les deux tiers de la population de cette ville, et la grève ne pouvait se faire dans un meilleur temps pour les patrons, vu que leurs magasins sont remplis de tapis.

### Un autre grand incendie à Philadelphie.

**Un homme périt dans les flammes—Trois femmes et un enfant se tuent en sautant des fenêtres.**

Philadelphie, 21—Un incendie a éclaté cet avant-midi dans la maison de John A. King. Trois logements ont été détruits. Les occupants de la résidence de M. King se sont vu toutes les issues fermées. Ils coururent aux fenêtres et la plupart sautèrent dans la rue.

M. King lui-même fit son apparition à une fenêtre du 4ème étage, et fit un effort pour sauter, mais il en fut empêché par la chaleur et la fumée, et il retomba dans les flammes. On a retrouvé son cadavre calciné. Trois autres personnes, dont deux servantes et la sœur de M. King, se sont tuées en sautant des fenêtres. Madame King apparut à une fenêtre en criant au secours. Les pompiers étendirent des matelas sur le trottoir, et on lui cria de laisser tomber son bébé, qu'elle tenait dans ses bras, et, de sauter elle-même. Elle obéit mais elle reçut de graves blessures dans sa chute. Le bébé a reçu des blessures si graves qu'il mourut quelques instants après.

### Terriple Explosion.

Pittsburg, 21—Une terrible explosion de gaz naturel, s'est produite ce matin dans une maison en brique à deux étages occupée par MM. Helsey Bros., fabricants de cigares, à Wellsburg, Ve. O. La fabrique, ainsi que la maison voisine, a été démolie. Six personnes ont été tuées.

### Les Canadiens au Soudan.

Ottawa, 21.—Son Excellence le gouverneur-général a reçu un télégramme de lord Derby annonçant que l'offre d'un régiment canadien ne pouvait être acceptée, parce-qu'ils ne peuvent arriver à temps pour prendre du service actif. Sa Majesté considère que les forces qu'elle a déjà à sa disposition sont suffisantes.

### La boxe au Parlement.

Ottawa, 21—A la Cour de Police, ce matin, M. Landry, député du comté de Montmagny à la Chambre des Communes, et M. Benjamin Trudel, capitaine de la police riveraine de Québec, ont comparu sur l'accusation d'avoir commis un assaut sur la personne de M. Charles Langelier, rédacteur de l'*Electeur*, de Québec, dans les couloirs de la Chambre des Communes, hier soir. M. Landry a été condamné à vingt piastres d'amende et les frais et M. Trudel à dix piastres d'amende et les frais.

### Double accident de chemin de fer.

Cincinnatti, 21—L'express de Saint-Louis qui devait arriver en cette ville, ce matin, tamponna le wagon d'arrière d'un autre train, qui attendait sur une voie de garage, à Delhi. Nombre de passagers qui résident tous dans la banlieue de Cincinnati, ont été blessés.

Un autre accident est arrivé sur le chemin de fer " Bee Line " à la station de Lockland. L'express de New-York dérailla par suite de la rupture d'un rail, et deux wagons-dortoirs ainsi qu'un autre wagon à passagers furent précipités hors la voie. Max. Fleichman et une dame inconnue, tous deux de New-York, ont été gravement blessés, et un bon nombre d'autres passagers l'ont été plus ou moins.

### Difficultés financières.

Toronto, 21.—Il est rumeur sur la rue aujourd'hui qu'une maison de ferronnerie en gros bien connue est en difficultés financières, par suite d'une pression exercée sur elle par la banque Standard. Les autorités de la banque, aussi bien que les employés de la maison, sont muets sur cette affaire.

### La Gazette du Canada.

Ottawa, 21—La compagnie minière d'Algoma demande des lettres patentes d'incorporation. Elle aura ses quartiers généraux à Owen Sound et un capital de $80,000.

La compagnie des tuyaux de drainage " Standard " demande aussi des lettres patentes. Capital $40,000 ; quartiers généraux, à St Jean, province de Québec.

L'état des banques d'epargnes du gouvernement est aujourd'hui comme suit: Balance entre les mains du ministre des finances, le 31 décembre 1884: $14,182,258.67 ; dépôts dans les banques d'épargnes postales durant le mois : $700,377.00 ; intérêts payés aux déposants sur les comptes clos durant le mois: $4,151.32. Total : $14,806,786.99.

Un brevet d'invention a été accordé à la compagnie des mines d'or de Stonge ; capital : $90,000.

Des lettres-patentes d'incorporation ont été accordées à la compagnie d'instruments aratoires de Brantford: capital : $150,000.

L'état des marchandises exportées du Canada durant le mois de janvier, indique une valeur de $2,958,346 pour les produits du pays, et de $152,282 pour les produits étrangers, soit un total de $3,110,638. Grand total des marchandises entrées pour la consommation : Valeur: $6,579,555 ; droits perçus : $1,310,682.

Il a été enrégistré cette semaine, à Toronto, 74 naissances, 4 mariages et 45 décès.

## NOTES LOCALES.

—Ce matin, M. J. B. R. Dufresne a visité tous les hôteliers du quartier Est qui se sont declarés en sa faveur.

### VARIETES.

Les bons troubades :

—François, qu'est devenue la lettre qui était sur cette table ? demandait un capitaine à son brosseur.

—Je l'ai mise à la poste, mon capitaine.

—Mais il n'y avait pas d'adresse !

—Oh ! reprend finement François, je m'en suis bien aperçu, mais j'ai pensé que vous ne vouliez pas qu'on *save* à qui que vous écriviez.

Bob va faire une visite avec sa mère, chez une dame qui habite au quatrième étage.

En s'en allant, Bob qui trouve l'escalier un peu long :

—Mais dis donc, mère, est-tu sûre que nous n'ayons pas descendu un etage de trop !

La petite Madeleine, à sa mère, en montrant les joues de son petit frère, qui sont fraiches et rouges comme des pommes d'api :

—Regarde donc Paul, maman, on dirait qu'il est tout neuf !

Avant de lâcher la bride à son fils, M. Prud'homme lui communiqre quelques sages réflexions :

—Dans la vie, mon enfant, tout n'est que contradictions. Entre mille exemples, remarquez déjà celui-ci : les gens de bas étage sont précisément ceux qui, en général, demeurent le plus haut.

Un charmant aphorisme, extrait d'un roman d'une femme de lettres :

" Hélas ! une institutrice est à une mère ce que le biberon est au lait maternel !"

COTONS A DRAPS.

Cotons croisés et unis de 72, 80 et 90 pouces de largeur, détaillés à des prix excessivement bas, à l'ancien magasin Merrill par Dupuis Frères. 101—103

SOIE ET RUBAN.

600 coupons de soie, de toutes sortes, mesurant depuis 1½ verges jusqu'à 10 verges : 1000 coupons de rubans de toutes sortes, détaillés à 40 cts dans la piastre, par Dupuis Frères, à l'ancien magasin Merrill. 101—103


GRAND CHOIX

La maison N. Larivée et Nadeau, vient de recevoir par le dernier steamer le plus beau choix d'indiennes, à grand marché et du dernier goût ; le public est prié de venir les voir.

N. LARIVÉE ET NADEAU,
No. 2233 rue Notre-Dame Ouest.

GRANDE CHANCE

La maison N. Larivée et Nadeau, a profité avant la hausse des cotons jaunes, blancs et carautés, de contracter un marché avec les manufactures pour un montant de 75 balles, qu'ils sacrifieront à 15 par 100 meilleur marché que le prix actuel ; voilà pourquoi nous prevenons le public de faire ses provisions dès à présent.

N. LARIVÉE ET NADEAU,
No. 2233 rue Notre-Dame Ouest.


### Naissance

—A Sainte-Anne des Plaines, le 18 courant, la dame du Dr Damas Gaudette, un fils.

### Décès

GOUGEON—A Ottawa, le 19 courant, à l'âge de 61 ans et 7 mois, d'apoplexie foudroyante, M. Benjamin Gougeon, loueur de voiture.

Les funérailles auront lieu dimanche, le 22, à 2 heures p. m. Le convoi funèbre partira du No 229 rue Amherst, Montréal, residence de son gendre, M. Blondin, pour se rendre au Cimetière de la Côte-des-Neiges, lieu de la sépulture.

Parents et amis sont priés d'y assister sans autre invitation.

Le service sera chanté lundi, le 20, à 8 heures a. m., à l'église Ste. Brigide.

PAIEMENT—En cette ville, le 21 courant, à l'âge de 12 mois, Marie Emma Alice, enfant de J. H. Paiement.

Les funérailles auront lieu lundi, le 23 courant 8.30 a. m., de la residence de Dame Veuve Durand, No 185 rue St. Laurent.

Parents et amis sont priés d'y assister sans autre invitation.

PERRIN—Au village Saint Jean-Baptiste, le 21 courant, Marie-Joséphine-Ozina, à l'âge de 13 mois, enfant de M. C. F. Perrin.


**Chales broches, chales Paisley, Aberdeen, cachemire, chales en laine unis et tartans, vendus à 40 cents dans la piastre, par DUPUIS Frères, à l'ancien magasin Merrill.**

### Situations vacantes

AUX INPRIMEURS—Un bon jobber trouvera de l'emploi en s'adressant à l'Imprimerie Générale.

UN TAILLEUR de première classe pour ouvrage de pratiques, connaissant aussi la coupe pour la confection de hardes de magasin, trouverait de l'emploi en s'adressant à M. A. A. Tremblay, 2024 et 2028, rue Notre-Dame. d104

ON DEMANDE A ACHETER un comptoir de 80 pieds de longueur, en 2 ou 4 parties et les *fixtures* pouvant servir pour un magasin de marchandises sèches. S'adresser à A. A. T., No 2024 rue Notre-Dame. d 103

UNE BONNE SERVANTE trouverait de l'emploi en s'adressant au No 107 rue du Champ-de-Mars. d104

UN COMMIS de *Bar* avec bonnes recommandations. S'adresser à A. POULIN, *Queen Restaurant*, Québec. d 110

UN JEUNE HOMME de 12 à 15 ans, (de campagne préféré) qui aimerait le commerce de marchandises sèches, trouverait de l'emploi au No 1566 rue Notre-Dame. d166

DEUX BONS COMPOSITEURS sachant l'anglais trouveront de l'emploi en s'adressant au No 626 rue Craig (coin de la rue Saint-George.) d 103

### A Louer

A LOUER—Un soubassement au No 89 rue Sanguinet, à cinq minutes du Marché Bonsecours, au prix de $3.00 par mois payable d'avance. S'adresser aux occupants du No 89, (en haut.) d103

A LOUER—Nos 49 et 53 Carre Papineau, 2 haut de maison, sept appartements. Aussi seront prêts dans le mois d'Avril, 3 cottages rue des Allemands, avec parterre, caves et cour, Ces cinq logements sont finis de première classe. S'adresser à N. Préfontaine, No 51 Carré Papineau. d100

### Divers

UNE ASSEMBLEE MONSTRE de tous les cochers de place aura lieu dans la salle de la Société des Cochers de Place, rue St Jacques, Mercredi prochain, à 8 heures p. m., pour considérer la meilleure ligne de conduite à adopter à la prochaine élection pour la mairie.

Par ordre,
P. WALSH,
Sec. de la S. B. C. P.
d 104

LOGEMENT DEMANDE—Un logement de 4 ou 5 appartements dans le quartier St. Jacques. S'adresser par lettre en spécifiant les conditions à L. E. M., bureau de *La Presse*.

MAGASIN DE MODES A VENDRE dans une bonne localité, établi depuis cinq ans. Forte clientèle. Prix $500.00. S'adresser par lettre à ce bureau. d102

ON DEMANDE A LOUER une maison avec une grande cour et une écurie de cinq à six places, à dix ou quinze minutes de marche de l'Hôtel-de-Ville. S'adresser à F. P., au bureau de *La Presse*. 96jno

ON DEMANDE A LOUER une petite maison de quatre à cinq pièces, avec passage et cour, à dix ou quinze minutes de marche de l'Hôtel-de-Ville. S'adresser à A. B., au bureau de *La Presse*. Spécifier les conditions. 95jno


### Licences du Comté d'Hochelaga

Les Commissaires de l'arrondissement de licences du Comté d'Hochelaga recevront jusqu'au premier jour de Mars prochain seulement, au No 63, rue St. Gabriel, Montréal, toutes les applications pour licences du dit arrondissement, en vertu de l'acte féderal de 1883.

20 Février 1885. d 104


### Chemin de fer du Grand-Tronc du Canada

TOLE A BOUILLOIRES

Des soumissions seront reçues pour la fourniture de TOLE DE FER ET D'ACIER POUR BOUILLOIRES.

On pourra se procurer les devis en en faisant la demande à M. John Taylor, Fournisseur Général.

Les soumissions devront être endossées: "Soumissions pour Tole à Bouilloires" et adressées au soussigné le ou avant Jeudi, le 5 Mars prochain.

JOSEPH HICKSON,
Gérant-Général.

Montréal, 17 Février, 1885 d105

### VENTE PAR ENCAN

DE

Propriétés payant de forts Revenus

MARDI, le 3 MARS PROCHAIN

A nos salles, 239 rue St-Jacques.

**Nos 10 à 18 rue Rolland, et 16 et 18 ruelle Taillefer, entre les rues La-Montagne et Aqueduc.**

Cette propriété, composée d'un pâté de maisons en brique solide et autres maisons en bois et lambrissées, à 82 pieds de front sur trois rues et est très désirable comme placement. Cette localité est très centrale, à proximité des affaires de la rue Saint-Joseph, et n'est qu'à cinq minutes des entrepots et des manufactures les plus considérables. Il est difficile de trouver une propriete plus facile à louer et dans une localité aussi recherchée pour logements moyens. Conditions faciles à six du cent.

**Nos 13 et 19 rue Eleonore**

Pâté de logements de 96 pieds de front, construits en partie de bois lambrissé et une moitié en bois à deux étages. Excellente place pour des cochers qui desirent avoir de grands terrains pour voitures et écuries. A quelques pas seulement des débarcadères des steamships et bateaux.

Conditions : ¼ comptant et la balance à 6 par cent.

Vente à DIX heures.

PARENT FRÈRES,
Agents et encanteurs,
239 rue Saint Jacques.
d 110


Province de Québec, District de Montréal. No 8422. } **Cour de Circuit**

JAMES CHALES, demandeur, vs ERNEST BROSSEAU, defendeur.

Le 2ème jour de mars 1885, à 9 heures de l'avant midi, au domicile du Défendeur rue St Christophe, en la cité de Montréal, seront vendus par Autorité de Justice, les meubles, et effets du dit défendeur, saisis en cette cause, consistant en meubles de menage etc. Condition comptant.

M. DANDURAND, H. C. S.

Montréal, 21 février 1885.


ROYAL THEATRE MUSEUM

RUE COTE - - - - - - - SPARROW & JACOBS, Propriétaires et Gérants

Chaque après-midi et chaque soir, pour une semaine, commençant Lundi, le 16 Février

—LA COMPAGNIE DE COMEDIE DE TANNEHILL—

DANS LA COMEDIE ORIGINALE INTITULEE: **FUN ON THE BRISTOL!**

Cette fameuse pièce a été jouée avec le plus grand succès sur les deux continents, et elle sera représentée ici avec de nouvelles scènes, costumes et musique.

1,000 RIRES! 1,000 CRIS!

Prix populaires: 10 et 20 cents. Portes ouvertes à 1.30 et 7 hrs. p. m.

THEATRE DE VARIETES DE MONTREAL

COLEMAN & MOONEY........ Propriétaires et Gérants

Une semaine commençant LUNDI, le 16 Février

**YOUTH!**

Cette pièce sera donnée avec grand spectacle et pourra rivaliser avec celle représentée dernièrement à l'Académie de Musique.

Magnifique mise en scène, nouveaux costumes et décors.

Entrées: 10 et 20 cents. Portes ouvertes à 1.30 et 7 hrs. p. m. Représentations à 2.30 et 8 heures p. m.

**SOTHERION**

MEDAILLE — DIPLOME

SOULAGEMENT IMMEDIAT!

GUERISON ASSUREE!

Le SOTHERION est le remède le plus puissant, le plus efficace contre les affections des voies respiratoires. Il guérit

L'ASTHME, le plus rebelle,
Bronchite, Toux, Oppression,
Grippe, Consomption, Rhume,
Croup, Diphthérie, Coqueluche,
Insomnie, Faiblesse de Constitution,
—Etc., Etc., Etc.—

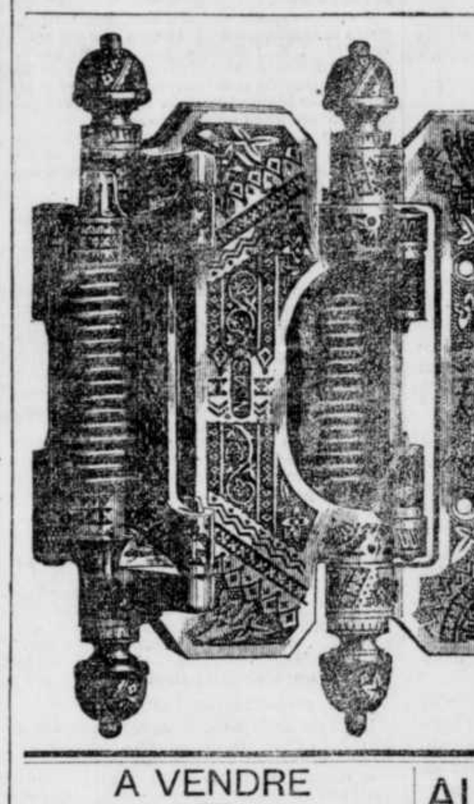
Depuis que le SOTHÉRION est en usage, des cures rapides dans des cas désespérées ont été obtenues, et un nombre considérable de certificats provenant des chimistes et des médecins les plus éminents, ainsi que de toutes les classes de la société, temoigne d'une manière incontestable de l'efficacite de ce remède.

Vous qui souffrez, faites usage du SOTHERION, vous recouvrerez la Santé

Le SOTHERION est aussi un puissant purificateur de l'air et prévient le danger des maladies contagieuses.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

DEPOT GENERAL: Chez le DOCTEUR POURTIER, Dentiste, Québec



A MESSIEURS LES

CURES ET MARGUILLERS

LES

PENTURES à RESSORTS

DE

GEER

combleront une lacune existant encore dans nombre de paroisses, c'est-à-dire des portes d'églises ouvrant difficilement, demandant des réparations continuelles et faisant beaucoup de bruit. Vous pouvez obvier à tout cela en achetant les PENTURES A RESSORTS de GEER. Donnez la dimension et l'épaisseur.

SEUL AGENT:

L. J. A. SURVEYER

*Marchand-Ferronnier*

1588 RUE NOTRE-DAME

VIS-A-VIS LE PALAIS DE JUSTICE

A VENDRE

MACHINE A PRESSER LES HARDES.
VALISES A ECHANTILLONS pour voyageurs de maisons commerciales.
Et TABLES pouvant servir à un établissement de tailleur.

Le tout à très bas prix. S'adresser aux

Nos 2024 et 2028 Rue Notre-Dame.

d 105


*DANS L'AFFAIRE DE*

NAPOLEON PICARD,
HOTELLIER,
Lachine.

Le failli m'a fait cession de ses biens pour le bénéfice de ses créanciers. Ces derniers sont priés de produire leurs réclamations entre les mains du soussigné d'ici à quinze jours.

GEO. DAVELUY,
*Fidei-Commissaire*,
1618 rue Notre-Dame.

Montréal, 20 Février 1885. d 105


MANUEL DE L'ARTISAN

—PAR—

EDOUARD MANY

Mécanicien en chef de la corvette *La Canadienne*

Sans prétentions scientifiques, ce livre offre aux artisans des notions sur le calcul, le toisé, le mécanique, l'hydraulique, les machines à vapeur des bateaux et autres ; sur les chaudières à vapeur, soupapes de sûreté, appareils d'alimentation, manomètres ; sur les pompes, conduites d'eau, etc ; il contient en outre diverses recettes d'ateliers, de nombreuses tables numériques, et une foule de renseignements très utiles. Ce livre est le fruit de 30 années d'expérience ; et à l'appui, nous citons ici l'appréciation d'un homme dont la compétence est incontestable, M. l'abbé J. C. K. Laflamme : " J'ai " examiné, écrivait-il naguère, une partie de " l'ouvrage de mécanique appliquée, que publie " en ce moment Monsieur Ed. Many. Il me fait " plaisir de dire ici que ce volume renfermera " une foule de données, de formules et de renseignements de la plus haute importance, et " qu'on trouverait très difficilement ailleurs, en " français, avec mesures anglaises."

PRIX - - - - $2.50

On pourra se procurer ce volume chez

ELZ. VINCENT & FILS,

No 71, Rue St. Paul, Basse-Ville, Québec.

d-108

—ALMANACH—

—DES—

SOCIETES ST. JEAN-BAPTISTE

*DU CANADA ET DES ETATS-UNIS*

POUR L'ANNEE 1885 — — (DEUXIEME ANNEE)

*Joli volume in-12—Impression très-soignée*

PRIX, 15 CENTS

Les belles fêtes qui ont marqué l'année 1884 feront époque dans l'histoire des Canadiens-Français et tout ce qui peut conserver ta raviver le souvenir de cette brillante manifestation nationale contribue à une œuvre hautement patriotique et utile. C'est là le but de l'*Almanach des Sociétés St Jean-Baptiste*. Instruir par le récit des plus beaux faits de notre histoire et nourrir le cœur par l'inspiration chaleureuse de l'amour du pays exprimée par les poètes et littérateurs canadiens, c'est là le programme qui a été suivi.

J. B. ROLLAND & FILS

EDITEURS,

6, 8, 10, 12, 14 RUE ST. VINCENT

MONTREAL

AU COMMERCE

Les soussignés désirent informer les marchands des villes et des campagnes qu'ils ont actuellement en magasin un BEAU CHOIX D'ARTICLES EN FOURRURES de toutes sortes, tels que

Casques en Mouton de Perse et en Sea

MANCHONS,
COLLERETTES,
CAPOTS, ETC.

*Dans tous les genres et de tous les prix*

VIGEANT & DESPAROIS

Fabricants et Importateurs

298 RUE ST. PAUL

MONTREAL

Janv—86.

MATHIEU FRERES

Négociants en Vins

87, RUE ST JACQUES

—MONTREAL—

Agents spéciaux pour les vins et spiritueux de la célèbre maison GILBEY, de Londres, Angleterre.

23-6m

FRS. & D. A. LAPOINTE

*ARCHITECTES DE L'EXPOSITION*

Bureaux: No 1608 RUE NOTRE-DAME, Montréal (Ancienne batisse de *La Minerve*.) Coin de la rue St. Gabriel

Architectures religieuses une spécialité. Médailles d'argent et diplôme à l'Exposition de la Puissance de 1884. 27-a

L'Amour en Raquettes!

DEUX CHARMANTES GRAVURES

—Grandeur 22 x 28—

Imprimées spécialement pour le Carnaval.

Intitulé: *Faisant la demande* et *Demandant avec instance la reponse.*

Dessin par Harris—Lithographie en couleurs vivantes par la Compagnie d'Imprimerie Geo. Bishop. Les critiques dans cet art ont déclaré que cette œuvre surpasse tout ce qui a été produit ici jusqu'à présent.

Tout raquetteur et tout amateur du sport devrait se les procurer.

Prix: coloré .......... $2.50
non coloré .......... 1.00

—PUBLIÉ PAR LA—

Compagnie de Gravures et d'Imprimerie De GEO. BISHOP (Limitée)

169—RUE ST. JACQUES—169